

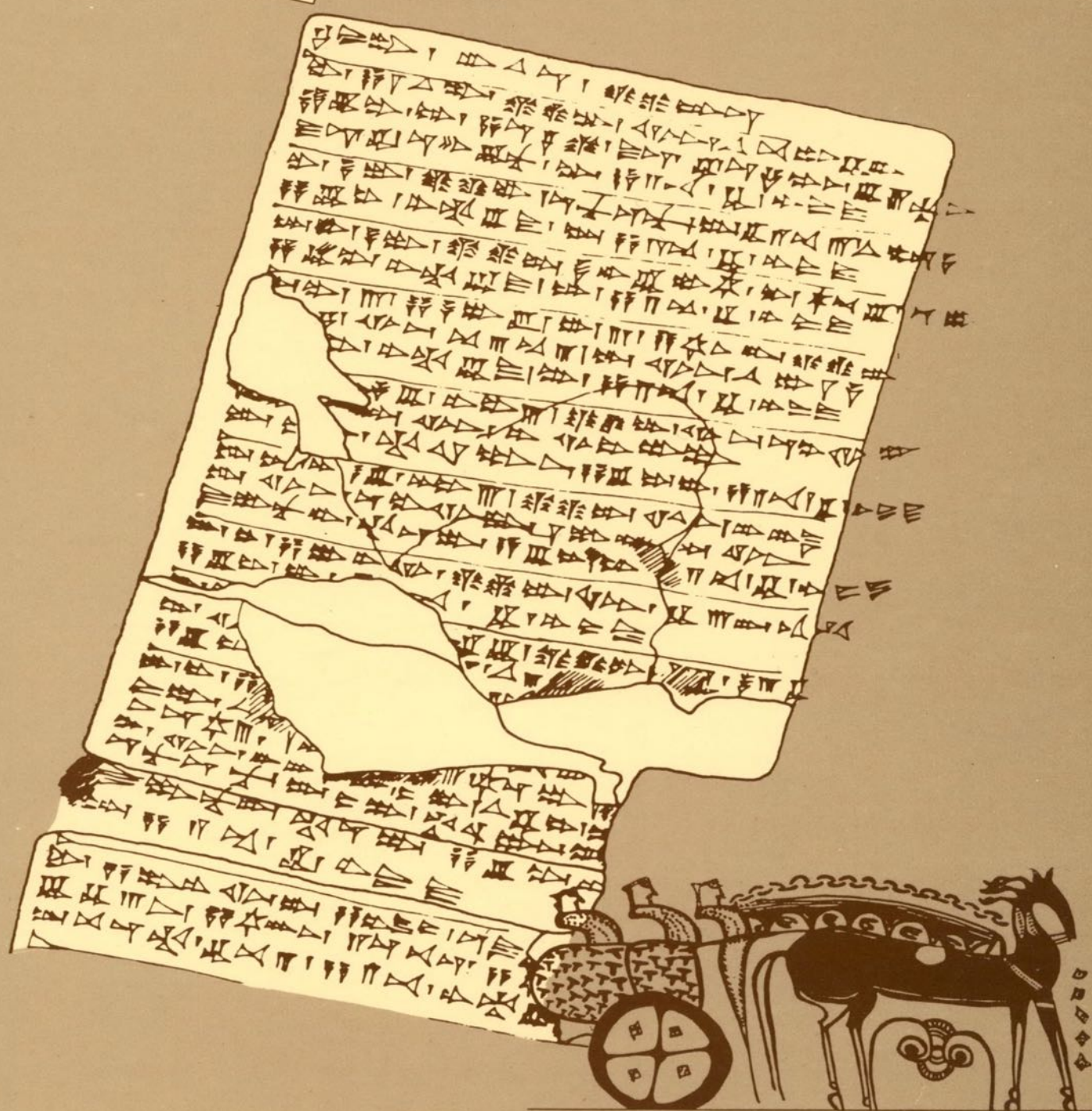
"mémoire" n° 53

# LES TEXTES HIPPIATRIQUES

## RAS SHAMRA-UGARIT II

Dennis Pardee

*Éditions Recherche sur les Civilisations*



## **LES TEXTES HIPPIATRIQUES**

Publications de la Mission Archéologique Française de Ras Shamra-Ougarit.  
Collection dirigée par Marguerite YON.

*Déjà paru :*

Olivier CALLOT, *Ras Shamra-Ougarit I : Une Maison à Ougarit*, 1983 (Mémoire n° 28)

ISSN 0291-1655  
ISBN 2 86538-125-2

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Ed. Recherche sur les civilisations  
A.D.P.F. 1985  
1, rue Anatole-de-la-Forge - 75017 PARIS

RAS SHAMRA - OUGARIT

II

# LES TEXTES HIPPIATRIQUES

par  
Dennis PARDEE



MAISON DE L'ORIENT

*Editions Recherche sur les Civilisations*

Paris 1985

Mémoire n° 53





*Fig. 1 – CHEVAUX: attelage sur une coupe en or trouvée à Ras Shamra (XIV<sup>e</sup> s.). Diam. : 18,8 cm. Musée du Louvre AO 17208.*

Composition et maquette Maison de l'Orient (TH. MONLOUP, Y. CALVET, M. YON).  
 Dessins des fac-similés P. BORDREUIL.  
 Photos Mission de Ras Shamra et Musée du Louvre (A. CAUBET).

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Introduction</b> .....	7
Abréviations bibliographiques .....	9
 <b>Chapitre I – Le traité de base</b> .....	13
Méthode .....	13
Présentation des textes .....	14
Structure .....	15
 <b>Chapitre II – Les tablettes</b> .....	21
1. RS 17.120 .....	21
2. RS 5.300 .....	26
3. RS 5.285 + 5.301 .....	31
4. RS 23.484 .....	35
 <b>Chapitre III – Commentaire</b> .....	39
 Appendices .....	
I. Texte vocalisé .....	69
II. Variantes .....	71
III. Six textes hippiatriques en accadien .....	73

Fool. *He's mad that trusts in the  
tameness of a wolf, a horse's health,  
a boy's love, or a whore's oath.*

King Lear

## INTRODUCTION

Les tablettes qui font l'objet de cette étude ont été découvertes entre 1933 et 1960 par la Mission archéologique française de Ras Shamra, l'ancienne ville d'Ougarit en Syrie, et elles se trouvent actuellement dans les Musées de Damas, d'Alep et au Musée du Louvre. Je désire remercier celles et ceux par l'entremise de qui la permission d'étudier ces tablettes m'a été accordée : Mme Marguerite Yon, directrice de la Mission de Ras Shamra ; M. Pierre Bordreuil, épigraphiste de chantier de la Mission de Ras Shamra ; le Dr Afif Bahnassi, Directeur Général des Antiquités et des Musées de la République Arabe Syrienne ; le Dr Wahid Khayata, Directeur du Musée National d'Alep ; M. Adnan Joundi, alors Conservateur du Département Oriental du Musée de Damas ; Mme Béatrice André-Leicknam, Conservateur des documents inscrits au Département des Antiquités Orientales du Musée du Louvre.

Un Senior Fulbright-Hays Lectureship à l'Université d'Alep en 1980-1981 m'a permis d'effectuer un séjour suffisamment long en Syrie pour achever la collation de ces tablettes.

Pour la publication, je dois remercier tout d'abord M. Pierre Bordreuil, qui a suggéré de faire entrer ce travail dans une collection de la Mission archéologique française de Ras Shamra-Ougarit, qui a revu ma version française et qui a fourni les copies et les photographies qui en sont une partie importante. Mme Marguerite Yon a accordé son appui et a facilité les choses pour la publication dans cette collection.

Plusieurs personnes ont lu la première version anglaise de ce travail et m'ont communiqué leurs remarques, que j'ai essayé d'intégrer au texte destiné à l'impression : M. André Caquot, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, MM. Walter Farber et Lawrence E. Stager, Mlle Donna Freilich de l'Université de Chicago, M. Pierre Bordreuil, Chargé de Recherche au C.N.R.S.

Je tiens également à remercier Thérèse Monloup qui non seulement a consacré beaucoup de son temps à la frappe du manuscrit sur machine de traitement de texte, mais qui a aussi relu le texte français en y apportant de nombreuses améliorations.

Enfin, bon nombre de personnes m'ont offert des suggestions sur tel ou tel détail : MM. K. Baer, R.D. Biggs, R. Braidwood, M. Civil, H.G. Güterbock, L. Marfoe, et Mme Roth de l'Université de Chicago ; Mlle A. Morrison de Brandeis University ; M. I.L. Finkel du British Museum. M. Walter Farber a mis à ma disposition des notes que lui avait données, il y a plusieurs années, M. Manfred Weippert, aujourd'hui de l'Univer-



sité de Heidelberg. J'ai essayé de citer toutes ces personnes là où je fais usage de leurs suggestions. Je les prie d'excuser les éventuels oublis ou fautes de compréhension de ma part.

Chicago, mars 1983

*Addendum* (septembre 1984) : Alors que ce livre était à la composition, l'étude de ces textes par Chaim Cohen et Daniel Sivan est parue : *The Ugaritic Hippiatric Texts : A Critical Edition* (New Haven, CT : American Oriental Society, 1983). Il s'agissait pour moi ou bien de refaire complètement mon étude en tenant compte des conclusions de Cohen et Sivan, ou bien d'ajouter quelques notes éparses, ou bien encore de publier mon texte tel quel. Puisque la composition en était déjà avancée, j'ai opté en faveur de la troisième solution. Disposer de deux études indépendantes d'un même texte ne représente pas un grand inconvénient pour le monde savant, bien au contraire. On pourra ainsi voir exactement où nous différons et où nos études tombent d'accord. Dans ce dernier cas, on pourra commencer à parler d'un consensus, tandis que les endroits où nous différons demanderont davantage d'attention.

## ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- AD : G.R. DRIVER, *Aramaic Documents of the Fifth Century B.C.* (Oxford, Clarendon Press, 1957).
- AfO : *Archiv für Orientforschung*.
- AGI : *Archivio Glottologico Italiano*.
- AHw : W. von SODEN, *Akkadisches Handwörterbuch* (Wiesbaden : Harrassowitz, 1965-1981).
- AJP : *American Journal of Philology*.
- AOAT : *Alter Orient und Altes Testament*.
- Bailly : A. BAILLY, *Dictionnaire grec-français*.
- BAM : F. KÖCHER, *Die babylonisch-assyrische Medizin in Texten und Untersuchungen* (Berlin : de Gruyter, 1963-).
- BASOR : *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*.
- Biberstein Kazimirski : A. de BIBERSTEIN KAZIMIRSKI, *Dictionnaire arabe-français*.
- BO : *Bibliotheca Orientalis*.
- Book of Medicines* : E.A.T.W. BUDGE, *Syrian Anatomy, Pathology and Therapeutics ; or, « The Book of Medicines »...* (2 tomes ; Londres : Oxford University Press, 1913).
- BZAW : *Beiheft zur Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft*.
- CAD : *The Assyrian Dictionary of the Oriental Institute of the University of Chicago* (Chicago : Oriental Institute, 1956-).
- CHG : E. ODER, C. HOPPE, *Corpus Hippiatricorum Graecorum* (Leipzig : Teubner, 1924, 1927 [2 tomes]).
- Clater : F. CLATER, *Every Man His Own Farrier ; or, The Whole Art of Fairriery Laid Open* (Londres : Crosby, 1813).
- Columelle : *L'économie rurale de Columelle*, éd. M. Louis du Bois (Paris : Panckoucke, 1845 [vol. 2]) ; ou *L. Iuni Moderati Columellae : Opera quae extant*, éd. V. Lundström (Göteborg : Eranos, 1940 [fasc. 4]).
- CRAI : *Académie des Inscriptions & Belles Lettres : Comptes Rendus*.
- CT : *Cuneiform Texts from Babylonian Tablets*.
- CTA : A. HERDNER, *Corpus des tablettes en cunéiformes alphabétiques découvertes à Ras Shamra-Ugarit de 1929 à 1939* (Paris : Geuthner, 1963).
- Dahood : M. DAHOOD, *Psalms I, II, III* (Anchor Bible 16, 17, 17A ; Garden City, New York : Doubleday, 1965, 1968, 1970).
- Dalman : G. DALMAN, *Arbeit und Sitte in Palästina* (7 tomes ; Gütersloh, Bertelsmann, 1928-42).
- de Moor : J.C. de MOOR : *The Seasonal Pattern in the Ugaritic Myth of Ba'lu according to the Version of Ilimilku* (AOAT 16 ; 1971).
- Diseases of the Horse* : L. PEARSON, et al., *Special Report on Diseases of the Horse* (Washington, D.C. : United States Government Printing Office, 1942).
- EA : J. A. KNUDTZON, *Die el-Amarna Tafeln* (2 tomes ; Leipzig : Hinrichs, 1915).
- Ebeling : E. EBELING, *Bruchstücke einer mittellassyrischen Vorschriftensammlung für die Akklimatisierung und Trainierung von Wagenpferden* (Berlin : Akademie-Verlag, 1951).
- GAG : W. von SÖDEN, *Grundriss der akkadischen Grammatik* (Analecta Orientalia 33/47 ; Rome : Pontificium Institutum Biblicum, 1969).
- Geoponicorum* : ΓΕΩΠΟΝΙΚΑ : *Geoponicorum sive de re rustica*, éd. Io. Nicolas Niclas (Leipzig : Fritsch, 1781).
- GKC : *Gesenius' Hebrew Grammar*, éd. E. Kautzsch, A. E. Cowley (Oxford : Clarendon Press, 1910).

- GLECS : *Comptes Rendus du Groupe Linguistique d'Études Chamito-sémitiques*.
- HAL : L. KOEHLER, et al., *Hebräisches und aramäisches Lexikon zum Alten Testament* (Leiden : Brill, 1967).
- HAR : *Hebrew Annual review*.
- HBO : *Hallesche Beiträge zur Orientwissenschaft*.
- Herbert : H.W. HERBERT, *Hints to Horsekeepers, A Complete Manual for Horsemen...* (New York : Judd, 1865).
- Ibn al-Awwam : *Le livre de l'agriculture d'Ibn al-Awwam (Kitab al-felahah)*, trad. J.-J. Clément-Mullet (2 tomes ; Paris : Franck, 1864-67). Cette traduction ne comporte pas le texte arabe ; nous ne sommes pas arrivé à nous procurer un texte arabe.
- JAOS : *Journal of the American Oriental Society*.
- JBL : *Journal of Biblical Literature*.
- JCS : *Journal of Cuneiform Studies*.
- Joüon : P. JOÜON, *Grammaire de l'hébreu biblique* (Rome : Pontificium Institutum Biblicum, 1923).
- JPOS : *Journal of the Palestine Oriental Society*.
- JSS : *Journal of Semitic Studies*.
- JTS : *Journal of Theological Studies*.
- KADP : F. KÖCHER, *Keilschrifttexte zur Drogen- und Pflanzenkunde* (Berlin : Akademie-Verlag, 1955).
- KTU : M. DIETRICH, O. LORETZ, J. SANMARTÍN, *Die keilalphabetischen Texte aus Ugarit. Ein-schliesslich der keilalphabetischen Texte ausserhalb Ugarits. Teil 1 Transkription* (AOAT 24/1 ; 1976).
- LAPO : *Littératures Anciennes du Proche Orient*.
- Liddell & Scott : H. G. LIDDELL, R. SCOTT, *A Greek-English Lexicon*.
- Löw : I. LÖW, *Die Flora der Juden* (4 tomes ; Vienne/Leipzig : Löwit, 1924-34).
- Mascalcia : *Trattati di Mascalcia attribuiti ad Ippocrate...*, éd. L. Barbieri (Bologne : Romagnoli, 1865).
- M. Chironis : *Claudii Hermeri Mulomedicina Chironis*, éd. E. Oder (Leipzig : Teubner, 1901).
- MEE : *Materiali Epigrafici di Ebla*.
- Miller & West : W. C. MILLER, G. P. WEST, *Encyclopedia of Animal Care*, 9<sup>e</sup> éd. (Baltimore : Williams & Wilkins, 1970).
- Moulé : L. MOULÉ, « Histoire de la médecine vétérinaire », *Bulletin de la Société Centrale de Médecine Vétérinaire 1890-1901*.
- MSL : *Materials for the Sumerian Lexicon*.
- MUSJ : *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*.
- MVEOL : *Mededelingen en Verhandelingen van het Vooraziatisch-Egyptisch Genootschap « Ex oriente Lux »*.
- OLA : *Orientalia Lovaniensia Analecta*.
- OLP : *Orientalia Lovaniensia Periodica*.
- OLZ : *Orientalische Literaturzeitung*.
- PBS : *Publications of the babylonian Section, University Museum, University of Pennsylvania*.
- Pélagone : *Pelagonii artis veterinariae quae extant*, éd. M. Ihm (Leipzig : Teubner, 1892).
- PRU : *Palais Royal d'Ugarit* (Mission de Ras Shamra).
- QDS : *Quaderni di Semitistica*.
- RAI : *Rencontre Assyriologique Internationale*.
- RB : *Revue Biblique*.
- Rosner : F. ROSNER, *Moses Maimonides' Glossary of Drug Names* (trad. de l'éd. française de Max Mayerhof ; Philadelphie : American Philosophical Society, 1979).
- RS : Ras Shamra (cote des tablettes de Ras Shamra : le numéro avant le point indique le numéro de campagne, celui qui vient après le point indique le numéro de l'objet).
- RSF : *Rivista di Studi Fenici*.

RSP : *Ras Shamra Parallels*, éd. Loren R. Fisher (Rome : Pontificium Institutum Biblicum, 1972, 1975).

SEb : *Studi Eblaiti*.

Smith : R. P. SMITH, *Thesaurus Syriacus* (Oxford : Clarendon Press, 1901).

STT : O. R. GURNEY, J. J. FINKELSTEIN, *The Sultantepe Tablets I* (Londres : British Institute of Archaeology at Ankara, 1957).

TSŠ : R. JESTIN, *Tablettes sumériennes de Šuruppak conservées au Musée de Stamboul* (Paris : de Boccard, 1937).

UET : *Ur Excavations : Texts* (Londres : British Museum, 1928-).

UF : *Ugarit-Forschungen*.

Ugaritica : *Ugaritica I-VII*, éd. C. F. A. Schaeffer (Paris : Geuthner, 1938-1978).

UT : C. H. GORDON, *Ugaritic Textbook* (Rome : Pontificium Institutum Biblicum, 1965).

UUA : *Uppsala Universitets Årsskrift*.

Végèce : *P. Vegetii Renati digestorum artis mulomedicinae libri*, éd. E. Lommatzsch (Leipzig : Teubner, 1903).

VT : *Vetus Testamentum*.

WO : *Die Welt des Orients*.

WUS : J. AISTLEITNER, *Wörterbuch der ugaritischen Sprache* (Berlin : Akademie-Verlag, 1963).

Youatt : *Youatt's History, Treatment and Diseases of the Horse...* (Philadelphie : Lippincott, 1874).

⊗ = signe en partie détruit

[x] = restitution

[⊗] = restitution pour laquelle il n'existe pas de témoin direct

° = trace(s) de signe, illisible(s)

/x/ = détail de lecture mentionné au cours de la discussion.

Les textes ougaritiques ne sont parfois signalés que par un numéro : ce numéro est celui de CTA.



## AVERTISSEMENT

Dans cette étude, nous donnons une nouvelle édition des quatre fragments connus jusqu'à ce jour du traité hippiatrice en langue ougaritique qui s'intitule dans cette langue *spr n'm sswm* « Document de thérapeutique pour chevaux »<sup>1</sup>. Ce traité fut découvert il y a plus d'un demi-siècle<sup>2</sup>, mais l'état fragmentaire des deux premiers exemplaires et les difficultés d'interprétation du texte les ont rendus célèbres, au moins dans un cercle restreint, comme types de documents rebelles au travail philologique. Même la publication de deux nouveaux exemplaires, l'un, presque complet, en 1968<sup>3</sup> et l'autre, en 1976<sup>4</sup>, très fragmentaire mais crucial pour la compréhension des paragraphes IX et X, n'a pas amené une renaissance des études hippiatriques.

La plus importante des publications récentes sur ce traité est l'article de P. Fronzaroli<sup>5</sup>, qui a pu utiliser RS 17.120 et le texte plus complet que cette tablette contient. P. Fronzaroli s'est concentré sur la structure linguistique du traité. Comme on le verra, le travail de Fronzaroli a été fondamental pour notre compréhension de ce texte. En outre, nous avons suivi Fronzaroli<sup>6</sup> de près en faisant grand usage de la littérature hippiatrice classique (grec, latin, arabe) comme point de repère dans le travail comparatif.

L'élément principal de notre étude, et celui qui a rendu une nouvelle édition possible, est la nouvelle base épigraphique établie ici pour l'interprétation du traité. Les travaux de collation ont donné des lectures nouvelles qui sont d'une importance capitale pour la compréhension de la structure générale du texte, surtout des paragraphes II, IX et X<sup>7</sup>.

- 
1. On trouvera une discussion récente sur le problème de la domestication du cheval et sur son utilisation dans le Proche Orient ancien dans l'article de L.I. Khlopina, « Das Pferd in Vorderasien », *OLP* 13 (1982), pp. 5-24. Pour notre compréhension du terme *n'm* pour indiquer la thérapeutique, voir notre commentaire philologique sur ce terme.
  2. C'est C.F.A. Schaeffer qui découvrit les deux premières tablettes (RS 5.285 et RS 5.300) lors de ses fouilles à Ras Shamra en 1933, et c'est C. Virolleaud qui les publia dans un délai très bref : « Fragments d'un traité phénicien de thérapeutique hippologique provenant de Ras-Shamra », *Syria* 15 (1934), pp. 75-83.
  3. La première publication de cette tablette, découverte pendant la dix-septième campagne de fouilles en 1953 et cotée RS 17.120, n'en donne que des photographies : *Ugaritica* V, pp. 625-627. Elle ne fut publiée en translittération qu'en 1976 dans *KTU* (texte 1. 85).
  4. RS 23.484 (fouilles de 1960), paru pour la première fois dans *KTU* (texte 1.97).
  5. « La lingua dei testi ippiatrici di Ugarit », *AGI* 60 (1975), pp. 34-46.
  6. A notre connaissance, c'est A.M. Honeyman qui a inauguré cette méthode pour l'étude de ces textes en citant le carthaginois Magon sur la dysurie (« Varia punica », *AJP* 68 [1947], pp. 77-82, spécialement pp. 80-81).
  7. Les premiers résultats de nos travaux de collationnement ont paru dans *UF* 13 (1981), pp. 151-156 (Pardee, « A Further Note on *PRU* V, n° 60, Epigraphic in Nature »).

## CHAPITRE I

### LE TRAITÉ DE BASE

#### a) Méthode.

Nous avons voulu commencer par établir une base épigraphique solide pour l'interprétation philologique. Chacun des quatre exemplaires fut donc examiné, d'abord par moi-même, ensuite par P. Bordreuil, dans la mesure du possible avec une loupe binoculaire<sup>8</sup>. Nous avons préparé chacun une copie à la main et les copies de Bordreuil sont publiées ici (fig. 2, 6, 8, 9). Le texte ainsi établi fut comparé, signe par signe, avec les éditions importantes qui existaient déjà (CTA pour les deux premiers exemplaires, KTU pour tous les quatre, en se référant aux copies exécutées par Ch. Villoleaud des deux premiers exemplaires<sup>9</sup>). Toutes les variantes importantes se trouvent ci-dessous dans les listes établies pour chaque texte.

Grâce à l'existence de quatre exemplaires de ce traité, fait rare en épigraphie ougaritique, le travail de restitution des textes lacunaires est relativement facile. Plusieurs mots ou portions de mots du seul paragraphe X ont dû être restitués sans indice explicite d'aucun des quatre exemplaires<sup>10</sup>. Nous avons indiqué clairement ces restitutions pour ne pas égarer le lecteur.

Les deux bases principales de la méthode philologique de cette étude sont : 1) la comparaison avec les textes classiques relatifs à l'hippiatrie<sup>11</sup> ; 2) le lexique du sémitique comparé dans les questions de vocabulaire. Ce dernier procédé est nécessaire en philologie ougaritique à cause du nombre relativement restreint de textes écrits dans

8. En ce qui concerne les meilleurs résultats obtenus dans l'étude des tablettes à l'aide d'une loupe binoculaire, voir nos recherches sur RS 18.38 (titre donné dans la note 7), RS 17.63 et 17.117 (A/O, Beiheft 19 [1982], pp. 39-53) ; sur RS 24.272 (Ugaritica V, p. 6 = KTU 1.124 ; UF 15 [1983], pp. 127-140), sur la lettre de Puduḥepa, RS 17.434\* (A/O 29-30 [1983-84], pp. 321-329), sur sept lettres ougaritiques (RS 20.199 = KTU 2.68 ; RS 16.402 = PRU II 12 = KTU 2.33 ; RS 15.08 = PRU II 15 = KTU 2.16 ; RIH 78/12 ; RS 11.872 = CTA 50 = KTU 2.13 ; RS 16.379 = PRU II 13 = KTU 2.30 ; RS 17.139 = PRU V 9 = KTU 2.34 ; à paraître dans A/O 31), et, avec P. Bordreuil, sur RS 34.126 (Syria 59 [1982], pp. 121-128).

9. Syria 15 (1934), pp. 77, 79 ; reproduites dans CTA II, fig. 233-234.

10. Voir nos remarques sur le paragraphe X dans la rubrique « Structure ». Le paragraphe IX est si lacunaire qu'on ne peut même pas proposer une restitution hypothétique (voir la même rubrique).

11. Le meilleur exposé général est, à notre connaissance, celui de L. Moulé, « Histoire de la médecine vétérinaire », qui parut dans plusieurs fascicules du Bulletin de la Société Centrale de Médecine Vétérinaire entre 1890 et 1901.

cette langue. Dans l'explication des noms de plantes, nous avons eu recours à cette méthode dans la plupart des cas à seule fin d'identifier tel ou tel mot comme nom de plante. Nous n'avons pas osé traduire beaucoup de ces noms de plantes à cause de la fluidité d'usage de ces termes, accrue encore en passant d'un dialecte à un autre, et à cause de l'usage peu scientifique des noms de plantes dans le monde antique<sup>12</sup>.

La comparaison avec les textes classiques d'hippiatrie a contribué à établir l'identification de ces textes comme « hippatriques » plutôt que comme « hippiques » ou « hippologiques ». C'est C. H. Gordon qui s'est fait le champion de l'interprétation de ces textes comme « hippiques » (« qui a rapport au cheval »)<sup>13</sup>, et c'est P. Fronzaroli qui a démontré les difficultés de ce point de vue<sup>14</sup> en suggérant que les parallèles de structure avec les textes accadiens et hittites qui traitent de l'entraînement des chevaux<sup>15</sup> ne l'emportent pas sur les différences de structure et de lexique. Nous ne pouvons que nous rallier à cette position : la comparaison avec la littérature hippatrique a trouvé des parallèles à tous les niveaux et pour presque chaque aspect (qu'on a pu identifier) du traité ougaritique, y compris symptômes, remèdes, et technique d'administration des remèdes, tandis que les parallèles avec les textes hippiques accadiens<sup>16</sup> sont relativement peu nombreux et accessoires, plutôt que systématiques<sup>17</sup>.

En ce qui concerne la traduction, nous avons donné une traduction pour chacun des verbes qui indiquent le symptôme, mais nous devons signaler qu'une traduction exacte n'est pas possible. Les problèmes pour chacun des termes (*yg'r*, *hr*, et *yr'aš* étant les plus difficiles) sont présentés et discutés dans les commentaires philologiques. Quand il s'agissait de traduire les noms de plantes, nous nous sommes permis de donner seulement entre parenthèses la traduction des noms de plantes dont l'identification est relativement plausible<sup>18</sup>. On peut considérer que cette méthode reflète celle adoptée par le CAD, où relativement peu de noms de plantes trouvent une traduction précise.

#### b) *Présentation des textes.*

A cause des problèmes spécifiques de l'épigraphie ougaritique<sup>19</sup>, et afin que l'on puisse voir clairement toute l'évidence textuelle, nous avons voulu présenter les

12. Notre méconnaissance de la botanique a aussi contribué à notre hésitation. Seul un botaniste, qui serait également sémitisant, pourrait parvenir à des identifications réellement fondées.

13. Voir sa recension de l'édition des textes hippiques en accadien par E. Ebeling, dans *Orientalia* n.s. 22 (1953), pp. 231-232 ; *idem*, « Ugarit in Retrospect and Prospect », dans *Ugarit in Retrospect* (Winona Lake, IN : Eisenbrauns, 1981), p. 185.

14. *AGI* 60 (1975), pp. 44-46.

15. Il faut remarquer que l'élément de structure le plus caractéristique des textes ougaritiques, c'est-à-dire la structure (quasi-)conditionnelle en « si » de chaque rubrique, est rare dans les textes hippiques accadiens (voir notre note sur *k*, RS 17.120 : 2). Le mot correspondant de l'accadien, *šumma*, « si », apparaît dans le troisième des textes *hippiatriques* accadiens cités ici dans l'appendice III (sous la forme *šummu*).

16. Il va sans dire que les textes hippiques sont d'un tout autre genre que les textes accadiens vraiment hippatriques, qui sont, à ce jour, peu nombreux (nous en avons trouvé six à citer dans l'appendice III).

17. Nous étions déjà de cet avis lors de notre étude sur la phrase *yšq b* (*UF* 8 [1976], p. 239) et cette impression s'est affermie au cours de ce travail sur l'ensemble du traité.

18. Comparer avec notre méthode philologique, que nous venons de décrire.

19. Le petit nombre de clous dans un signe ougaritique, en comparaison avec un signe suméro-accadien, fait qu'un signe ougaritique endommagé est, *ceteris paribus*, plus difficile à identifier qu'un signe accadien qui a subi le même dommage.

quatre textes *in extenso* au lieu de donner un seul texte composé. Le texte le plus complet, RS 17.120, est donné en premier lieu parce qu'il ne demande pas beaucoup de restitution. Ensuite viennent les tablettes CTA 160 et 161 ; leur texte, gravement lacunaire dans son état actuel, est transcrit dans la colonne gauche ; les restitutions ont été rajoutées dans la colonne droite. En dernier lieu, on trouvera le petit fragment RS 23.484. Cette méthode de présentation n'est devenue problématique qu'au paragraphe X, où même RS 17.120 a des lacunes sérieuses ; on ne peut établir un texte que par la comparaison des quatre tablettes pour en faire un texte composé. Ici nous avons marqué les restitutions pour lesquelles aucun témoin n'existe dans les quatre textes par le moyen d'un astérisque placé au-dessus de la lettre en question. Bien sûr, les lettres ainsi marquées se trouvent seulement entre crochets puisqu'elles n'ont été conservées dans aucun des quatre textes. Nous indiquerons dans les remarques textuelles les raisons de l'adoption de ces restitutions conjecturales.

### c) *Structure.*

Le paragraphe IX est la rubrique du traité ougaritique qui pose le plus grand nombre de problèmes du fait qu'elle a été omise des textes CTA 160 et 161 et a beaucoup souffert dans RS 17.120 et RS 23.484. De plus, il en reste assez dans ces deux derniers textes pour montrer qu'ils sont eux-mêmes différents l'un de l'autre. Les restes de la rubrique sont si insignifiants que nous ne pouvons même pas savoir si les deux rubriques étaient totalement différentes ou s'il n'y avait qu'une différence de formulation du symptôme, c'est-à-dire un mot inséré entre le verbe et le mot *ššw* « cheval » en RS 17.120. Étant donnée la ressemblance observée ailleurs entre les quatre textes et étant donnée la différence la plus importante (*tdkn* dans CTA 161 : 39, omis dans CTA 160 et RS 17.120 ; pour les autres variantes, voir la discussion ci-dessous et l'appendice II) qui existe dans une rubrique par ailleurs très semblable dans les quatre témoins, nous préférons la seconde explication.

Le problème apparent de différence de longueur dans la rubrique II<sup>20</sup> est résolu, à notre avis, par la lecture [. . .]w[. . .] en CTA 160 : 2 (le numéro de ligne est le nôtre). Nous restituons CTA 160 : 2-4 comme semblable dans la forme à CTA 161 et à RS 17.120 (voir le texte restitué ci-dessous). Les restitutions de *[šš]w* et de *[ym]šš* dans les lignes 2 et 3 ne sont pas certaines, mais sont plausibles. Nous les proposons pour les raisons suivantes :

- 1) Ce que nous avons lu /w/ ne ressemble pas du tout à des traces d'une ligne horizontale (proposée dans CTA et KTU), car on peut voir, même sur les photographies publiées<sup>21</sup>, des traces de plusieurs petits clous. Ces derniers semblent être les extrémités droites de deux clous l'un au-dessus de l'autre, suivis de deux clous horizontaux juxtaposés, c'est-à-dire, la lettre /w/.
- 2) S'il n'y a pas de ligne horizontale avant les deux lettres /šš/ qui sont clairement visibles dans la ligne 3, cette ligne 3 ne débute peut-être pas une rubrique.
- 3) Si la ligne 3 n'est pas la première ligne d'un paragraphe, il s'ensuit que les lettres /šš/ ne font peut-être pas partie du mot « cheval » (*ššw*) mais d'un autre mot.

20. Voir Herdner, CTA I, p. 245, note 1.

21. CTA II, Pl. LXXV.



4) Le candidat le plus évident pour cet autre mot est une forme de la racine *mss*, qui est d'orthographe plus variée que *ššw*<sup>22</sup> : la seule forme complète du verbe *mss* dans la rubrique II s'écrit *ymšš* en RS 17.120 : 3, tandis que la forme *mss* de la même racine qui apparaît dans la rubrique V s'écrit toujours *mss* là où elle subsiste encore (160 : 9 ; 161 : 13 ; RS 17.120 : 10 [*ms*]/*s*). On peut dire, donc, qu'une orthographe *ymšš* est possible, sans être certaine.

5) Si les quatre textes ont une même structure (à l'exception du paragraphe IX), on s'attendrait à ce que le paragraphe II ait la même structure en 160 qu'en 161 et en RS 17.120.

6) On ne peut pas décider formellement de la longueur du paragraphe II en 160 d'après l'espace disponible, à cause de la cassure de la tablette. Il y a cependant une légère courbe qui commence près de la cassure actuelle de 160 et qui indique la proximité du bord supérieur de la tablette originale. Notre restitution d'une ligne horizontale et d'une ligne d'écriture seulement est donc, une fois de plus, plausible, mais non certaine.

Les lectures du paragraphe X dans les quatre exemplaires qui se trouvent dans *KTU* feraient croire que cette rubrique contenait des différences sérieuses. Notre lecture du paragraphe X dans RS 17.120<sup>23</sup>, à côté de la lecture moins importante mais néanmoins significative d'un signe à la fin de 160 : 23, nous a convaincu en fin de compte que le contenu de cette rubrique est le même dans les quatre textes. Tout autant que les lectures, il était important d'établir que la rubrique avait à peu près la même longueur dans chacun des quatre exemplaires. Puisque cette rubrique est la plus longue du texte, si les quatre exemplaires ont à peu près la même longueur ici, c'est un argument pour soutenir qu'ils ont aussi le même contenu. Quand, ensuite, on établit que le contenu est presque identique dans les quatre exemplaires (dans la mesure où le texte est conservé), on a une base ferme pour essayer une restitution composée. Bien que quelques-unes des restitutions individuelles proposées ci-dessous puissent se discuter, nous croyons qu'une même structure générale du paragraphe X est démontrée par la comparaison des quatre textes.

Nous passons maintenant à la discussion de trois différences de structure moins importantes dont l'existence, au contraire de celles dont nous venons de traiter dans les paragraphes II et X, est certaine. Pour commencer, en ce qui concerne les verbes qui expriment les symptômes, il y a deux phénomènes qui invitent à la discussion : 1) la répétition du verbe en question et donc du symptôme ; 2) l'échange des formes verbales *yqtl* et *qtl*. Ces deux phénomènes se voient dans le tableau suivant<sup>24</sup> :

22. Fronzaroli, *AGI* 60 (1975), p. 38.

23. Il vaut la peine de dire que cette lecture ne dépendait pas de considérations préalables de nature philologique ou littéraire. RS 17.120 est la première des quatre tablettes que nous avons collationnées et, à ce moment-là, nous étions au début du travail philologique sur le contenu du traité et nous n'avions aucune notion de la forme que le paragraphe X devait prendre.

24. Un trait indique que le mot en question tombe dans une lacune dans telle tablette. Les deux blancs pour le paragraphe IX signalent l'absence de cette rubrique dans les deux tablettes dont il s'agit.

	RS 5.300	RS 5.285	RS 17.120	RS 23.484
II	—	—	yg 'r	—
III	—	—	ḥr	—
IV	—	—	ḥr	—
V	[ḥr]'a yttn	ḥ[r'a] —	yḥr'u yttn	— —
VI	—	y'iḥd	[y]'iḥd	—
VII	—	y'iḥd	'aḥd	y'iḥd
VIII	—	yr'aš	yr'aš	yr'aš
IX	—	—	— + °bd	— °š
X	—	yg 'r	yḡ['r]	— °r
XI	yr'aš ykhþ	yr'aš —	yr'aš ykhþ	— —

En ce qui concerne la répétition du verbe qui exprime le symptôme (*g'r*, *ḥr*, *'ḥd*, *r'š*), on peut comparer les textes hippiatriques grecs et latins. Ces derniers contiennent souvent de longues listes de remèdes pour un symptôme ou une maladie ; les remèdes sont parfois au nom d'un hippiatre célèbre du passé. Souvent on trouve seulement une liste de remèdes dont les éléments sont précédés par les mots *ἄλλο... ἄλλο* en grec et *aliud... aliud* en latin. Il nous a paru, donc, que les textes ougaritiques témoignent d'une formulation plus primitive selon laquelle le symptôme devait s'exprimer devant chaque remède plutôt que par le terme général « autre »<sup>25</sup>. La répétition du symptôme implique donc des remèdes alternatifs ou même successifs<sup>26</sup>.

L'échange des formes *yqtl* et *qtl* est bien établi par les formes *ḥr* dans les paragraphes III et IV de RS 17.120 et par *'aḥd* au paragraphe VII du même texte. On pouvait savoir d'après *ḥ[r'a]* au paragraphe V du texte 161 que ce texte en tout cas contenait au moins une forme *qtl*, sauf si l'on corrige le texte en <y> *ḥ[r'u]*<sup>27</sup>. En

25. L'équivalent en syriaque est (')*ḥrn'* (voir *Book of Medicines*, tome I, pp. 53-56 [traduction, tome II, pp. 54-59], et *passim*).

26. Herbert, *Hints* (1865), pp. 347-348 : « If the improvement stops, the medicine may be repeated, and if no improvement at all should set in after a reasonable lapse of time, another medicine may be chosen. Among the class of chronic diseases we number all nervous and mental diseases, lingering fevers, etc. An improper remedy does not produce any very injurious effects ; for a homoeopathic remedy only acts upon a disease to which the medicine is really homoeopathic : otherwise the smallness of the dose is such that the medicine cannot possibly affect the organism. All that we have to do is, to give another remedy, and endeavor to avoid mistakes for the future ». Clater, *Farrier* (1813), p. 24 : « If the horse is not better within two hours after taking the above, give the following drink ».

Ces traités du 19<sup>e</sup> siècle révèlent dans quelle mesure les progrès de la médecine vétérinaire depuis le siècle dernier dépassent ceux des trois millénaires précédents, car ces traités sont souvent beaucoup plus proches du monde des traités hippiatriques classiques qu'ils ne le sont de la médecine vétérinaire moderne. Ainsi nous les citerons à plusieurs reprises au cours de notre étude pour illustrer des aspects du traité ougaritique.

27. Par exemple, Fronzaroli, *AGI* 60 (1975), p. 39, note 17.

copiant le texte 160, il nous a paru qu'il avait aussi une forme *qtl* dans la même rubrique ; le signe en question a beaucoup souffert, mais ressemble plus à /'a/ qu'à /'u/. On dénombre une majorité de formes *yqtl*, mais on peut dire, d'après RS 17.120 seul, qu'il existe maintenant un nombre suffisant de formes *qtl* pour être certain que ces formes ne sont pas des erreurs. Nous n'avons d'autre solution pour cet échange que de citer l'usage facultatif des formes *yqtl* ou *qtl* dans la protase des phrases conditionnelles<sup>28</sup>. Le fait grammatical selon lequel nous ne pouvons pas toujours dire pourquoi telle forme, *qtl* ou *yqtl*, s'emploie en hébreu biblique semble se vérifier en ougaritique également et peut expliquer l'échange de formes dans ces textes hippiatriques. Dans la mesure où nous pouvons en décider, d'après les formes conservées dans ces textes lacunaires, la distribution des formes *yqtl* et *qtl* ne se fait pas d'après la sémantique, car des formes différentes se trouvent à la même place dans les rubriques V et VII, dans un texte ou dans l'autre. Ainsi une solution fondée sur la conjonction *k* introduisant la protase de chaque rubrique, et sur sa fonction conditionnelle nous semble la plus valable, au moins dans l'état actuel de nos connaissances.

La troisième différence à laquelle nous avons fait allusion ci-dessus est l'absence d'un verbe « broyer » dans deux des trois textes conservés du paragraphe XI (RS 17.120 ; 160) et dans un des quatre textes du paragraphe VIII (161 : 26). Les deux textes qui ne contiennent pas le verbe « broyer » au paragraphe XI ne témoignent pas d'une simple omission du mot par erreur, car, dans les deux, l'ordre des mots est différent de celui du texte 161. Dans le cas du paragraphe VIII, il y a même trois textes différents (160 : 17 est tellement cassé qu'on ne peut décider que de l'existence de *ydk*) : RS 17.120 : 19 *ydk. w. ʔ[š]q* ; RS 23.484 : 7' *ydk. ʔ ʔšq* ; 161 : 26 *yšq* (seul). Pour formuler le problème d'une façon adéquate, nous devons considérer d'autres faits :

- 1) Nous devons comprendre que ces textes sous-entendaient un verbe « broyer », car on n'aurait pas pu verser des grappes de dattes ou des boulettes de figes (selon le paragraphe XI) dans les narines d'un cheval.
- 2) P. Fronzaroli a suggéré que le verbe *mss* « dissoudre » est sous-entendu pour toutes les rubriques bien qu'il ne se trouve qu'aux paragraphes II et V. Son raisonnement est semblable à celui que nous venons d'employer dans notre remarque 1, à savoir qu'on ne peut administrer un médicament par les narines que sous forme liquide<sup>29</sup>. Si P. Fronzaroli a raison, cet usage fournirait un précédent à l'omission d'une action

28. Ce phénomène, bien connu de l'hébreu biblique (Joüon, *Grammaire* [1923], §167 ; GKC, §§106p, 107x ; T.O. Lambdin, *Introduction to Biblical Hebrew* [New York : Scribners, 1971], pp. 276-279), n'a pas été jusqu'à présent, à notre connaissance, l'objet d'études en ce qui concerne la langue ougaritique. Cependant, son existence semble bien établie par PRU II 13 : 16-20, où le verbe 'ly est employé au parfait ('l) dans la protase d'une phrase conditionnelle irréalisée (nous en citerons un autre exemple dans notre note 67).

29. AGI 60 (1975), p. 40. Nous trouvons cette explication probable, car le broyage des solides ne suffirait pas pour verser le produit ainsi broyé dans les narines du cheval. De plus, il était de règle, dans les textes hippiatriques classiques, de dissoudre les éléments dans un liquide (voir les textes cités ci-après dans les commentaires sur *ydk* [ligne 3, §II] et sur *ymšš*. [*ibid.*]). Nous croyons que le verbe *ysq*, « verser », employé dans chaque rubrique, donc même là où *mss* ne se trouve pas, exclut une interprétation des rubriques où manque *mss* comme ayant affaire à l'insufflation d'une poudre (voir ci-après nos remarques sur *ymss* et nos notes 131 et 141). En accadien, par exemple, on distinguait bien entre *ina naḫīri šapāku*, « verser dans une narine » (voir les textes I, V et VI cités dans l'appendice III et CAD N<sub>1</sub>, p. 137), *ana naḫīri napāḫu*, « souffler dans les narines » (verbe désignant l'action de celui qui donne le médicament ; CAD N<sub>1</sub>, pp. 137, 264), et *ana naḫīri enēqu*, « aspirer (<sucer) dans les narines » (verbe désignant l'action de celui qui prend le médicament ; CAD E, p. 165 ; N<sub>1</sub>, p. 137), où le premier indique un médicament liquide et les deux derniers un médicament à insuffler.

nécessaire à la préparation d'un médicament dans la formulation même de la rubrique<sup>30</sup>. Il faudrait même dire, dans le cas des paragraphes XI (160 et RS 17.120) et VIII (161), que deux verbes sont omis : « dissoudre » et « broyer ».

3) En ce qui concerne la forme *tdkn* en 161 : 39, la forme *td[k...]* dans le nouveau texte RS 23.484 : 4' semble montrer que des formes à préformante *t-* pouvaient s'employer dans la formulation ; nous ne pouvons pas dire cependant si ces formes existaient dans le texte original ou s'il s'agit d'une formulation secondaire, ni si elles sont à la 2<sup>e</sup> personne du masculin singulier ou à la 3<sup>e</sup> personne du masculin pluriel. Nous proposons les hypothèses suivantes :

–1) La formulation originale de chaque rubrique du traité hippiatrice contenait les mots *ššw* et *ydk*.

–2) Le cas de (*y*)*mss* est plus difficile puisqu'il se trouve dans seulement deux rubriques du texte actuel.

–3) L'omission de *ššw* ou de *ydk* constitue donc des cas d'haplographie.

–4) *tdkn* en 161 : 39 (et probablement *td[k...]* en RS 23.484 : 4') est une formulation secondaire du texte haplographique.

–5) *tdkn* est une 3<sup>e</sup> personne du masculin pluriel parce que cette analyse est plus proche de la forme *ydk* (que *tdkn* restitue) que ne serait la 2<sup>e</sup> personne.

–6) Les textes haplographiques qui ne furent pas corrigés au moyen de *tdkn* se comprenaient sans un verbe « broyer », mais on a ressenti le besoin de corriger la syntaxe fautive ('*aḥdh* ne pouvait pas rester avant *yšq*).

–7) RS 23.484 : 7' (*w* omis) et 161 : 26 (*ydk w* omis) représentent deux formes différentes d'haplographie.

–8) L'omission de /*ydk w*/ en 161 : 26 témoigne d'une histoire textuelle quelque peu compliquée, car c'est cette tablette qui, *ex hypothesi*, reçut la correction *tdkn* à la ligne 39.

30. *ššw*, « cheval », manque dans trois, ou peut-être quatre, rubriques individuelles : RS 17.120 : 30 (§XI) ; 160 : 9 (§V) ; 161 : 12 (§V) reste incertain quant à la restitution de *ššw* à cause de la grandeur de la lacune (voir notre note 46) ; 160 : 26 (§XI). L'omission du mot *ššw*, nous semble-t-il, ne complique pas autant la compréhension d'un texte qui a uniquement affaire au cheval que l'omission de *ymss* ou de *ydk* qui décrivent des détails du traitement. Le texte ne pose pas de difficultés majeures non plus quand '*aḥdh*, « ensemble », est omis : RS 17.120 : 14 (§VI) ; présent en 161 : 20) et RS 17.120 : 17 (§VII) ; présent en 161 : 24 ; probablement à restituer en RS 23.484 : 4' ; impossible à décider en 160 : 16). Voir la liste de toutes les variantes dans l'appendice II.



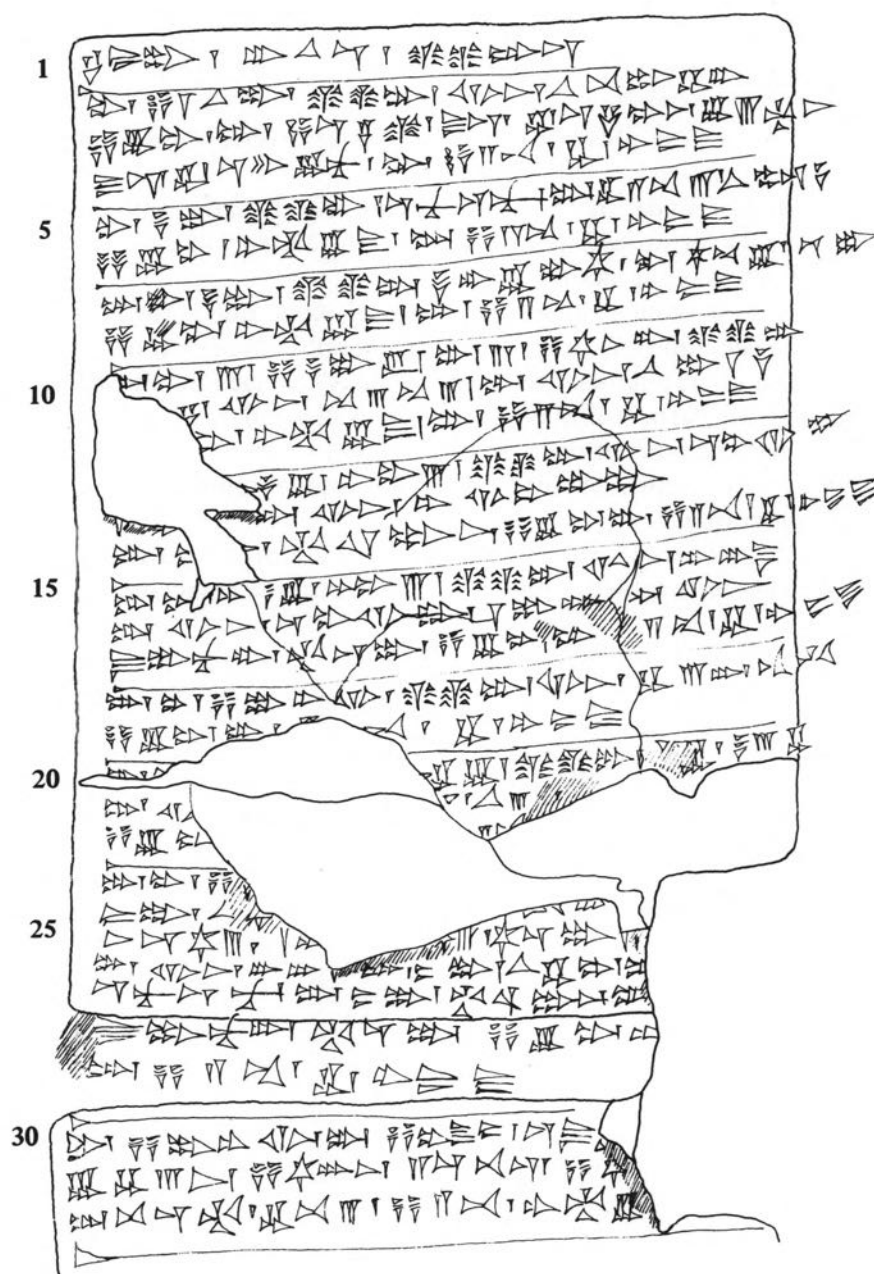


Fig. 2 - Tablette 1 (= RS 17.120).

## CHAPITRE II

### LES TABLETTES

1. **RS 17.120** = *KTU 1.85* = *Ugaritica V*, pp. 625-627 (Musée de Damas, inv. 4585).

Dimensions : hauteur 14,5 cm ; largeur 10,5 cm ; épaisseur 3,1 cm.

État : la tablette est entière, à part un éclat qui a enlevé le début des lignes 9 à 15 et une cassure plus sérieuse qui a enlevé des parties variables des lignes 19 à 32. L'écriture est fine et disposée avec soin.

Lieu de trouvaille : Maison de Rašapabu, point topographique 1086, à 2 m de profondeur dans le réduit sous l'escalier, fouilles de 1953. Voir C.F.A. Schaeffer, « Commentaires sur les lettres trouvées dans les bibliothèques privées d'Ugarit », *Ugaritica V* (1968), chap. IV, pp. 607-768, en particulier pp. 607, 621, 629 ; *idem*, « Les fouilles de Ras Shamra-Ugarit. Dix-septième campagne de fouilles (1953) », *AAAS* 3 (1953), pp. 117-144, en particulier pp. 140-141. Les points topographiques ne sont pas indiqués sur les plans publiés dans : J.C. Courtois, « Ras Shamra : Archéologie », *Supplément au Dictionnaire de la Bible* 9 (1979), col. 1126-1295, plan col. 1211-1212, et Y. Calvet, « Installations hydrauliques d'Ugarit », *L'Homme et l'eau en Méditerranée et au Proche Orient I*, Travaux de la Maison de l'Orient 2 (Lyon, Maison de l'Orient, 1981), pp. 33-48, plan d' A. Callot, p. 39.

- |     |  |
|-----|--|
| I   | 1) <u>spr . n 'm . ššwm</u>                  |
| II  | 2) k . yg 'r . ššw . št . 'qrbn              |
|     | 3) ydk . w . ymsš . hm . b . mskt . dlḥt     |
|     | 4) <u>hm . b . mndg . w . ysq . b . 'aph</u> |
| III | 5) k . ḥr . ššw . mǧmǧ . w . bšql . 'rgz     |
|     | 6) <u>ydk . 'aḥdh . w . ysq . b . 'aph</u>   |
| IV  | 7) w . k . ḥr . ššw . ḥndrt . w . tqd . mr   |
|     | 8) <u>ydk . 'aḥdh . w . ysq . b . 'aph</u>   |

- V 9) w . k . l . yḥr'u . w . l . ytt̄n . ššw  
 10) [ms]s . št . qlql . w . št . 'rgz  
 11) [yd]k . 'aḥdh . w . yṣq . b . 'aph
- VI 12) [k . y]iḥd . 'akl . ššw . št . mkšr  
 13) ḡr[n .] w . št . 'aškrr  
 14) w . p̄r . ḥdrt . ydk . w . yṣq . b . 'aph
- VII 15) w . k . 'aḥd . 'akl . ššw . št . nn'i  
 16) w . št . mkšr . grn . w . št  
 17) 'irgn . hmr . ydk . w . yṣq . b . 'aph
- VIII 18) w . k . yr'aš . ššw . št . bln . qṭ  
 19) ydk . w . y[s]q . b . 'aph
- IX 20) w . k[ — ] ° bd . ššw . ḡd . ḥlb  
 21) w . š[ ] ° . ḡ ° . [ ]  
 22) ydk[ . 'aḥdh . w . y]ṣq [ . b . 'aph]
- X 23) w . k . yg[ 'r . ššw . \*\*(\*)<sup>31</sup> . dprn . w]<sup>32</sup>  
 24) pr . t[rb . dr ' . w . t]qd[ . mr . w]  
 25) tmtl . ḡd[ . w . t<sup>\*\*</sup>tl<sup>33</sup> . t<sup>\*\*</sup>rg . [w . mḡmḡ]  
 26) w . št . nn'i [ .] w . pr . ḥbk . w[ . št . 'qrb<sup>34</sup> . w]  
 27) mḡmḡ . w . pr . ḥdrt . w[ . t<sup>\*\*\*</sup>tl]<sup>35</sup>

*Tranche inférieure*

- 28) 'irgn . hmr . ydk . 'a[ḥdh]  
 29) w . yṣq . b . 'aph

31. Nous ne pouvons pas déterminer le nombre exact de signes dans la lacune avant *dprn*. La comparaison des quatre tablettes indique que deux ou trois signes devraient manquer. Nous présentons plusieurs restitutions possibles dans notre commentaire ci-après.
32. Bien qu'il y ait de la place pour /w/ dans la lacune de chacune des quatre tablettes, on ne peut pas le restituer avec certitude à cause de l'omission de cette particule ailleurs.
33. Nous reconnaissons que la restitution de *[tm]tl* n'est pas certaine. Ce qu'on peut dire, c'est que /t/ est plus satisfaisant, épigraphiquement parlant que le /' / de *KTU* (on voit clairement des traces de deux clous - voir la remarque textuelle ci-après).
34. *['qrb]* dépend de 160 : 22 *['qrb]*. Pour les difficultés de la restitution et de l'interprétation qui s'ensuit, voir notre commentaire philologique ci-après.
35. En comparant avec *št 'irgn hmr* ci-dessus aux lignes 16-17, nous nous attendons à trouver une mesure ou un récipient (voir notre commentaire sur *št* en ligne 2, §II) à la fin de la ligne 27. Si nous avons bien placé les traces qui se trouvent à la fin de 160 : 23 dans la structure du paragraphe X, la lecture *št* n'est pourtant pas possible, car le clou en question est vertical et non pas horizontal (il faudrait un clou horizontal pour le /t/ de *št*). Puisque *tmtl* paraît au début de la ligne 25 (avec une deuxième attestation probable dans la même ligne), nous proposons ce même mot à la fin de la ligne 27, mais sous toutes réserves.

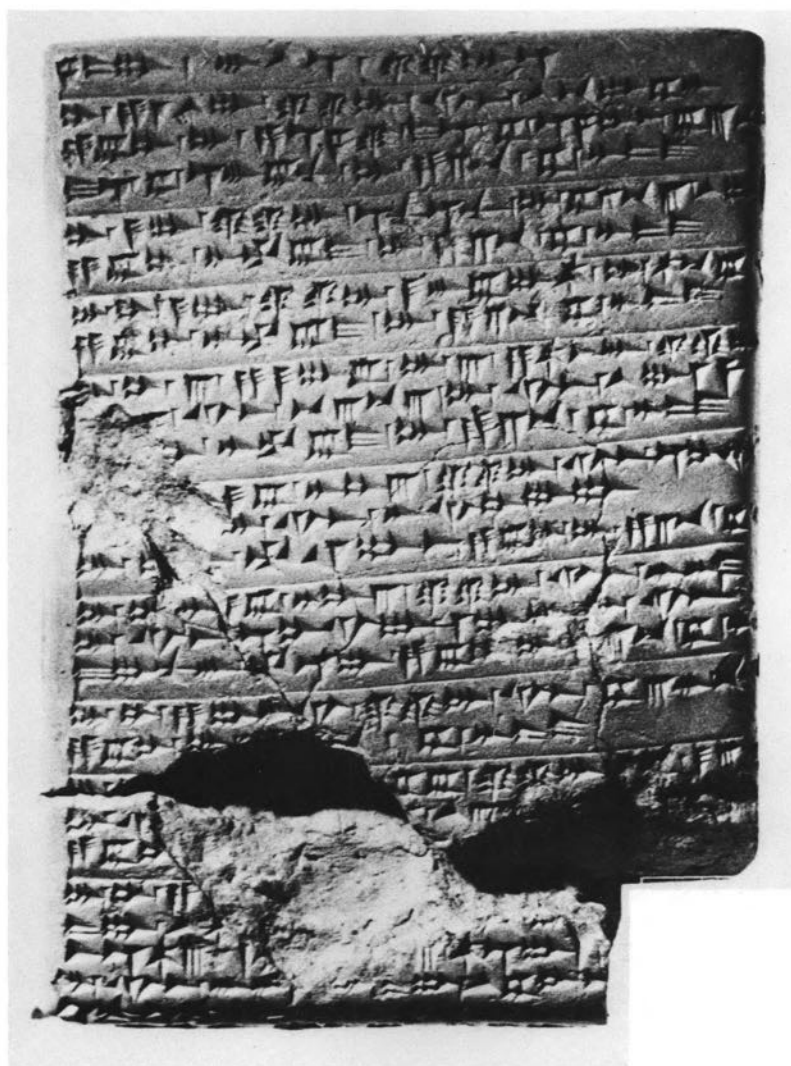


Fig. 3 – Tablette 1 (= RS 17.120), recto.

*Verso*

- XI  
 30) k . yr'aš . w . ykhp . m'id<sup>36</sup>  
 31) dblt . ytnt . šmqm . yt[nm]  
 32) w . qmḥ . bql . yšq . 'aḥd[h . b . 'aph]

36. Parce que ššw vient après yr'aš en 161 : 36 et parce que ce mot ne se trouve pas dans 160 : 9 (il manque peut-être aussi en 161 : 12 - voir notre note 30), nous trouvons plus vraisemblable l'omission de ce mot ici et en 160 : 26 que son insertion entre m'id et dblt (KTU indique la lacune après m'id en RS 17.120 : 30, mais ne l'indique pas pour 160 : 26 [KTU 1.71 : 23] ; ces éditeurs ne donnent pas de restitution pour la lacune qu'ils signalent à la fin de RS 17.120 : 30). Nous trouvons donc préférable d'indiquer que m'id constitue la fin de ligne dans les deux cas, c'est-à-dire en 160 : 26 et en RS 17.120 : 30.



Fig. 4 – Tablette 1 (= RS 17.120), verso.

Différences d'avec *KTU*<sup>37</sup> :

Ligne 9 : Le trait de séparation après /y<sub>1</sub>tn/ est certain.

Ligne 11 : /yd/ au début de la ligne est une restitution (la tablette est cassée là où on attendrait yd).

Ligne 13 : /g<sub>1</sub>r/ au début de la ligne n'est pas entièrement effacé.

37. Le but de ces notes est de donner une liste détaillée des différences entre notre texte et celui de *KTU* (et de *CTA* dans le cas des textes 160 et 161), et d'indiquer les détails de ces différences. Ces détails permettront aux chercheurs futurs de savoir exactement pourquoi nous avons proposé telle lecture et, éventuellement, d'en proposer une qui soit meilleure. Lorsque les numéros de lignes sont différents, le numéro entre parenthèses est celui de *KTU* ou de *CTA*.

Ligne 20 : Il y a une trace, que nous ne pouvons pas identifier, avant /bd/.

On peut voir le sommet d'un clou vertical du /x/ de *KTU* (nous l'interprétons comme /g/ pour donner /gd/, qui se trouve en RS 17.120 : 25 et en RS 23.484 : 11').

Le signe suivant est probablement /d/ (la largeur en haut est suffisante pour /d/ et on peut voir les traces des petits clous horizontaux en bas).

Ligne 21 : Il est presque certain qu'on doit lire /. 'l<sup>oo</sup>., plutôt que /. 'l . xx/.

Ligne 22 : Le /q/ de notre lecture /šq/ est probable et le /š/ est possible.

Ligne 23 : On voit la trace d'un signe, probablement la base d'un clou vertical, après /y/.

Ligne 24 : Au milieu de la ligne, le /h/ de *KTU* n'est pas à retenir, car il n'y a pas de trace du clou oblique inférieur du /h/ ; il faut lire ou /q/ ou /t/ (nous lisons /q/ à cause du /d/ suivant, pour donner la phrase *tqd mr--* voir la ligne 7 et la note philologique ci-dessous).

Ligne 25 : On ne peut voir que deux des petits clous horizontaux du /r/ de *KTU*, sur l'axe inférieur de la lettre, à un emplacement qui convient aussi au /d/. Nous lisons donc /d/ avec RS 23.484 : 11'.

Après la première cassure, la lecture /t/ est presque certaine (au lieu de /' /).

Il manque des crochets à la fin de la ligne dans *KTU* (la tablette est cassée ici).

Ligne 26 : Nous ne voyons pas le trait de séparation après /nn'i/.

Ligne 27 : Le dernier /w/ n'a pas besoin d'astérisque ; il est conservé presque entier.

#### *Traduction de RS 17.120*

- I            1) Document de thérapeutique pour chevaux.
  
- II           2-4) Si le cheval tousse (?), on doit broyer (une mesure ?) -ŠT de 'QRBN (« la plante-scorpion ») et le dissoudre ou dans un mélange de jus nature ou dans du MNDĠ et l'administrer par ses narines.
  
- III          5-6) Si le cheval hennit (?), on doit broyer du MĠMĠ et du BSQL 'RGZ (« des noix vertes dans l'écorce ») ensemble et l'administrer par ses narines.
  
- IV          7-8) Si le cheval hennit (?), on doit broyer du MĠMĠ et du TQD MR (« amande amère ») ensemble et l'administrer par ses narines.
  
- V           9-11) Si le cheval ne défèque pas et n'urine pas, (une mesure ?)-ŠT de QLQL (« cardamome ») ayant été réduit en liquide (ou en poudre ?), on doit ensuite le broyer ensemble avec (une mesure ?)-ŠT de 'RGZ (« noix ») et l'administrer par ses narines.
  
- VI          12-14) Si le cheval saisit la nourriture, on doit broyer (une mesure ?)-ST de MŠKR GRN (« des céréales hachées, directement de l'aire »), (une mesure ?)-ŠT de 'AŠKRR et le fruit du HDRT et l'administrer par ses narines.

- VII 15-17) Si le cheval saisit la nourriture, on doit broyer (une mesure ?)-ŠT de NN'I (« ammi » ?), (une mesure ?)-ŠT de MKŠR GRN (« des céréales hachées, directement de l'aire »), et (une mesure ?)-ŠT de 'IRGN ḤMR et l'administrer par ses narines.
- VIII 18-19) Si le cheval a mal à la tête, on doit broyer (une mesure ?)-ŠT de BLN de Qati et l'administrer par ses narines.
- IX 20-22) Si le cheval [X], on doit broyer du GD (« coriandre ») d'Alep et du [XXX] ensemble et l'administrer par ses narines.
- X 23-29) Si le cheval tousse (?), on doit broyer [X] du DPRN (« genièvre »), le fruit du 'TRB, (c'est-à-dire, des) graine(s), du TQD MR (« amande amère »), (un pot)-TMTL de GD (« coriandre »), (un pot)-TMTL de TMRG, du MĠMĠ, (une mesure ?)-ŠT de NN'I (« ammi »), le fruit du 'BK, (une mesure ?)-ŠT de 'QRB (un héliotrope ?), du MĠMĠ, le fruit du ḤDRT, et (un pot)-TMTL de 'IRGN ḤMR ensemble et l'administrer par ses narines.
- XI 30-32) Si < le cheval > a mal à la tête et est tout à fait prostré, < on doit broyer > du DBLT YTNT (« une vieille boulette de figes »), des ŠMQM YTNM (« des vieux raisins »), et du QMH BQL (« farine de malt ») ensemble et l'administrer par ses narines.

2. **RS 5.300** = CTA 160 = UT 1.71<sup>38</sup> (Musée du Louvre, inv. AO 17.272)

Lieu de trouvaille : au sud-ouest de la bibliothèque dite du Grand-Prêtre, entre 0,70 m et 1,40 m de profondeur, fouilles de 1933. Emplacement précis : le n° 12 de la planche XIII dans C.F.A. Schaeffer : « Les fouilles de Ras Shamra. Cinquième campagne (printemps 1933). Rapport sommaire », *Syria* 15 (1934), pp. 105-131.

I	1)	[	]	[spr n 'm ššwm]
		[_____]	<sup>39</sup>	_____]
II	2)	[	]	[k yg 'r šš]w [št 'qrbn]
	3)	[	]	[ydk w ym]šš[ hm bmskt dlht]
	4)	[	]	[hm bmndg] w ysq b'a[ph]

38. Nous n'indiquons pas les détails de mesure des textes 160 et 161, car ces textes sont décrits en CTA.

39. Nous restituons une ligne horizontale (la ligne est bien restituée : voir ci-dessus, dans le Chap. I, nos remarques sur la structure du paragraphe II) entre les deux premières rubriques, parce que l'on en trouve une entre les deux rubriques suivantes, bien qu'il n'y ait que trois autres de ces lignes dans le reste du texte 160.



III	5)	[ ]šw mǵmǵ w b[ ]	[k ḥr š]šw mǵmǵ w b[šql 'rgz]
	6)	[ ]ḥdh w yšq b'aph	[ydk 'a]ḥdh w yšq b'aph
IV	7)	[ ]ššw ḥndrt w tq[ ]r	[(w) k ḥr] ššw ḥndrt w t[qd m]r
	8)	[ ]ḥdh w yšq b'aph	[ydk 'a]ḥdh w yšq b'aph
V	9)	[ ]'a w l ytt n mss š t qlql	[(w) k l ḥr]'a w l ytt n mss š t qlql <sup>40</sup>
	10)	[ ]ydk 'aḥdh w yšq b'aph	[w š t 'rgz] ydk 'aḥdh w yšq b'aph
VI	11)	[ ]šw š t mkšr grn	[(w) k y'ihd 'akl š]šw š t mkšr grn
	12)	[ ]r ḥdrt	[w š t 'aškrr w p]r ḥdrt
	13)	[ ]	[ydk w yšq b 'aph]
		[ ] [ ]	[ ] [ ]
VII	14)	[ ]w š[ ]	[(w) k y'ihd 'akl šš]w š[t nn'i]
	15)	[ ]ḡn ḥm[ ]	[w š t mkšr grn w š t 'ir]ḡn ḥm[r]
	16)	[ ]	[ydk w yšq b'aph]
VIII	17)	[ ]t ydk	[(w) k yr'aš ššw š t bln q]t ydk
	18)	[ ]	[w yšq b'aph]
X	19)	[ ]	[(w) k yg 'r ššw **(*) dprn w pr] <sup>41</sup>
	20)	[ ]	[ 'trb dr ' w t qd mr w tmtl]
	21)	[ ]	[gd w tmtl t mrg w mǵmǵ]
	22)	[ ]qrb	[w š t nn'i w pr 'bk w š t 'qrb]
	23)	[ ]l	[w mǵmǵ w pr ḥdrt w tmt]l
	24)	[ ]	['irḡn ḥmr ydk] <sup>42</sup>

*Tranche inférieure*

25)	[ ]q b [ ]h	[ 'aḥdh w yš]q b [ 'ap]h
-----	-------------	--------------------------

*Verso*

XI	26)	k yr'aš w ykhp m'id	k yr'aš w ykhp m'id <sup>43</sup>
	27)	dblt ytnt w šmqm ytn[ ]	dblt ytnt w šmqm ytn[m]
	28)	w qmh bql yšq 'aḥdh	w qmh bql yšq 'aḥdh
	29)	b 'aph	b 'aph

40. Pour l'omission de ššw en 160 : 9 (et peut-être en 161 : 12), voir nos notes 30 et 36 et l'appendice II.

41. La raison principale pour laquelle nous ne restituons pas la rubrique IX dans le texte 160 est qu'il y a de la place pour la rubrique X, mais pas assez pour les deux rubriques IX et X à la fois. Puisque, des deux, la rubrique X est la plus longue et que la rubrique IX manque dans le texte 161, il nous semble probable que cette dernière manquait dans le texte 160.

42. Nous ne trouvons pas d'explication convaincante pour le petit nombre de signes à la ligne 24. Ainsi que nous le disons plus loin, la ligne horizontale qui suit la ligne 13 s'incurvait vers le haut de la tablette et l'écriture de la ligne 17 s'incurvait aussi vers le haut (voir nos notes textuelles sur ces lignes), tout comme la ligne horizontale qui suit la dernière ligne du texte : nous ne pourrions donc soutenir qu'avec difficulté que la ligne 23 s'incurvait vers le bas et ne laissait pas assez de place pour la ligne 24 ! Nous envisageons deux solutions possibles, bien que très hypothétiques :

1) Le coin intérieur droit de la tablette, aujourd'hui disparu, pouvait s'incurver légèrement vers le haut

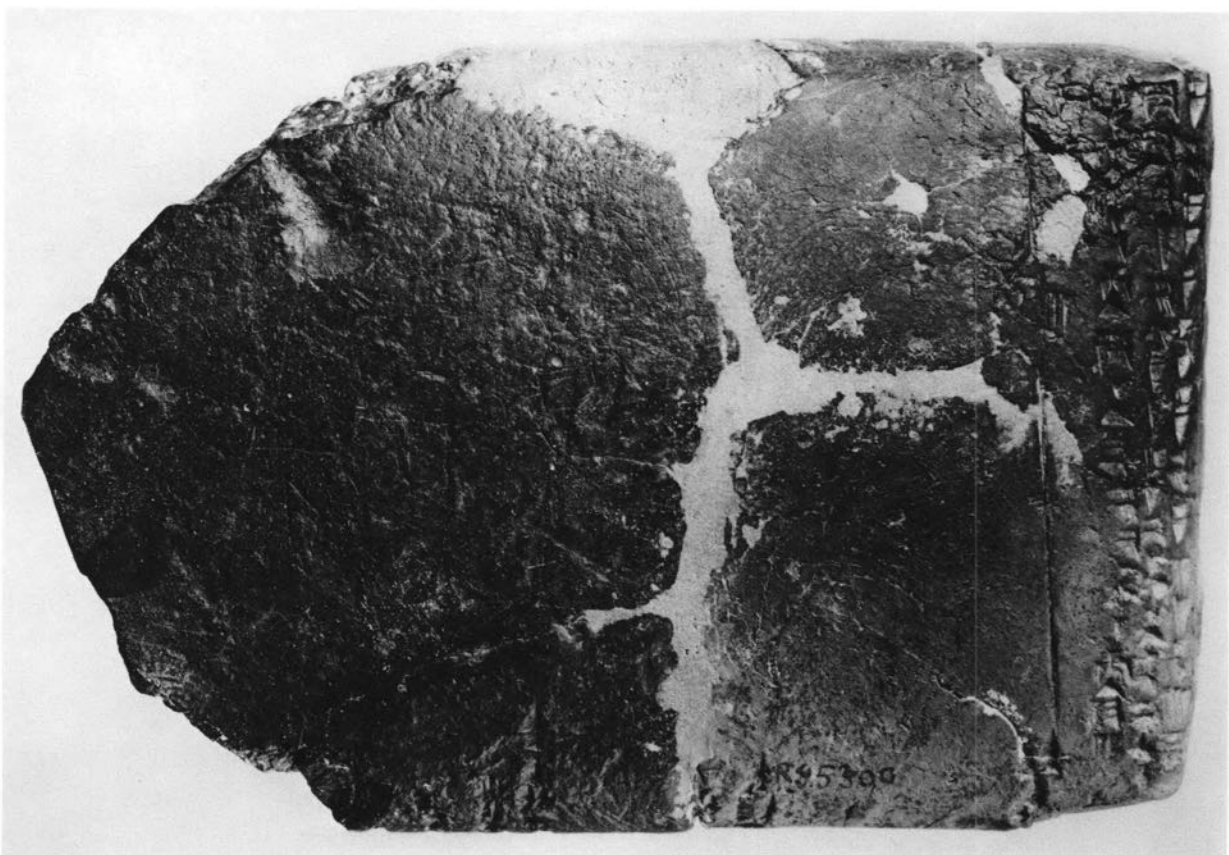
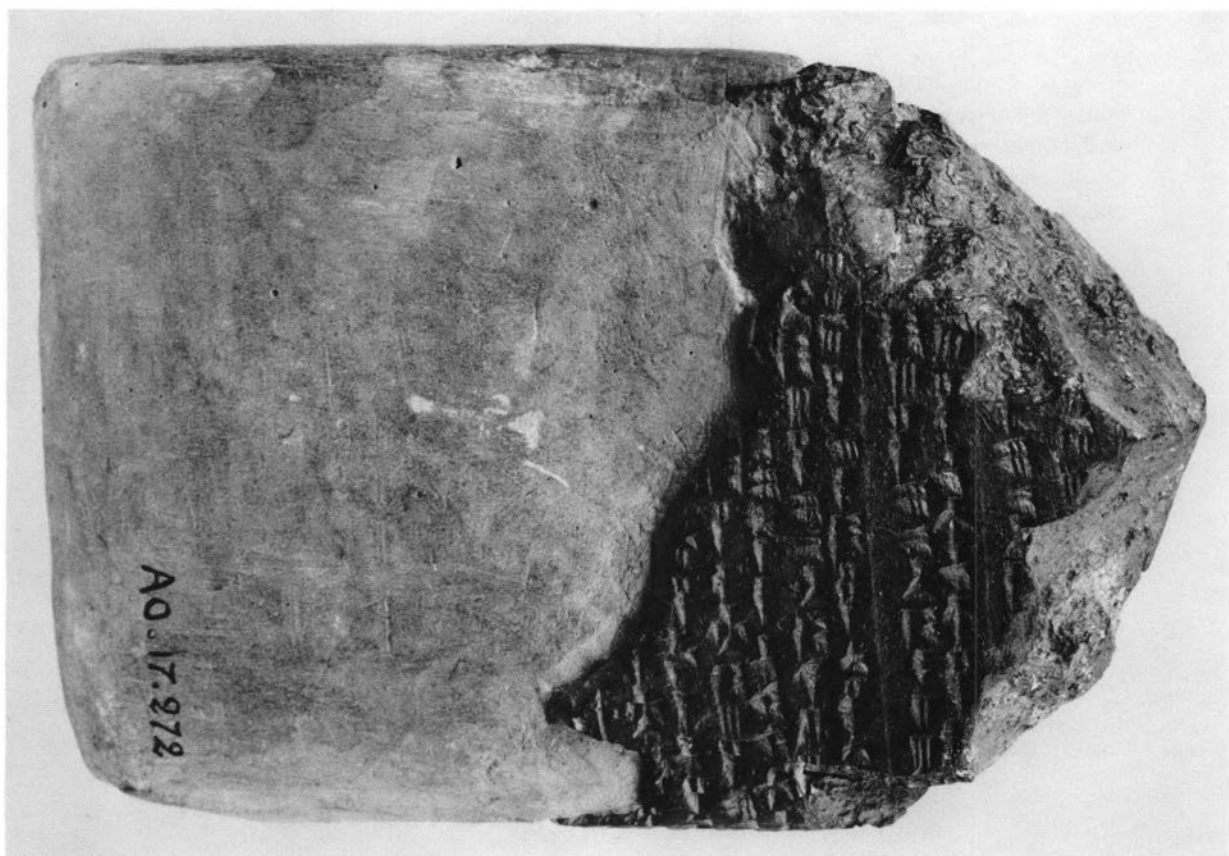
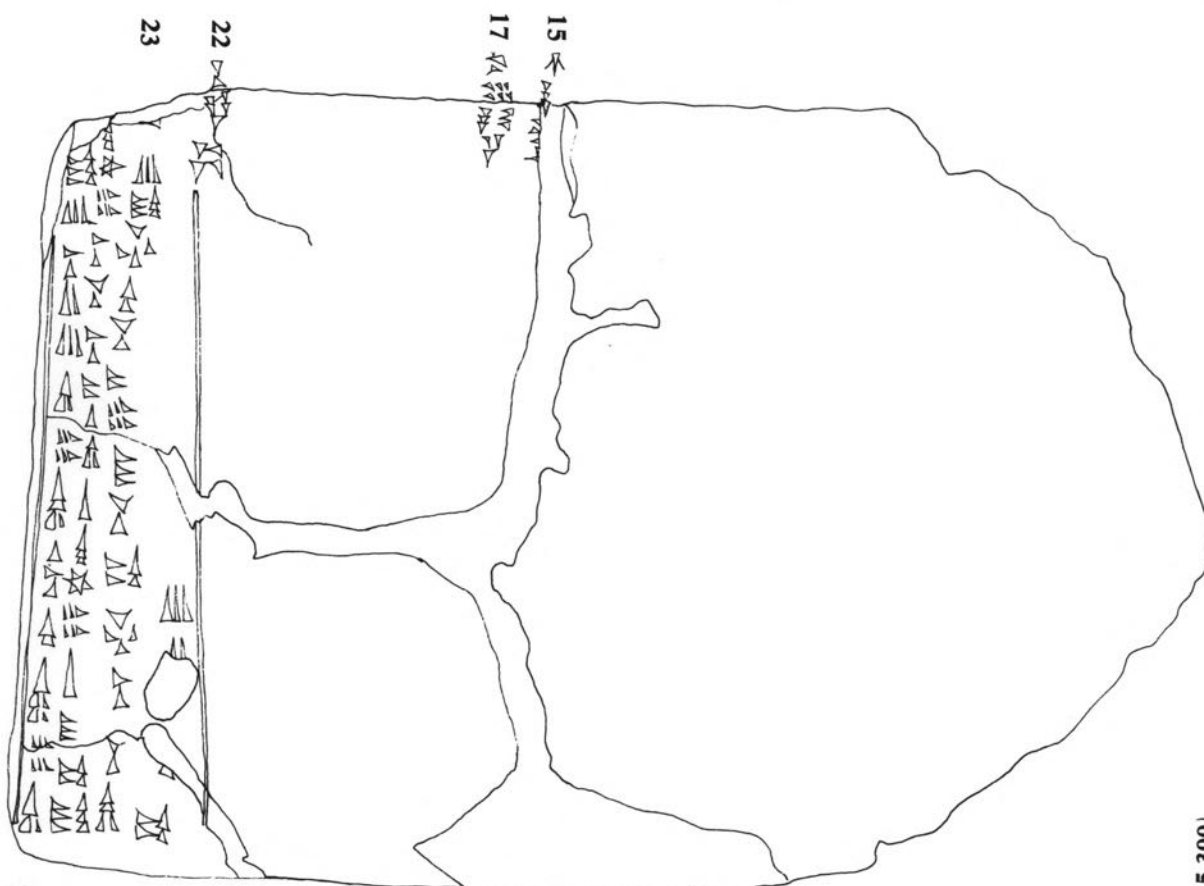


Fig. 5 – *Tablette 2* (= RS 5.300).



92

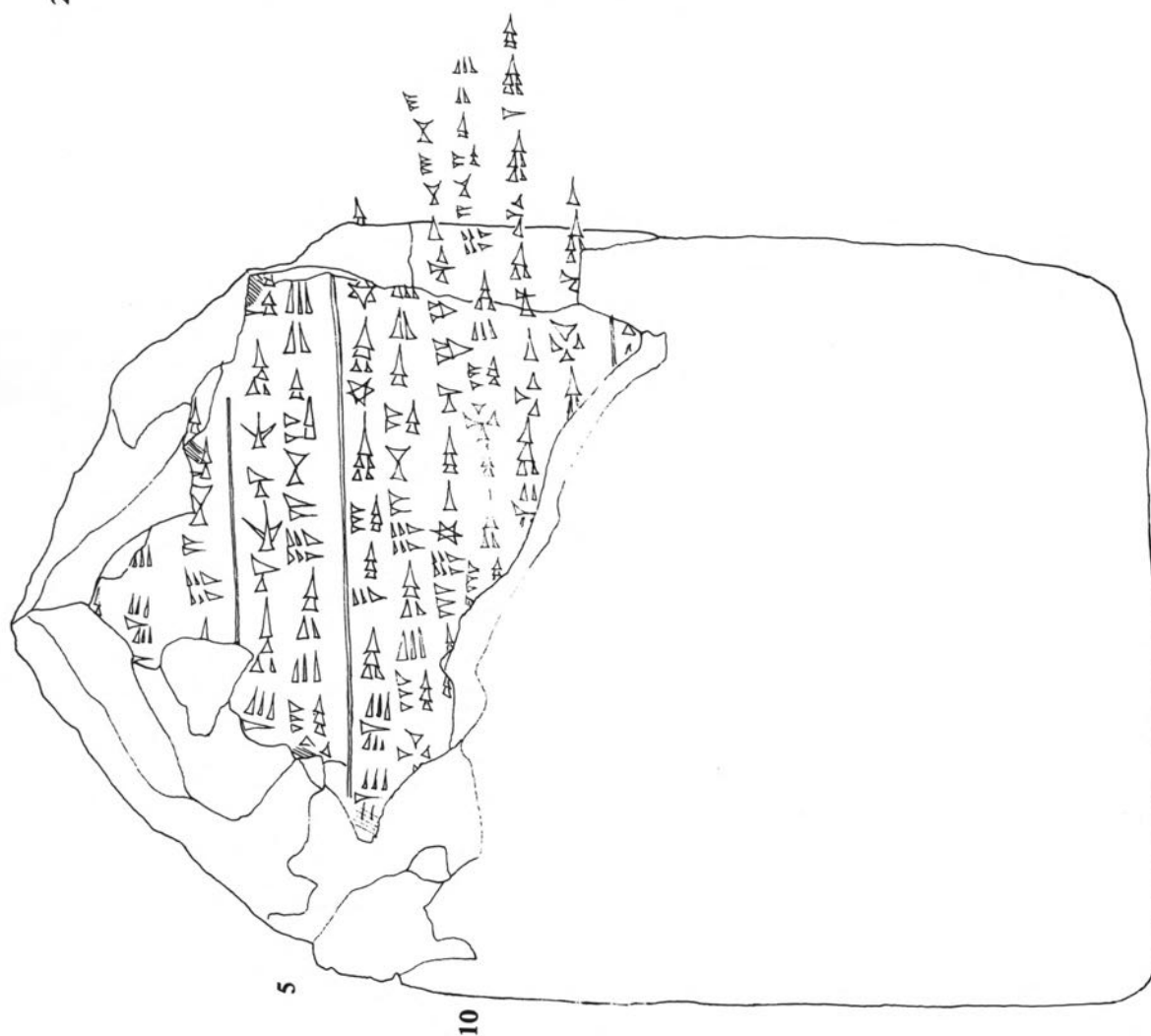


Fig. 6 - Tablette 2 (= RS 5.300).

Différences d'avec CTA :

Les traces de ce que CTA a pris pour une ligne horizontale entre les deux premières lignes (de CTA) contiennent des clous individuels et font donc partie d'un signe (voir ci-dessus les remarques sur la structure du texte).

Ligne 4 (3) : On peut voir des traces du /w/ (dessiné et interprété ainsi par Virolleaud)<sup>44</sup>.

Ligne 6 (5) : On peut voir des traces du /h/.

Ligne 7 (6) : Il y a suffisamment de place pour restituer un /w/ au début de la ligne (il n'est pas certain qu'on doive le restituer ; le /w/ manque au début de la ligne en 161 : 9).

Ligne 9 (8) : Il y a de la place ici aussi pour un /w/ au début de la ligne ; la place y est plus restreinte, cependant, qu'à la ligne 7 ; le /w/ manque au début de la ligne en 161 : 12.

Les premières traces conviennent mieux à /'a/ qu'à /'u/ (ce dernier est restitué en CTA 160 : 8).

On voit des traces du /w/.

Ligne 10 (9) : On voit des traces du premier /y/.

La ligne horizontale qui se trouve en-dessous de la ligne 11 en CTA était probablement incurvée vers le haut de gauche à droite. Ceci donne suffisamment de place pour notre ligne 13. Voir à la fin de ce texte une courbe comparable à celle que nous proposons ici.

Ligne 14 (12) : On voit des traces de deux lettres dont la seconde est probablement /š/. De la première il reste un clou horizontal ; nous restituons /w/ d'après le contexte.

Ligne 15 (13) : Il y a des traces de quatre lettres ; Virolleaud a dessiné correctement les bases du /h/ et du /m/. Nous ne trouvons pas trace du 4<sup>e</sup> signe de Virolleaud (clou horizontal sur son dessin).

Ligne 16 (manque) : Nous supposons que la fin de la ligne 17 (14) était incurvée vers le haut de gauche à droite, ce qui aurait laissé assez de place pour une ligne courte entre les lignes 15 (13) et 17 (14).

Ligne 22 (19) : On voit des traces d'une lettre avant /rb/ ; notre signe /q/ est possible sans être certain (le dessin de Virolleaud est moins explicite que celui de Bordreuil ci-dessus).

Ligne 23 (20) : Il reste le côté droit d'un clou vertical à la fin de la ligne. Nous restituons [tmt] parce que l'on s'attendrait à trouver ici une mesure. Dans ce texte, les seules mesures sont *št* et *tmtl*, et des deux, seul *tmtl* est admissible ici, à partir des traces encore visibles. Il y a une ligne horizontale après la ligne 25 (22).

---

et le scribe aurait décidé, au lieu d'écrire sur l'angle de la tranche inférieure, d'achever la rubrique dans une nouvelle ligne sur la tranche inférieure elle-même.

2) Si le coin inférieur droit ne s'incurvait pas vers le haut, les signes restants de la rubrique étant trop nombreux pour une seule ligne, le scribe aurait pu les répartir sur deux lignes.

43. La tablette est cassée juste après *m'id*. Cependant nous prenons ce mot pour le dernier de la ligne (voir notre note 36).

Différences d'avec *KTU* :

Pour la ligne horizontale après la ligne 1 de *KTU* et pour notre restitution des lignes 1-3, voir la note ci-dessus sur *CTA*.

Ligne 7 (6) : Voir la remarque ci-dessus sur *CTA*.

Ligne 9 (8) : Les trois remarques ci-dessus sur *CTA* sont valables pour *KTU*.

Ligne 10 (9) : Voir la remarque ci-dessus sur *CTA*.

Ligne 12 (11) : Le /r/ de /pr/ devrait porter un astérisque ; on n'y voit que trois clous.

Ligne 13 (manque) : Voir les remarques ci-dessus sur *CTA*.

Ligne 14 (12) : Le /x/ de *KTU* fait probablement partie de deux lettres (voir les remarques ci-dessus sur *CTA*).

Ligne 15 (13) : Il y a des traces de quatre lettres, et non pas de trois (voir les remarques ci-dessus sur *CTA*).

Ligne 16 (manque) : Voir les remarques ci-dessus sur *CTA*.

Ligne 22 (19) : On voit des traces d'une lettre avant /rb/ (voir les remarques ci-dessus sur *CTA*).

Ligne 23 (20) : Voir les remarques ci-dessus sur *CTA*.

Ligne 29 (26) : Le /'a/ a beaucoup souffert et devrait porter un astérisque.

### 3. **RS 5.285 + 5.301** = *CTA* 161 = *UT* 56 = *KTU* 1.72 (Musée d'Alep, inv. A 2730/M 3348)

Lieu de trouvaille : le même que pour le texte 2 (voir ci-dessus).

I	1) [ _____ ]	[spr . n 'm . ššwm]
	[ _____ ]	[ _____ ]
II	2) [ _____ ]	[k . yg 'r . ššw . št]
	3) [ _____ ]	[ 'qrbn . ydk . w . ymss] <sup>45</sup>
	4) [ _____ ]	[hm . b . mskt . dlḥt . hm]
	5) [ _____ ]	[b . mndg . w . ysq . 'aph]
III	6) k[ _____ ]	k[ . ḥr . ššw . mǧmǧ]
	7) w[ _____ ]	w[ . bṣql . 'rgz . ydk]
	8) 'ah[ _____ ]	'ah[dh . wyṣq . b . 'aph]
IV	9) k . [ _____ ]	k . [ ḥr . ššw . ḥndrt]
	10) w . ṭ[ _____ ]	w . ṭ[qd . mr . ydk . 'ahdh]
	11) w . y[ _____ ]	w . y[ṣq . b . 'aph]

44. *Syria* 15 (1934), pp. 75, 77.

45. Etant données les orthographes différentes de la racine *mss* (voir nos remarques sur la structure du paragraphe II, dans le Chap. I), on pourrait restaurer le verbe, ici, sous les formes *ymss*, *ymšš*, *ymšs* ou *ymšš*.

V	12)	k . l . ḥ[	]	k . l . ḥ[r'a . w . l . ytt̃n] <sup>46</sup>
	13)	mss .[	]	mss .[ ṣ̌t . qlql . w . ṣ̌t]
	14)	'rgz[	]	'rgz[ . ydk . 'aḥdh]
	15)	w . ysq[	]	w . ysq[ . b . 'aph]
VI	16)	k . y'iḥd[	]	k . y'iḥd[ . 'akl . ṣ̌šw]
	17)	št . mkš[	]	št . mkš[r . grn]
	18)	w . ṣ̌t . 'ašk[	]	w . ṣ̌t . 'ašk[rr]
	19)	w . pr . ḥdr[	]	w . pr . ḥdr[t . ydk]
	20)	'aḥdh . w . ysq[	]	'aḥdh . w . ysq[ . b . 'aph]
VII	21)	k . y'iḥd . 'akl . ṣ̌[	]	k . y'iḥd . 'akl . ṣ̌[šw]
	22)	št . nn'i . ṣ̌t . mk[	]	št . nn'i . ṣ̌t . mk[ṣ̌r . grn . w]
	23)	št . 'irgn . ḥmr[	]	št . 'irgn . ḥmr[ . ydk]
	24)	'aḥdh . w . ysq . b[	]	'aḥdh . w . ysq . b[ . 'aph]
VIII	25)	k . yr'aš . ṣ̌šw . ṣ̌[	]	k . yr'aš . ṣ̌šw . ṣ̌[t]
	26)	bln . q̣t . ysq . b . 'a[	]	bln . q̣t . ysq . b . 'a[ph]

*Tranche inférieure : vacat**Verso*

X	27)	k . yg 'r[	]	k . yg 'r[ . ṣ̌šw . **(*)]
	28)	dprn[	]	dprn[ . w . pr . 'trb]
	29)	dr ' .[	]	dr ' .[ w . tqd . mr . w]
	30)	tmtl[	]	tmtl[ . gd . w . tmtl . t̃mrg . w]
	31)	m̃gm̃g[	]	m̃gm̃g[ . w . ṣ̌t . nn'i . w . pr . 'bk
	32)	w . ṣ̌[	]	w . ṣ̌[t̃ . 'qrb . w . m̃gm̃g]
	33)	w . pr[	]	w . pr[ . ḥdrt . w . t̃mtl]
	34)	'irgn[	]	'irgn[ . ḥmr . ydk]
	35)	'aḥd[	]	'aḥd[h . w . ysq . b . 'aph]
XI	36)	k . yr'aš . ṣ̌šw[	]	k . yr'aš . ṣ̌šw[ . wykhp]
	37)	m'id . dblt . yt[	]	m'id . dblt . yt[nt . w]
	38)	šmqm . ytnm : w[	]	šmqm . ytnm . w[ . qmh . bql]
	39)	tdkn . 'aḥdh . w[	]	tdkn . 'aḥdh . w[ . ysq]
	40)	b . 'aph		b . 'aph

*Différences d'avec CTA<sup>47</sup> :*

Ligne 8 (4) : On voit des traces du /h/ (ainsi la copie de Virolleaud).

Ligne 10 (6) : CTA a raison de mettre le /t̃/ dans le texte (voir la copie de Virolleaud).

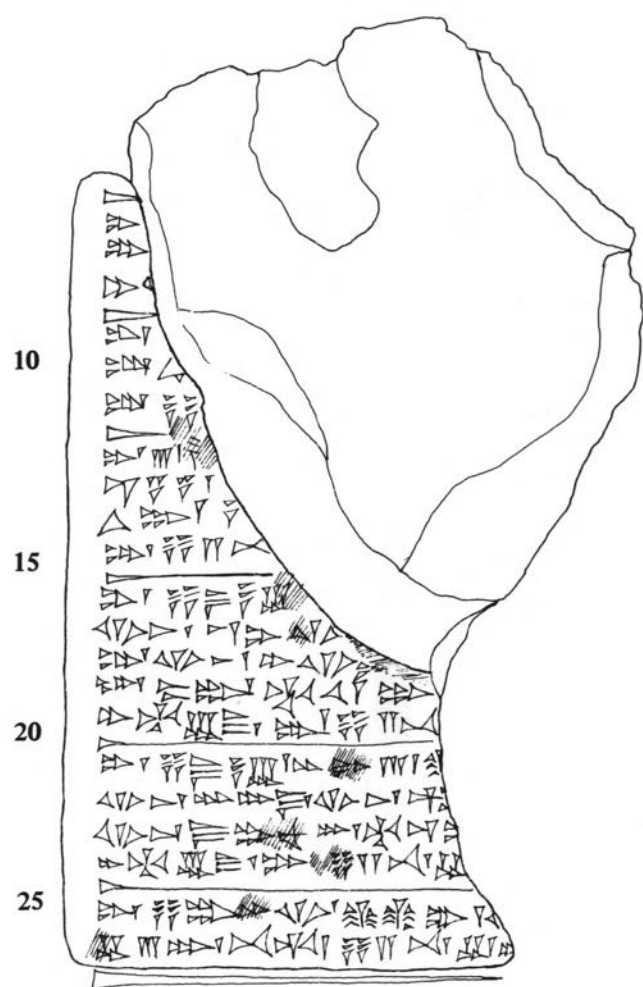
46. Nous pensons, sans toutefois sans en être certain, que ṣ̌šw ne se trouvait pas à la fin de la ligne 12 (voir nos notes 30, 36 et 264, et l'appendice II).

47. On trouvera dans cette liste des éléments pour lesquels nous notons notre *accord* avec CTA, par comparaison avec Virolleaud.





Fig. 7 - *Tablette 3* (= RS 5.285 + 5.301).



Recto

Verso

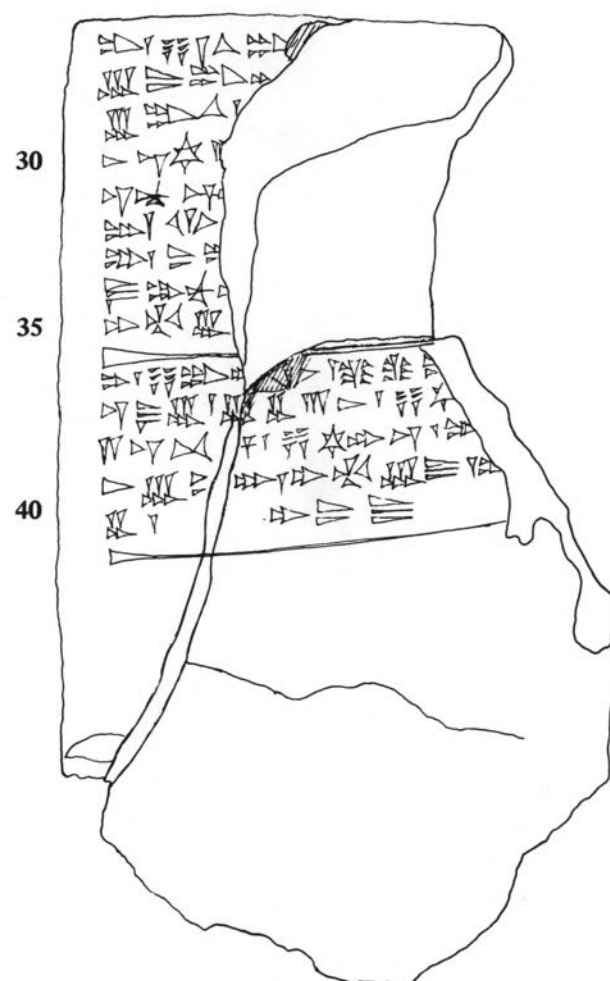


Fig. 8 – Tablette 3 (= RS 5.285 + 5.301).

Ligne 18 (14) : La dernière lettre dont il reste des traces est bien /k/ (la copie et la translittération de Virolleaud sont fautives).

Ligne 20 (16) : Le trait de séparation après /w/ est juste (la copie de Virolleaud est fautive).

Ligne 21 (17) : Le /k/ de /'akl/ est juste ; les traces que Virolleaud a prises pour deux clous en plus, au début du signe, ne sont probablement que des éraflures.

Ligne 22 (18) : Le /i/ de /nn'i/ est juste ; Virolleaud n'a pas vu le petit clou vertical qui distingue le /i/ du /h/. La dernière lettre dont il reste des traces est bien /k/ (ainsi la copie de Virolleaud).

Ligne 23 (19) : La dernière lettre dont il reste des traces est bien /r/ (ainsi la copie de Virolleaud).

Ligne 25 (21) : On voit des traces du /š/ (ainsi la copie de Virolleaud).

Ligne 31 (27) : On voit des traces du /ğ/ (manque sur la copie de Virolleaud).

Ligne 33 (29) : La dernière lettre dont on voit des traces est bien /r/ (comparer avec la copie de Virolleaud).

Ligne 34 (30) : On voit des traces du /n/ (ainsi la copie de Virolleaud).

Ligne 36 (32) : On voit des traces du /'a/ (ainsi la copie de Virolleaud).  
On voit des traces du /w/ (ainsi la copie de Virolleaud).

Ligne 38 (34) : On voit des traces du /m/ (ainsi la copie de Virolleaud).

#### Différences d'avec *KTU* :

Ligne 12 : Nous ne trouvons pas de trace du /r/.

Ligne 13 : Nous ne trouvons pas de trace du /š/.

Ligne 18 : Nous ne trouvons trace d'aucun des deux /r/.

Ligne 21 : Lire /k/ à la place de /r/ dans /'akl/ (voir les remarques ci-dessus sur *CTA*).

Ligne 36 : On voit des traces du /'a/.

#### 4. **RS 23.484** = *KTU* 1.97 (Musée de Damas, inv. 6123)

Dimensions : hauteur : 5,3 cm ; largeur : 6,1 cm ; épaisseur : 2,4 cm.

État : petit fragment du côté gauche de la tablette, vers le bord inférieur (il y a une légère courbe vers le bas du recto).

Lieu de trouvaille : la maison à l'ouest de la maison dite « maison aux tablettes » de la tranchée sud, point topographique 2992, à 1,70 m (communication orale de P. Bordreuil), fouilles de 1960. Selon le plan provisoire dans C.F.A. Schaeffer, « Résumé des résultats de la XXIII<sup>e</sup> campagne de fouilles à Ras Shamra-Ugarit (automne 1960) », *AAAS* 11-12 (1961-1962), pp. 187-196, plan après la page 196, ce point topographique se trouve sur le mur est de la petite pièce nord-ouest de la maison située au nord-ouest de la tranchée sud. Il s'agit de l'îlot X sur le plan, fig. 2, dans O. Callot, *Une maison à*

*Ougarit. Etude d'architecture domestique*, Ras Shamra-Ougarit I, Mémoire n° 28 (Paris, Éd. Recherche sur les Civilisations, 1983), p. 8. Le niveau de 1, 70 m date de la fin du Bronze Récent (communication orale d'O. Callot).

VI	1')	[                    ]b[                    ]	[ w yšq .] b[aph]
VII	2')	k y'ihd . 'akl . š[š                    ]	k y'ihd . 'akl . š[šw . št . nn'i]
	3')	w . št . mkšr . g[                    ]	w . št . mkšr . g[rn . w . št]
	4')	'arġn . ħmr . td[                    ]	'arġn . ħmr . td[k(n) . 'aħdh]
	5')	w yšq . b'aph	w yšq . b'aph
VIII	6')	k yr'aš . ššw[                    ]	k yr'aš . ššw[ . št . bln . qṭ]
	7')	ydk[                    ]yšq . b'a[                    ]	ydk[.] yšq . b'a[ph]
IX	8')	[                    ] š . šš[                    ]	[***] š . šš[w . . .]

. . . . .

#### Verso

X	9')	[                    ]r . ššw[                    ]	[k ug 'r . ššw[ . **(*) . dprn . *]
	10')	[                    ]trb . dr[                    ]	[pr .] trb . dr[ ' . w . t'qd . **]
	11')	[                    ]tmtl . gd . [                    ]	[w .]tmtl . gd . [w . ** . tmtl . tmrġ . w]
	12')	[                    ]w . št . n[                    ]	[mġmġ .] w . št . n[n'i . w . pr . 'bk . w . št*
	13')	[                    ]ġ . pr[                    ]	[ 'qrb . w . mġm]ġ . pr[ . ħdrt . w . tmtl
	14')	[                    ]r[                    ]	['arġn . ħm]r[ . ydk . . .]

#### Différences d'avec *KTU* :

Ligne 1' : Les deux clous horizontaux interprétés comme un /'a/ par *KTU* peuvent être aussi bien les deux petits clous inférieurs d'un /b/ (cela nous a semblé plus conforme à la forme générale de la dernière ligne d'une rubrique, aussi avons-nous restitué un /b/).

Ligne 3' : Le /g/ est entier et n'a pas besoin d'astérisque.

Ligne 4' : Il y a un trait de séparation entre les deux derniers mots.

Il y a une éraflure au centre du /t/ qui lui donne l'apparence d'un /'a/. Nous nous sommes demandé s'il ne s'agit pas d'un /y/ mal formé, mais cela ne semble pas possible d'après les restes du signe et d'après sa position sur l'axe de la ligne.

Ligne 5' : Le /' / à la fin de la ligne dans *KTU* n'est probablement qu'une éraflure ; nous ne voyons aucune trace après cette éraflure.

Ligne 7' : Le /d/ n'a pas besoin d'astérisque ; les traces ne permettent pas d'autre lecture.

Ligne 8' : Les lectures /'a/ et /k/ avant /š/ en *KTU* sont très douteuses ; ce que nous voyons ressemble plus à /š/ qu'à autre chose.

La ligne 9' de *KTU* est *vacat* : Il y a de la place pour deux ou trois signes avant ce qui a été pris pour des traces de deux lettres (/xx/), mais la tablette est lisse

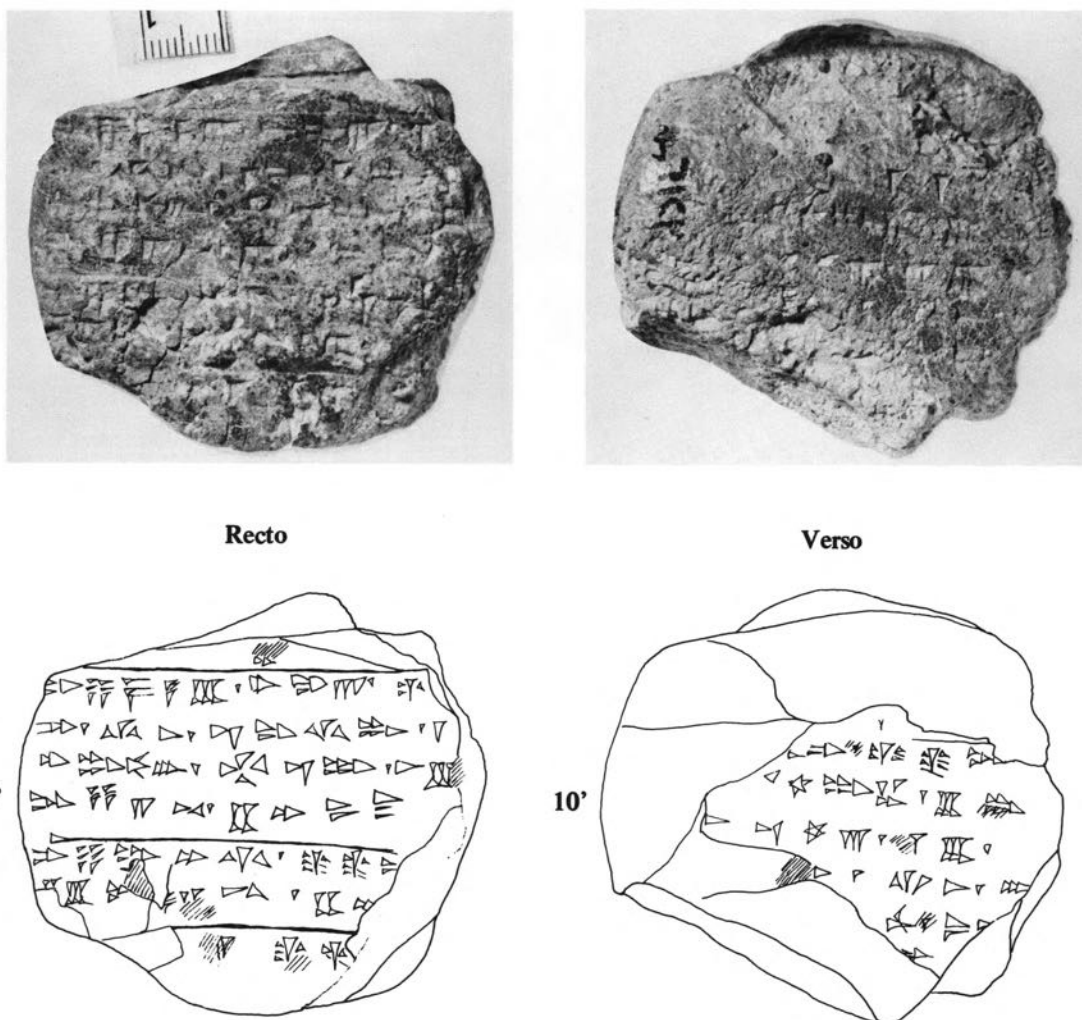


Fig. 9 - Tablette 4 (= RS 23.484).

et vide à cet endroit ; les traces ne sont probablement que des éraflures de surface.

Nous ne voyons aucune trace des signes de la ligne 10 de *KTU*.

Ligne 10' (12) : Nous ne voyons pas de trace du /n/ de *KTU* ; le signe suivant est probablement /' / plutôt qu'un trait de séparation.

Ligne 11' : Manque en *KTU*.

Ligne 12' (13) : Nous restituons le /x/ de *KTU* comme /w/ à cause du contexte ; le signe suivant est probablement un trait de séparation plutôt que /' /.

Ligne 13' (14) : Nous pensons voir des traces d'un trait de séparation entre /g/ et /p/.

Ligne 14' (15) : Nous ne voyons que les traces d'un signe.

Nous ne voyons pas de traces de la ligne 16 de *KTU*.





### CHAPITRE III

#### COMMENTAIRE<sup>48</sup>

*spr* (ligne 1, §I). Fronzaroli examine la nature de ce texte d'après l'usage de ce mot *spr* (administratif) : *AGI* 60 (1975), p. 41.

*n'm* (ligne 1, §I). Dans ses premières remarques sur ce mot, Virolleaud lui a donné un sens très général : « ... le mot *n'm* devant être pris sans doute ici dans son sens arabe de vie heureuse ou bonheur »<sup>49</sup>. Gordon<sup>50</sup> a présenté deux possibilités : un infinitif D ou un nom commun avec le sens de « bien-être »<sup>51</sup>. Dietrich, Loretz et Sanmartín présentent les deux possibilités de Gordon et choisissent la seconde, avec une traduction un peu plus précise (« Gesundheit »)<sup>52</sup>, mais ils ne donnent pas d'arguments en faveur de cette interprétation.

A la lumière de la phrase *ššwm n'mm* qu'on vient de citer (dans la note 51) et à la lumière de la longue histoire du concept<sup>53</sup>, la phrase *n'm ššwm* devrait avoir le sens de « l'état d'être *ššwm n'mm* » (par exemple, *nu'mu šūšawīma*) ou bien le sens de « garder ou remettre en état de *ššwm n'mm* » (peut-être un infinitif D selon la suggestion de

---

48. Pour permettre de trouver facilement le contexte de tel mot ou de telle phrase commentés, nous donnons d'abord une référence à la ligne en question du premier texte ci-dessus, c'est-à-dire de RS 17.120, et, ensuite, le numéro de la rubrique concernée pour permettre de trouver le passage dans tous les exemplaires.

49. *CRAI*, 1954 : p. 258 ; voir aussi *GLECS* 6 (1951-54), p. 47.

50. *UT*, §19.1665.

51. Fronzaroli pense aussi que l'on ne peut pas trancher entre ces deux options sans voyelles (*AGI* 60 [1975], p. 41-42, note 27). Ses remarques concernant les *ššwm n'mm* d'autres textes ougaritiques, en comparaison avec les critères du « bon » cheval dans les textes classiques et médiévaux, sont apparemment à mettre entre parenthèses, car il croit que ce traité est hippiatrice plutôt que hippique (voir notre Chap. I, avec la note 14).

52. *UF* 6 (1974), p. 41.

53. Voir les références citées par Fronzaroli, *AGI* 60 (1975), pp. 41-42, note 27. En plus de la phrase ougaritique *ššwm n'mm* citée par Fronzaroli, la phrase correspondante en accadien est attestée aussi à Ougarit : *PRU* VI 7 : 18 : ANŠE.KUR.RA.MEŠ SIG<sub>5</sub>, « des bons chevaux » ; voir aussi *PRU* VI 6 : 24 : ANŠE.GIR.NUN.NA SIG<sub>5</sub>, « un bon mulet ».

Gordon). Nous avons préféré cette seconde interprétation<sup>54</sup> à cause de la fréquence, dans les textes hippiatriques classiques, de termes qui signifient « soigner » ou « guérir »<sup>55</sup> :

Columelle VI, xxx, « *De cura et medicina equorum* ».

CHG I i 5 : θεραπεύεται δὲ οὗτος αἵματος ἀφαιρέσει...

M. Chironis, 117, « *Quod vitium hac ratione debet curari...* »<sup>56</sup>.

Pélagone, 11, « *Curabis sic...* » ; 12, « *...curatur autem sic...* ».

Végèce, I x, « *Cura morbi humidi* ».

*Geoponicorum* XVI, introduction, « *...continetur tractatus de cura equorum, curationeque et educatione eorumdem...* » = περιεχόση δὲ σύνταξιν περὶ ἵππων ἐπιμελείας, καὶ θεραπείας αὐτῶν, καὶ ἐκτροφῆς...

ššwm (ligne 1, §I). Il n'y a pas de variation dans l'orthographe de ššw(m) dans ce texte : partout où le mot est conservé, la sifflante est toujours écrite avec /š/<sup>57</sup>. La prononciation exacte du mot à Ougarit reste cependant douteuse. Les indications du sémitique du nord-ouest pour /ū/ dans la première syllabe sont uniformes<sup>58</sup> ; ce sont surtout les dernières syllabes qui sont incertaines. En araméen, la forme du singulier n'est pas monosyllabique<sup>59</sup> ; il n'y a cependant que quelques formes du pluriel qui témoignent d'un /w/ comme consonne de la syllabe qui vient après sūs<sup>60</sup>. Si la forme

54. Liverani (*RAI* 19 [1974], p. 343 et note 50) a décrit l'importance sociale des chevaux, qui étaient « à usage noble ». Si donc nous pensons que n'm ššwm signifiait « remettre à l'état de ššwm n'mm », ce n'est pas nous qui limitons ainsi ces soins aux meilleurs chevaux, mais bien le « standing » social des chevaux et de leurs propriétaires qui n'acceptaient que des ššwm n'mm !

55. Deux éléments viennent à l'esprit pour expliquer cet usage de n'm : 1) L'expression ššwm n'mm, que nous avons déjà citée (notes 51, 53, 54), était certainement courante et elle signifiait, pour autant qu'on puisse le dire, « les meilleurs chevaux », soit le meilleur état dans lequel un cheval doit se trouver ; 2) Selon la distribution réelle de la racine rp', abstraction faite de questions d'étymologie, cette racine s'utilisait presque uniquement dans le nom rp'u(m), « mânes ». Même l'usage de rp', « guérir » (*Ugaritica* V, p. 548, RS 24.258 verso 3), qui semble être, de prime abord, le plus clair, est incertain à cause de l'état lacunaire de cette tablette.

56. A cet endroit, ce texte et le précédent (*CHG*) se suivent de très près.

57. Ailleurs, en ougaritique, l'orthographe de ce mot n'est pas uniforme : on trouve ssw, šš(w) et šs(tm). Dans notre texte, il semble y avoir davantage de variations dans l'orthographe de la racine mss (voir nos remarques, dans le Chap. I, sur la structure du paragraphe II).

58. EA 263 : 25 sū-ū[-sī-ma] ; hébreu sūs ; araméen d'Empire swsh, etc. En revanche, en accadien, on trouve sīsi et cette voyelle i est vraisemblablement caractéristique, également, de la première syllabe du mot sumérien (sisi [M. Civil, *JCS* 20 (1966), pp. 121-122], plutôt que sisa [A. Goetze, *JCS* 16 (1962), p. 34]). Civil retient toujours cette forme pour le sumérien et cite *UET* 7 76 verso 8 : ANŠEZi-si/iz, KUR = sī-i-sū et TSŠ 46 III 3' : ANŠEZi. Il trouve aussi que le mot pour « cheval », en éblaïte, est maintenant connu : MEE 4 96 II 4-5 : su-šum : su-su-um. Le problème ici, c'est l'orthographe des sifflantes. Mais si le mot n'est pas sémitique, il est possible que cette orthographe représente une tentative pour reproduire des sons étrangers, tout en étant différente des formes plus récentes du sémitique. L'orthographe ougaritique avec /š/ témoigne peut-être d'un procédé semblable (voir Civil, communication à paraître dans les Actes de la deuxième Rencontre de Naples au sujet d'Ebla).

59. Araméen ancien ssyh ; araméen d'Empire swsh, sws', swsyn ; nabatéen swsy' ; palmyrénien swsy ; araméen juif sūsya'.

60. Araméen juif sūsāwān et sūsēwātā' ; syriaque sūsaw(w)ān, sūsaw(w)ātā' (masc. pl.). Mais -w- fait souvent partie des pluriels de noms dérivés de racines *tertia infirmae*.

du mot sumérien proposée par M. Civil est juste (voir notre note 58), on peut soutenir que la variation de consonne après *sūs-* tient de la nature de cette consonne comme mi-voyelle de liaison entre \**sūsi* et la voyelle casuelle du sémitique (sans se déclarer sur l'origine ultime du mot)<sup>61</sup>. Il existe beaucoup d'arguments pour la présence d'une voyelle entre *sūs-* et *w/y*<sup>62</sup>. En ce qui concerne le problème de l'étymologie du mot, voir surtout E. A. Speiser, *BASOR* 121 (1951), pp. 17-18, note 4 ; G. R. Driver, *AD* (1957), pp. 73-74<sup>63</sup> ; et A. Goetze, *JCS* 16 (1962), pp. 34-35. Ces auteurs pensent ou bien qu'il n'y a pas de rapport direct entre les mots sémitiques et indo-européens pour « cheval », ou bien que ces mots, dans les deux groupes linguistiques, remontent à un mot plus ancien qu'il auraient emprunté.

*k* (ligne 2, §II). Gordon<sup>64</sup> a observé que cette structure est semblable à celle de la proposition introduite par *šumma* dans les textes hippiques en accadien<sup>65</sup>. Les langues sémitiques du nord-ouest ont deux particules principales pour introduire des propositions conditionnelles (*k* et *hm/'m*, *hn/'n*), et Fronzaroli a signalé<sup>66</sup> que c'est *hm* qui se trouve dans le texte à prescriptions rituelles (« *prezcrizione rituale* ») écrit sur un poumon en argile<sup>67</sup>. Il cite aussi l'usage de *īnuma* et de *ūm* dans certains textes scientifiques en accadien babylonien<sup>68</sup>. La suite de mots *k...hm* (ici lignes 2-3) correspond à l'hébreu *kî...im* qui indique une catégorie principale suivie d'une catégorie

61. Ainsi Goetze pour la forme assyrienne ancienne (voir note 58).

62. Sumérien *sisi* (voir note 58) ; assyrien ancien *sīsa'um* ; syriaque *sūsay* et *sūsāyā'* (masc. sg.). Ainsi notre vocalisation *suswīma* (*BO* 37 [1980], p. 285) devrait probablement être corrigée selon la forme adoptée ici.

63. Voir aussi Driver, *JTS* 12 (1961), p. 63 ; W.F. Albright, *AJO* 6 (1930-31), p. 218 ; J.T. Milik, *RB* 61 (1954), pp. 594-595.

64. *Orientalia* n.s. 22 (1953), p. 232.

65. *šumma* apparaît deux fois dans les textes hippiques en accadien (Ebeling, *Bruchstücke* [1951], textes A1 et H6) ; Ebeling, p. 47, mentionne la clause correspondante dans les textes en hittite.

66. *AGI* 60 (1975), pp. 38-39, note 16.

67. RS 24.277 = *Ugaritica* VI (1969), pp. 165-172 = *KTU* 1.127 : 29. Il faut cependant remarquer que l'usage de la particule *hm* n'est pas suivi partout dans les présages et rituels ougaritiques. La situation qui suscite la prière insérée dans le texte rituel RS 24.266 (*Ugaritica* VII [1978], pp. 31-39 = *KTU* 1.119) s'introduit par la particule *k* (ligne 26, avec une forme verbale au *qtl* dans la protase !). Cette même particule introduit la protase dans le texte des présages de naissances anormales RS 24.302A (*Ugaritica* VII [1978], pp. 60-62 = *KTU* 1.140), lignes 1, 3, 5, 7, 9. La protase est introduite ou bien par la conjonction *w* ou bien par rien du tout dans le texte des présages de naissances anormales d'animaux RS 24.247+ (*Ugaritica* VII [1978], pp. 44-60 = *KTU* 1.103 + 1.145 *passim* ; voir nos remarques sur ce texte, dans *AJO* 28-29 [1981-1982], pp. 259-260, note 8). Un parallèle pour l'usage de *hm* dans le premier texte cité ci-dessus se trouve dans le texte de présages astronomiques RIH 78/18 (voir P. Bordreuil et A. Caquot, « Les textes en cunéiformes alphabétiques découverts en 1978 à Ibn Hani », *Syria* 57 [1980], pp. 343-373, spécialement pp. 352-353).

68. Comparer avec le nouvel exemple en ougaritique, dans RIH 78/18 cité dans notre note précédente.

subsidaire<sup>69</sup>. Au sujet de l'usage de *k* pour marquer une protase, voir aussi T. Fenton, *UF* 9 (1977), pp. 73-74 (sur *km* dans le contrat de *mrzḥ*)<sup>70</sup>.

*yg'r* (ligne 2, §II ; ligne 23, §X). Parmi les auteurs de langue anglaise, il y a presque unanimité pour la traduction « roar » (rugir) pour rendre *yg'r* dans ce texte aussi bien que *g'r* dans d'autres textes ougaritiques et dans certains versets bibliques<sup>71</sup>. Gordon semble être le premier à la proposer pour ces textes hippiatriques<sup>72</sup> ; d'autres, dans les premières études de ce texte, ont traduit par « hennir »<sup>73</sup>. D'après les extrapolations qui ont été faites dans la littérature biblique (voir note 71), il semble que la plupart des auteurs cités n'ont pas compris la nature technique du terme « roar » appliqué à un cheval. Car il ne désigne pas un hennissement spécialement fort, ni une autre sorte de cri, comme on pourrait le comprendre d'après les comparaisons faites avec *Pss.* 18 : 16 ; 104 : 7, etc., mais plutôt un défaut de l'appareil respiratoire du cheval, défaut plus proche de l'asthme que du rugissement d'un lion<sup>74</sup>. Parmi les auteurs que nous avons lus sur ce sujet, il n'y a que Gordon<sup>75</sup> et MacIntosh<sup>76</sup> qui aient mentionné explicitement le défaut respiratoire des équidés.

Quoi qu'il en soit de la compréhension exacte par nos prédécesseurs du mot *g'r* dans ce texte, nous devons essayer de fixer le sens de ce terme par rapport au cheval. Malheureusement, les indications de nos deux sources principales de comparaison, l'étymologie comparée et l'hippiatrie comparée, ne sont pas unanimes.

69. Par exemple, *Exod.* 21 : 2-6 ; 7-11 ; 18-19, etc. Remarquer aussi l'usage de *ky* comme particule d'une sous-catégorie après un début de rubrique avec un participe (vv. 12-14).

70. Pour ce texte et la lecture *km* (l. 6), voir l'étude récente de Dietrich et Loretz dans *UF* 14 (1982), pp. 71-76. Pour notre explication de l'alternance des formes du parfait et de l'imparfait dans les verbes qui expriment les symptômes (comme une conséquence de l'usage de *k* pour indiquer la protase), voir plus haut nos remarques sur la structure. Nous avons cité d'autres exemples ougaritiques du phénomène dans les notes 28 et 67 (exemples du parfait seulement ; l'imparfait est fréquent).

71. K.J. Cathcart, *Nahum in the Light of the Northwest Semitic* (Rome : Biblical Institute Press, 1973), pp. 48-49 ; F.M. Cross, *Canaanite Myth and Hebrew Epic* (Cambridge, MA : Harvard, 1973), pp. 149, 159 ; M. Dahood, *Psalms I* (Anchor Bible 16 ; Garden City, NY : Doubleday, 1965), p. 110 ; G.R. Driver, *JSS* 7 (1962), p. 15 ; M. Fisher, *The Lexical Relationship Between Ugaritic and Ethiopic* (Brandeis University, thèse, 1969), p. 62 ; A.A. MacIntosh, *VT* 19 (1969), pp. 471-479 ; P.J. van Zijl, *Baal* (AOAT 10, 1972), pp. 25-26. On cite souvent H.G. May, *JBL* 74 (1955), p. 17, comme premier exemple de la traduction de *g'r* en hébreu par « rugir », mais il faut noter que May ne donnait pas les textes ougaritiques comme parallèles pour le sens de « rugir » en hébreu, bien qu'il ait cité T.H. Gaster (*Thespis*, p. 160) qui, lui, trouvait ce sens dans un texte mythologique ougaritique.

72. *Ugaritic Grammar* (Rome : Pontificium Institutum Biblicum, 1940), pp. 76, 96 ; *Ugaritic Literature* (Rome : Pontificium Institutum Biblicum, 1949), p. 128.

73. Virolleaud, *Syria* 15 (1934), p. 82, « crier », « hennir » ; C.F. Schaeffer, *The Cuneiform Texts of Ras Shamra-Ugarit* (London : Oxford University Press, 1939), p. 41, « neigh » ; H.L. Ginsberg, *Kitve Ugarit* (Jerusalem : Bialik Foundation, 1936), p. 101, « yṣhl ».

74. Pour le terme « roar » (français « corner » / « cornage »), voir Miller & West, *Encyclopedia* (1970), p. 789 ; P. Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, tome 5 (Paris : Larousse et Boyer, 1869), pp. 146-147.

75. « One of the ailments [! lire « ailments »] 'roaring' is familiar enough to people who know horses » (*Ugaritic Literature* [1949], p. 128).

76. *VT* 19 (1969), p. 472 : MacIntosh utilise le terme anglais « roarer » (fr. « corneur », anc. « cornard »).

Pour commencer avec l'ougaritique, le verbe *g'r* apparaît dans d'autres textes ougaritiques avec des sens assez clairs : « reprendre, invectiver, apostropher, gourmander, réprimander »<sup>77</sup>. Dans les autres langues sémitiques, *g'r* indique plusieurs genres de « cris », de « réprimandes » et de « plaintes », avec des sens positifs<sup>78</sup> aussi bien que négatifs. Pour élucider l'usage qui en est fait dans ce texte hippiatrique, cependant, nous avons voulu nous concentrer sur la signification de *g'r* pour exprimer des sons d'animaux. Ici on peut citer l'arabe *ġ'r* comme forme dialectale de *ġ'r* avec le sens de « mugir, bêler »<sup>79</sup>. Même en arabe classique on trouve des noms d'animaux qui, à l'origine, se réfèrent probablement au cri de l'animal ; le plus frappant est *ġa'āri* : « hyène femelle ». Nous n'avons trouvé cependant, dans aucune langue sémitique, un usage de *g'r* pour désigner le hennissement du cheval ou le cri d'un animal malade.

D'après les textes hippiatriques classiques, on peut proposer trois sens principaux comme possibles pour *g'r*<sup>80</sup> :

1) Le premier est « tousser ». Chaque collection de textes hippiatriques que nous avons rencontrée contient une rubrique, et même plusieurs qui traitent de la toux (*tussis* en latin, βήξ en grec)<sup>81</sup>, laquelle s'y trouve souvent désignée aussi comme symptôme d'autres maladies spécifiques<sup>82</sup>.

77. Les éléments bibliographiques se trouvent dans Pardee, *UF* 8 (1976), pp. 224-225 ; y ajouter A. Caquot, M. Sznycer, A. Herdner, *Textes ougaritiques*, tome 1, *Mythes et légendes* (LAPO 7 ; Paris : Cerf, 1974), pp. 130, 138 ; Ch. Virolleaud, *GLECS* 9 (1952), p. 62 ; *idem*, *Ugaritica* V (1968), pp. 547, 550, 598.

78. Sudarabique *tg'r*, « (se) rassembler » (voir A. Avanzini, *Glossaire des inscriptions de l'Arabie du Sud* [QDS 3/II ; 1980], p. 251) ; A.F.L. Beeston, M.A. Ghul, W.W. Müller, J. Ryckmans, *Dictionnaire sabéen (anglais-français-arabe)* [Louvain-la-Neuve/Beyrouth : Peters/Librairie du Liban, 1982], pp. 47-48.

79. Voir R. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes* (2<sup>e</sup> éd. ; Leiden/Paris : Brill/Maisonneuve, 1927), I, p. 198 ; C. Denizeau, *Dictionnaire des parlers arabes de Syrie, Liban et Palestine* (Études arabes et Islamiques : Études et Documents 3 ; Paris : Maisonneuve, 1960), p. 84 ; F. Boustany, *MUSJ* 49 (1975-76), pp. 457-458.

80. Au cours de cette discussion, il faut se souvenir que le symptôme est introduit par le terme *hr* dans les deux rubriques qui suivent et que *hr* peut aussi désigner un bruit (voir plus loin nos remarques sur *hr*, ligne 5).

81. *CHG*, I xxii : « Περί βηχός » (pp. 103-120 ; voir aussi l'index du tome II où l'on trouvera encore d'autres textes cités) ; Columelle VI 31 : « *ad tussim* » (pp. 186-189) ; Pélagone, VI : « *Curai et medicinae ad tusses omnes...* » (pp. 50-57) ; Végèce II 125-129, 131-133 (§125 : « *De tussi omnis generis* ») ; *Geoponicorum*, XVI xi : « *De tussi* » = Περί βηχός (pp. 1122-1123) ; Herbert, *Hints* (1865), p. 180 : « Common cough » et « Bronchitis » ; *idem*, pp. 355-356, remèdes pour « cough ». Pour la toux dans les textes hippiatriques en arabe, voir Moulé, *Bulletin* 13 (1895), pp. 441-442.

82. Par exemple, Ibn al-Awwam II/2, p. 148 : « Les signes indicateurs de la purulence en général (ou de la phtisie) sont l'affaiblissement de l'animal, une toux si violente qu'on est porté à croire qu'il a avalé un os » ; *CHG* I v 1 (p. 40) : « Εάν ποτε πνεύμονα ἵππος ἀλγήσῃ...καὶ βήττει, ὥς δοκεῖν ὀστάριον καταπεπωκέ- ναι... » ; Végèce I 1 : « *Quibus signis aegritudo animalium cognoscatur...tussis aliquando lenis aut gravior* » ; *ibidem*, I 8 : « *Signa morbi subrenalís...Tussiet graviter* » ; *ibidem*, II 109 : « *De passione pulmonum...stertet et tussiet graviter* » ; M. Chironis, 366 : « *De pulmonis labore...stertet a cerebro et laborat per viscera [uterque reficiet corpus] et tussiet graviter...* » ; *ibidem*, 368 : « *Si pulmonem dolebit, sic eum intelligis, anhelat, suspirat graviter et tussis insequitur, ita ut sterteat, excreabitque purulentum* ».



2) A côté des problèmes respiratoires associés à la toux<sup>83</sup>, il est mentionné une maladie qui porte le nom latin de *suspirium* (μηλὶς en grec). Pélagone 204 en donne les symptômes : « *Toto corpore concidit, naribus reddit umida et aquam multam bibit, tussit duriter et restertit... non commeat naturalis in pulmonem spiritus* »<sup>84</sup>. Dans les textes hippiatriques en grec<sup>85</sup>, μηλὶς est identifié à δύσπνοια et cinq formes de la maladie sont décrites comme chez Pélagone<sup>86</sup>. Les symptômes, selon cette source grecque, sont : τῷ παντὶ σώματι συμπίπτει, διὰ τῷ μυκτῆρων ἰχῶρα < φέρει >, πίνει πολὺ ὕδωρ, βήσσει σκληρῶς, παίρεται συνεχῶς... D'autres sources identifient μηλὶς avec κατάρρους « catarrhe »<sup>87</sup>. Liddell & Scott traduisent μηλὶς d'une façon générale par « a distemper of horses » et ajoutent une suggestion spécifique : « prob. glanders ». Bailly s'en tient au général : « maladie des ânes ». Le problème d'identification moderne des maladies des anciens textes médicaux est difficile car, avant l'époque de la science moderne, le symptôme se confondait facilement avec la maladie et vice versa<sup>88</sup>. Selon Moulé, « plusieurs [des formes de μηλὶς] n'ont rien de commun avec les maladies contagieuses ou infectieuses... », et il donne comme liste de maladies modernes qui peuvent correspondre à une seule forme de μηλὶς, la μηλὶς ὑγρὰ : « morve, collection des poches gutturales, collection des sinus, gourme, angines, pharyngite, pneumonie, gangrène pulmonaire », ajoutant que « en principe, il est probable que Μαλὶς ὑγρὰ servait à désigner la morve... »<sup>89</sup>. Quoi qu'il en soit, les maladies désignées par μηλὶς comprenaient des problèmes respiratoires parmi les symptômes principaux.

3) Enfin, ἡρ pourrait signifier tout simplement « crier », comme signe de n'importe quelle maladie<sup>90</sup>. Par exemple, l'hippiatre Hippocrate mentionne le hennissement comme signe de l'infestation par des vers : ῥίπτει ἑαυτὸν ἐπ'ἐδάφους, καὶ κυλίεται, καὶ χρεμετίζει = « *In solum se projicit, revolvitur, et hinnit* »<sup>91</sup>.

Etant donnée la fréquence, dans la littérature classique, de la toux comme maladie ou comme symptôme de maladie, étant donné l'usage, en latin, de *suspirium* pour dé-

83. Voir les citations de la note précédente (« stertet », « suspirat graviter ») et y ajouter les phrases correspondantes en grec, par exemple καὶ πνεῖ βαρὺ καὶ βήσσει καὶ ῥέγχει... (CHG, I vi 1 [p. 43]).

84. Le paragraphe 204 traite des symptômes généraux de cinq formes du *suspirium* (sous leur nom grec) chez les bêtes domestiques. Dans le paragraphe 207, on trouve une recette qui est spécialement à l'intention des chevaux. Le titre de Végèce II cxxxii (pp. 226-229) est : « *Ad tussim siccam vel suspirium* ».

85. CHG, II, p. 31.

86. Voir les deux notes précédentes.

87. CHG, I ii 1 (p. 13).

88. Voir Miller & West, *Encyclopedia* (1970), pp. 388-389, pour la difficulté qu'il y a à diagnostiquer « glanders ».

89. *Bulletin* 9 (1891), pp. 281-282.

90. Moulé mentionne « gémissements », « éternuements » et « hennissements » comme signes de « congestion intestinale » (στροφός, *strophus*), d'« indigestion par surcharge » (εἰλεός, *ileus*), de « mal de rate » et de « rage » (μανία, λύσσα, *rabies*) [idem, pp. 56, 57, 61, 286]. Martha Morrison, assyriologue de la Brandeis University et propriétaire de chevaux, nous a informé que les symptômes bruyants de maladie les plus communs chez les chevaux sont la toux et le gémissement.

91. Voir Moulé, *Bulletin* 8 (1980), p. 581, pour les tenants et aboutissants de ce personnage (citation de Ἱπποκράτους Ἱππιατρικά [Rome, 1814], pp. 80-81).



signer une maladie dont deux des symptômes principaux sont la respiration rauque et la toux, et étant donnée la tendance, dans cette littérature, à confondre symptôme et maladie, nous proposons de voir dans le mot *g'r* de ce traité ougaritique le précurseur général de ces termes variés qui désignaient donc la toux, le gémissement, la respiration rauque, et même le cri de douleur, avec la toux et le gémissement comme formes principales du phénomène. Il vaut peut-être la peine de remarquer que la toux ou le gémissement d'un cheval est un bruit fort pour lequel *g'r* convient parfaitement.

« Corner »/« roar » ne nous semble pas convenir comme traduction de *g'r* parce que ce terme, appliqué aux équidés, implique un défaut de l'appareil respiratoire qui est le résultat d'une lésion d'une partie de cet appareil, le plus souvent du larynx ou du pharynx. Diverses maladies peuvent entraîner le cornage, y compris la morve et la gourme, et on emploie parfois les termes français et anglais, même pour des symptômes passagers qui ressemblent au défaut permanent<sup>92</sup>; cependant, l'usage technique vétérinaire, aussi bien que l'usage des traités hippiques et hippiatiques du 19<sup>e</sup> siècle<sup>93</sup>, s'appliquent au défaut permanent plutôt qu'à un symptôme d'une maladie qu'on peut soigner et guérir. Si, comme nous le croyons, le traité ougaritique traite de maladies et non de défauts, *g'r* ne peut pas signifier « corner »<sup>94</sup>.

Dans ce contexte, nous devons citer deux parallèles de structure entre ce texte et les textes hippiatiques classiques :

1) Les maladies que nous avons présentées comme susceptibles de correspondre à l'ougaritique *g'r* se trouvent, dans les textes hippiatiques classiques, associées à d'autres maladies qui sont citées plus loin dans le traité ougaritique, par exemple la dysurie, la dysfécie et les maux de tête<sup>95</sup>.

92. Miller & West, *Encyclopedia* (1970), pp. 789-790 et 879; l'article « Cornage » dans le *Grand Dictionnaire Universel du XIX<sup>e</sup> siècle* (voir notre note 74) distingue très clairement entre le cornage aigu ou temporaire et « le cornage chronique, le cornage proprement dit » (p. 146).

93. Voir les références de la note précédente et Herbert, *Hints* (1865), pp. 104-107, spécialement p. 106 : « Animals subject to any of these diseases speedily become exhausted by exertion, even while the disease is in its original state, apart from the distressing sound which they produce. All the forms are liable to degenerate into the worst form of broken wind, and all constitute an unsoundness for which a horse warranted sound is returnable ». Voir aussi l'article du *Grand Dictionnaire* cité dans notre note 74, pour l'aspect légal du cornage.

94. *Le Grand Dictionnaire* (1869), p. 147 : « Le traitement du cornage chronique est divisé en préservatif et curatif. Les moyens préservatifs sont du ressort de l'hygiène, et les moyens curatifs sont empruntés à la thérapeutique, et le plus souvent employés sans succès... » ; Youatt, *The Horse* (1874), p. 161 : « If we have been correct in our account of the nature and cause of the disease, a cure seems to be perfectly out of the question » ; *Diseases of the Horse* (1942), p. 91 : « When roaring becomes confirmed, medicinal treatment is entirely useless, as it is impossible to restore the wasted muscle and at the same time remove the cause of the interruption of the nervous supply ».

95. Par exemple, M. Chironis 361 : « Si suspirium aridum habuerit, sic intelligis. Suspirat graviter et ilia introrsus nimis adducet, cervice recta et capite erecto... » ; CHG I ii 1 (p. 14) : « ... καὶ τὴν κεφαλὴν βαρύνεται... ».

2) Les médicaments ordonnés pour la toux et les maladies voisines discutées ci-dessus sont souvent administrés par les narines comme dans le texte ougaritique<sup>96</sup>.

Il faut avouer que ni l'un ni l'autre de ces deux parallèles de structure n'indique de façon décisive la maladie spécifique que nous cherchons pour interpréter *g'r* (à cause de la situation floue qui règne dans les anciens traités hippiatriques entre symptôme, maladie et traitement) ; néanmoins, l'accumulation de ces aspects comparables nous amène à croire que nous sommes devant ce que l'hippiatre ougaritique considérait soit comme un état morbide soit comme un symptôme de morbidité.

*št* (ligne 2, §II *et passim*). Virolleaud<sup>97</sup> prit *št* pour une forme impérative du verbe *št* « mettre » et Gordon le suivit<sup>98</sup>. A notre connaissance, A.M. Honeyman fut le premier à interpréter *št* comme un substantif<sup>99</sup> et cette analyse est commune depuis que RS 17.120 a montré que *št* s'emploie dans des contextes interdisant de l'analyser comme un verbe<sup>100</sup>. Herdner<sup>101</sup> faisait dériver ce substantif du même verbe que Virolleaud, *št* « mettre », et lui donnait le sens de « dose » en comparaison avec le grec δόσις du verbe δίδωμι « donner » (*št* peut aussi, bien sûr, avoir ce sens). Ensuite Dietrich, Loretz et Sanmartín<sup>102</sup> ont suggéré une parenté entre *št* et l'accadien *sūtu* qui se trouve sous forme de logogramme dans les textes hippiques en accadien et en hittite comme mesure de capacité pour des matières sèches et liquides<sup>103</sup>. Si le *qû* contenait en gros un litre et si le *sūtu* contenait six *qû*, la seule matière *'qrbn* s'élevait à peu près à six litres. Un tel volume n'est pas invraisemblable, comme on peut le voir d'après les textes hippiatriques classiques<sup>104</sup>, par exemple dans Columelle, VI, 34 : « *Est etiam illa pestifera labes, ut intra paucos dies equae subita macie et deinde morte corripiantur ; quod cum accidit, quaternos sextarios*<sup>105</sup> *gari singulis per nares infundere utile est, si minoris*

96. Par exemple, Végèce II cxxix 12 : « ... *per dextram narem triduum defunde* » ; II cxxxii 5 : « ... *per nares defundunt* » ; II cxxxii 6 : « ... *per cavernam naris sinistrae infundunt* » ; CHG, I ii 8 (p. 17) : « ἐγχυματίζετω διὰ τῆς ἀριστερᾶς ῥινός » (au sujet de μῆλις) ; *ibidem*, I xxii 8 (p. 105) : « διὰ μυκτῆρων ἐγγέας » (au sujet de βήξ). Chez Ibn al-Awwam, la toux et l'application du médicament par les narines ne vont pas de pair (la toux est mentionnée comme symptôme de la maladie *hatkun*, une forme de pneumonie), mais cette forme d'application fait partie du traitement de la maladie suivante, *waġa'un*, une autre maladie des poumons : « ... puis on introduit cette préparation dans les narines » (II/2, p. 150).

97. Syria 15 (1934), p. 81.

98. Ugaritic Literature (1949), p. 129 ; UT, §19.2410.

99. <šty, « boire » → « potion » (AJP 68 [1947], p. 81).

100. Herdner, CTA I, p. 246, note 4, fut la première, à notre connaissance, à insister sur l'analyse de *št* comme nom.

101. Ugaritica VII (1978), p. 43, note 112.

102. UF 6 (1974), p. 45.

103. Voir Ebeling, Bruchstücke (1951), pp. 54, 57.

104. Comparer aussi avec le deuxième texte accadien cité ci-après dans l'appendice III, en notant que les quelques *qû* d'ingrédients sont destinés à un lavement et ne sont pas à introduire par les narines.

105. Le *sextarius* contenait un peu plus d'un demi-litre et valait 1/6<sup>e</sup> de *congius* (voir le dernier mot de cette citation).

*formae sunt, nam si maioris, etiam congios* » ; et dans Pélagone 11 (*Ad morbum regium*) : « *Curabis sic : asparagi silvatici radicem contundes et in aquae congiu mittis et ad tertias decoquis et per cornu naribus infundis et patieris equum diutius suspensum durare. Quod si maior causa exegerit, addis ad potionem suprascriptam liquaminis summi cyathos*<sup>106</sup> ». L'intention était souvent de répartir ce grand volume de médicament liquide en plusieurs doses sur plusieurs jours, comme on le voit, par exemple dans ce texte de CHG (I xxii 8) : ἡ λιθάνου γὼ δ' <sup>107</sup> σμύρνης γὼ α', κρόκου γὼ α' κόψας καὶ σήσας ἐν οἴνου κοτύλαις <sup>108</sup> τρισὶ καὶ ἐλαίου κοτύλης ἡμίσει, ἐν πολλαῖς ἡμέραις διὰ τῶν μυκτῆρων ἔγχει ὅσον ἡμικοτύλιον (ce remède est πρὸς νεαρὰν βῆχα)<sup>109</sup>.

'qrbn (ligne 2, §II). Dietrich, Loretz et Sanmartín ont suggéré la traduction « Skorpion-Kraut, -Gewächs »<sup>110</sup> pour 'qrbn et ont cité l'accadien kalbanu et ka/ul-bannu, noms de plantes formés sur kalbu « chien », comme formes analogiques<sup>111</sup>. Ils ne citent aucune « plante-scorpion » dans les langues sémitiques, mais il existe bien de tels termes. En accadien, on trouve zuqaqīpānu, un nom de plante qui apparaît dans les textes médicaux en accadien, par exemple BAM II, 182<sup>112</sup> : 11') DIŠ (šumma) NA (amēlu) maš-ka<sub>15</sub>-dū GIG (marsu) UKŪŠ.TI.GĪL.LI (tigilū) NUMUN (zēru) GIŠ.MA.NU (e'ru) (12') Ū.ka-zal-la NAG.NAG (ištanatti) Ū.LAG.A.ŠĀ.GA (kirbān eqli) Ū.zu-qa-qī-pa-[nu] (13') ZĪD.GIG (kibtu) AŠ (ina) KAŠ.SAG (šikaru rēšti) HĪ.HĪ (tuballal) GIM (kīma) DUG.UTŪL (diqāru) tar(a)-bak<sup>113</sup> [...]. « Si un homme souffre de la maladie maškadu, il doit boire plusieurs fois (une dose faite de) coloquinte, de graines de e'ru et de kazallu. Tu dois mélanger de la camomille, de la « plante-scorpion » et de la farine de blé dans de la bière de premier choix. Selon < la macération (normale) dans ><sup>114</sup> un pot, tu dois macérer [...] ». Cet usage en accadien<sup>115</sup>, en plus du mot ougaritique 'qrbn, peut indiquer que les mots 'uqrubānun en arabe<sup>116</sup> et 'aqrabān en syriaque<sup>117</sup>, utilisés

106. Le cyathus valait 1/12<sup>e</sup> de sextarius.

107. γὼ = οὐγκία = uncia, « once ».

108. La κοτύλα contenait à peu près un quart de litre.

109. Un exemple de la littérature hippiatrice du XIX<sup>e</sup> siècle : « This drink should be repeated every other morning, for three or four times » (Clater, Farrier [1813], p. 38).

110. UF 6 (1974), p. 45.

111. CAD K, p. 67, n'accepte pas une dérivation de kalbu.

112. Les professeurs R.D. Biggs et W. Farber nous ont aidé dans la lecture et la compréhension des textes accadiens cités ici et dans l'appendice III, et nous leur exprimons notre gratitude.

113. Voir AHW à rabāku (p. 933).

114. La phrase kīma ribki/rabīki, « comme une macération », est normale à cet endroit ; voir CAD D, p. 158 ; AHW, pp. 933, 935, 980.

115. Il n'est pas dépourvu d'intérêt de remarquer qu'un mot accadien pour la « plante-scorpion » était connu au Levant, du moins dans les textes lexicaux : MSL 10 (1970), p. 111, ligne 121 : ū.gīr.tab = za-qī-qī-pī-te (voir AHW, p. 1538, à zuqīqīpānu).

116. Rosner, Maimonides' Glossary (1979), pp. 183-184 ; voir aussi Dozy, Supplément aux dictionnaires arabes II (1927), p. 153.

117. Cf. Löw, Flora der Juden I (1926), p. 7.

surtout comme équivalents du grec σκολοπένδριον, ne sont pas des calques du terme grec<sup>118</sup>, mais du véritable sémitique. Cependant, c'est une tout autre question de savoir si la plante indiquée par 'qrbn en ougaritique est la même que 'uqrubānum/ 'agra-bān<sup>119</sup>. Dans les textes ouest-sémitiques, cette dernière plante sert surtout de vermi-fuge<sup>120</sup>.

ydk (ligne 3, §II *et passim*). L'élément principal d'incertitude en ce qui concerne ce verbe est la forme précise de la racine qui se trouve derrière la forme : dk, dkk, dwk ou dky<sup>121</sup>. Cette dernière racine existe peut-être en ougaritique dans CTA 6 V 3 (dkym), mais cette analyse n'est pas universellement acceptée<sup>122</sup>. Fronzaroli a étudié en détail l'analyse de la forme ydk, et il est arrivé à la conclusion qu'il s'agit d'une 3<sup>e</sup> personne du masculin singulier, imparfait (yqtl) de l'indicatif au sujet indéfini (« si pesta »)<sup>123</sup>. Si la forme tdkn en 161 : 39 (comparer td[k(n)] en RS 23.484 : 4') est une « correction » d'un texte haplographique, comme nous l'avons suggéré dans l'introduction, et si la forme de tdkn est bien au pluriel<sup>124</sup>, il est possible que ydk doive aussi s'analyser comme une 3<sup>e</sup> personne du masculin pluriel<sup>125</sup>.

La réduction en poudre des ingrédients secs, suivie de la dissolution de la poudre dans un liquide (voir la note suivante sur ymsš), fait régulièrement partie, comme on s'y attendrait, des instructions des textes hippiatriques classiques<sup>126</sup> ; ainsi dans

- 
118. Il semble, de toute façon, que le nom de plante σκολοπένδριον est formé sur σκολόπενδρα, « mille-pattes ». Il existe une véritable « plante-scorpion » et en grec (τὸ σκορπίον) et en latin (*scorpio*), une espèce d'héliotrope. Le latin *scorpiurus*, une autre espèce d'héliotrope, est glosé en syriaque par les termes 'qrby' ou dwnb 'qrb', « queue de scorpion » (Smith, *Thesaurus* [1901], pp. 925, 2973). Si nous avons bien restauré [ 'Jqrb à la fin de la ligne 22 du texte 160 (= RS 17.120 : 26), ce nom de plante désigne peut-être un héliotrope, comparable, en général, aux espèces désignées par les termes latins et grecs que nous venons de citer, plutôt qu'une simple variante de 'qrbn ou que le scorpion lui-même.
119. Le *scolopendrium* est connu au Liban et en Syrie : P. Mouterde, *Nouvelle Flore du Liban et de la Syrie* (Beyrouth : Imprimerie Catholique, 1966) I, p. 12 et Pl. IV/1.
120. Voir Rosner, *Maimonides' Glossary* (1979), pp. 183-184 ; Löw, *Flora der Juden* I (1926), p. 7.
121. Cf. l'hébreu dwk, « broyer (dans un mortier) », dkh/, « écraser, mettre en morceaux », dkk, « écraser » (connu comme adjectif et comme nom). Une discussion étymologique se trouve dans W. Leslau, *JAOS* 82 (1962), p. 3 ; *idem*, *Orientalia* n.s. 37 (1968), p. 352. Dans l'*editio princeps* (*Syria* 15 [1934], p. 81), Virolleaud a signalé le parallèle entre ce texte et l'hébreu de *Nomb.* 11 : 8, qui parle du broyage de la manne dans un mortier (m<sup>e</sup> dōkāl<sup>h</sup>). La traduction syriaque des textes médicaux grecs emploie souvent dwq pour le broyage d'ingrédients, mais on y trouve aussi šhq dans ce sens (*Book of Medicines* I, pp. 50-53).
122. Voir O. Loretz, *Die Psalmen* II (AOAT 207/2 ; 1979), p. 432.
123. *AGI* 60 (1975), pp. 39-40, 45.
124. Cf. Fronzaroli, *ibidem*, p. 39.
125. Fronzaroli a présenté cette possibilité, mais lui-même préférait l'explication comme 3<sup>e</sup> personne du masculin singulier (*ibidem*, pp. 39-40).
126. Ce processus est aussi caractéristique des textes médicaux et hippiatriques en accadien. Voir le texte cité plus haut dans le commentaire sur 'qrbn, les textes II et V cités dans l'appendice III, et les références qui se trouvent dans *AHw* s.v. sāku (p. 1013). Un exemple, qui est peut-être important pour l'interprétation du mot 'qrb au paragraphe X (RS 17.120 : 26, restauré d'après 160 : 22), se trouve dans *BAM*, 396 IV 13-14 : DIŠ (summa) NA (amēlu) ŠIR-šú (iškušū) GIG (marīš) GĪR.TAB (zuqaqīpu) ḪAD.DU (tubbal) ta-sāk (tasāk) AŠ (ina) KAŠ (šikaru) NAG-ma (išattima) i-ne-eš (inēš), « Si un homme a un testicule malade, fais sécher un scorpion, broie (-le) ; il (le) broiera dans de la bière et se guérira ».

Pélagone 8 : « ...*et in pulverem minutissimum redigis et, cum necesse fuerit, cocleare unum grande plenum cum vini sextario faucibus infundis* » ; et dans CHG, I v 1 : ...*ταῦτα πάντα τρίψας καὶ λειώσας ἅμα μέλιτι, καὶ οἶνον ἐπιβαλὼν ἐγχυμάτιζε*<sup>127</sup>.

*ymss* (ligne 3, §II ; restitué dans la forme [*ym*]*šš* en 160 : 3 ; voir aussi sur [*ms*]*s*, ligne 10, §V). Pour la lecture [*ym*]*šš* en 160 : 3, voir nos remarques sur la structure du texte dans le Chap. I.

A notre connaissance, Honeymann était le premier<sup>128</sup> (il travaillait, bien sûr, à partir de *mss* au paragraphe V) à voir clairement que *ymss* est apparenté à l'hébreu *mss* « dissoudre, fondre »<sup>129</sup>. Fronzaroli<sup>130</sup> a suggéré que ce verbe est à sous-entendre dans les rubriques où *ymss* (ou *mss*) n'est pas répété, car un excipient liquide est nécessaire pour « verser » un médicament par les narines (au contraire de l'insufflation d'une poudre<sup>131</sup>). Pour des usages parallèles d'un verbe « dissoudre » dans les textes accadiens et classiques, voir notre remarque ci-dessus sur *ydk*. Il faut remarquer que ces textes n'emploient pas toujours un verbe « dissoudre » ; d'autres verbes peuvent donner la même idée. En accadien par exemple, le verbe *bullulu*, « mélanger », s'emploie souvent pour indiquer le mélange d'ingrédients secs et liquides<sup>132</sup>.

*hm...hm* (lignes 3, 4, §II). Pour cette construction, voir Fronzaroli, AGI 60 (1975), pp. 38-40<sup>133</sup>.

*dlht* (ligne 3, §II). J.C. de Moor donne l'analyse de cette phrase comme *d*, relatif/génitif, suivi de *lht* <sup>134</sup> où *lht* est apparenté à *lhḥ/lwh* « être frais, juteux, nouveau, etc. ».

127. Un exemple des traités hippiatriques du XIX<sup>e</sup> siècle (Clater, Farrier [1813], pp. 178-179) :

« Take--Red Lead, half a pound ;  
Common salt, four ounces ;  
Powder them well together ;  
Add the yolks of three eggs, and incorporate them with the powders ; then gradually add,  
Linseed oil, one quart ;  
Stir them well together till united, and put them in a bottle for use ».

128. AJP 68 (1947), p. 81. Virolleaud avait déjà suggéré un rapport entre *mss* et la même racine en hébreu, mais ne trouvait pas d'interprétation adaptée au contexte (Syria 15 [1934], p. 81).

129. J. Blau (HAR 1 [1977], p. 100) cite l'arabe *tamāsa* comme apparenté à la racine hébraïque (plutôt que *mašša* comme, par exemple, HAL, p. 574).

130. AGI 60 (1975), p. 40 (voir notre Chap. I sur la structure de ce texte, où nous acceptons cette interprétation de Fronzaroli, et surtout notre note 29).

131. Miller & West, Encyclopedia (1970), p. 453. Nous donnons des références à la pratique de l'insufflation dans nos notes 29 et 141.

132. Voir le texte que nous avons cité dans notre commentaire sur *'qrbn* (ligne 2, §II) et CAD B, pp. 42-43.

133. Remarquer que, si nos lectures et nos restitutions sont valables, les observations de Fronzaroli au sujet du texte court de 160 ne le sont plus.

134. Seasonal Pattern (1971), p. 203. La critique la plus grave de l'analyse de de Moor reposerait sur l'absence d'un trait de séparation après /d/ dans RS 17.120 : 3, texte qui, par ailleurs, marque une séparation entre les particules et le mot qui suit.



L'adjectif *lah* en hébreu, par exemple, s'applique à des plantes et animaux divers<sup>135</sup>.

*mndg* (ligne 4, §II). Nous n'avons rien trouvé pour le sens spécifique de ce mot. Étant donné l'usage de *ymss* dans le sens de « dissoudre » dans ce texte et dans d'autres langues mentionnées ci-dessus, on s'attendrait à ce que *mndg* indique quelque chose sous forme liquide. Nous avons trouvé un seul élément étymologique proche du sens requis : c'est le verbe arabe *ndg*, qui signifie, à la forme II, « saupoudrer de farine »<sup>136</sup> ; aucun des autres usages de ce verbe et de ses noms dérivés, cependant, ne donne un sens qui convienne à notre texte.

*yšq b 'aph* (ligne 4, §II et *passim*). Il ne reste plus de doute dans notre esprit, après l'étude des textes hippiatriques classiques et accadiens, que cette phrase indique l'administration des médicaments par les narines du cheval<sup>137</sup>. Pour s'en convaincre, on peut se référer : aux textes classiques, tels que ceux que nous avons cités dans les notes sur *yg'r* et *ydk* ci-dessus ; au textes accadiens médicaux, tels que le texte hippiatrique cité ci-dessous dans l'appendice III (n° I)<sup>138</sup> ; aux techniques de la médecine vétérinaire moderne<sup>139</sup> ; aux descriptions des techniques de l'ancienne médecine vétérinaire<sup>140</sup> ; à d'autres usages, moins spécifiques, dans d'autres langues sémitiques<sup>141</sup>. Une fois établi le genre du texte ougaritique, qui est hippiatrique et non

135. A. van Selms a étudié la racine *lh* dans *Studia Biblica et Semitica Theodoro Christiano Vriezen...dedicata* (Wageningen : Veenman, 1966), pp. 318-326 ; voir aussi notre brève remarque sur *lhy* dans *JNES* 37 (1978), p. 197.

136. Biberstein Kasimirski, *Dictionnaire* (1940), p. 1227 ; G.W. Freitag, *Lexicon Arabico-Latinum* IV (Halle : Schwetschke, 1837), p. 260.

137. Voir notre discussion dans *UF* 8 (1976), p. 239.

138. Voir aussi les deux textes plus lacunaires cités dans cet appendice (n° V, VI) et *CAD N1*, p. 137.

139. Miller & West, *Encyclopedia* (1970), pp. 876-877 décrivent l'emploi moderne de la sonde stomacale pour introduire les médicaments jusqu'à l'estomac du cheval : « either through the mouth or more often through the inferior meatus of the nostril on one side ». L'ancienne façon d'administrer les médicaments était abandonnée et ne faisait pas partie des conseils des œuvres pré-scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle que nous avons consultées. Herbert, Youatt et Cater parlent de « drenches » ou « drinks » (potions) et de « balling » (donner le médicament à faire avaler au cheval sous forme de boulette). Il paraît cependant que l'administration *per nasum* n'a pas été totalement abandonnée aux États-Unis, car l'édition de 1942 de *Diseases of the Horse* déconseillait encore cette pratique : « Drenches must never be given through the nose. Large quantities of medicine given by pouring into the nose are likely to strangle the animal, or, if the medicine is irritating, it is likely to set up an inflammation of the nose, fauces, windpipe, and sometimes the lungs » (p. 33). Plus bas, à la même page, l'emploi de la sonde stomacale est décrite. Ainsi le cercle est fermé : la pratique antique d'administration *per nasum* se trouve proscrite, tandis que la méthode moderne est préconisée.

140. Voir Moulé, *Bulletin* 9 (1891), pp. 453, 481, en ce qui concerne l'usage d'une corne (κέρας, *cornu*) dans l'Antiquité pour l'administration des médicaments par les narines. Nous ne trouvons pas d'explication chez Moulé du procédé exact ; ceci est vrai aussi des anciens hippiatres qui ordonnent l'usage de la corne sans expliquer, à notre connaissance toujours, le procédé. Ainsi, par exemple, Pélagon 11 : « ... et



hippique (voir notre Chap. I), les comparaisons avec les textes hippiques en accadien<sup>142</sup> doivent céder la place à des comparaisons avec la littérature hippiatrice.

Pour l'analyse de la forme du verbe *yšq* (pourvue de voyelles dans l'appendice n° I ci-dessous, comme à la 3<sup>e</sup> personne du masculin singulier, indicatif de *yqtl* [« imparfait »]), voir Fronzaroli, *AGI* 60 (1975), p. 39 + note 18 et p. 40.

*hr* (ligne 5, §III ; ligne 7, §IV). La remarque de Fronzaroli est bien à propos : « variamente interpretabile »<sup>143</sup>. Nous conjecturons que, puisque *hr* vient immédiatement après *yg'r*, le sens de *hr* peut avoisiner celui de ce dernier et peut donc désigner un de ces sons, indicatifs de maladie, que nous avons étudiés dans le commentaire sur *yg'r*. Pour cette interprétation, on peut se référer à l'arabe *hr*, dont un des sens est « hennir », et à *hwr*, « mugir » (se dit de l'espèce bovine), dont le nom verbal *huwārun* « s'emploie en parlant de la voix naturelle des bœufs, des moutons, des chèvres, des gazelles »<sup>144</sup>. On peut aussi se référer à l'arabe *harhara*, « ronfler,

---

*per cornu naribus infundis* ». Dans le cas précis de notre texte ougaritique, nous croyons qu'il faut probablement admettre deux faits :

1) Les rubriques qui ne mentionnent pas le délayage des matières sèches dans un liquide (ougaritique *mss*) sous-entendaient ce délayage (voir notre Chap. I et nos notes 29 et 130). Moulé (*ibidem*, p. 481) insiste sur l'état liquide des matières introduites par les narines : « L'administration des breuvages médicamenteux s'effectuait le plus ordinairement par les narines, surtout par la narine gauche [noter au passage le parallèle avec les textes accadiens I, V et VI cités dans l'appendice III], au moyen d'une corne (κέρας) creuse. Les hippiatres n'entonnaient ordinairement par la bouche que les préparations plus solides ».

2) Il fallait lier la tête du cheval, avec les narines inclinées vers le haut, pour introduire la dose dans une narine au moyen d'une corne (ou d'un autre outil semblable). Des instructions modernes existent pour l'administration des médicaments par la bouche et celle qui se faisait par les narines devait y ressembler : « Should the dose be large, the horse difficult to handle, or the attendant unable to support the head as directed, the head should then be held up mechanically... The head should be elevated just enough to prevent the horse from throwing the liquid out of its mouth. The line of the face should be horizontal or only a little higher. If the head is drawn too high the animal cannot swallow with ease or even with safety » (*Diseases of the Horse* [1942], p. 33).

141. Par exemple : Le *Book of Medicines* syriaque (tome 1, pp. 52, 53, etc.) ordonne l'administration *per nasum* uniquement pour les maladies des narines et de la tête ; ceci constitue donc l'insufflation (voir nos notes 29 et 131) et non pas une conduite jusqu'à l'estomac. C'est le cas aussi de la seule référence que nous ayons trouvée pour l'administration *per nasum* dans les traités hippiatriques du XIX<sup>e</sup> siècle (Clater, *Ferrier* [1813], p. 52), où la maladie en question est la morve, qui est traitée au moyen d'un médicament à l'état liquide injecté dans les narines, mais à l'intention des narines seules et non pas pour aller dans l'estomac.

142. Gordon, *Orientalia* n.s. 22 (1953), p. 232. Les textes I et VI cités dans notre appendice III sont particulièrement décisifs, car on y trouve qu'une maladie intérieure (*kīs libbi*, lit. « lien du cœur ») se traite *per nasum*.

143. *AGI* 60 (1975), pp. 38-39.

144. Biberstein Kazimirski, *Dictionnaire* (1940) I, pp. 644-645. On est tenté d'y ajouter l'accadien *harāru*, « coasser, croasser, grogner » (se dit de corbeaux, d'êtres humains malades, et des bruits des organes du corps). Nous ne cédon pas immédiatement à une telle tentation à cause de l'orthographe de cette racine en accadien sans *h* (*arāru*), qui rend douteuse une étymologie *hrr*. Comparer *hararu* en CAD avec *arāru* en AHw et voir la note en CAD A2, p. 238, sur les problèmes qui existent pour désenchevêtrer les verbes *arāru/erēru/harāru*. La suggestion de Dietrich, Loretz et Sanmartín (*UF* 6 [1974], p. 39) de traduire *hr* ou bien par « zittern » ou bien par « eine übelriechende Flüssigkeit ausscheiden » est

raler », qui, selon C. Brockelmann<sup>145</sup>, est apparenté au syriaque *har* « raucedine laboravit (guttur) » et, de plus loin, aux racines sémitiques avec *nûn* préformante *nhr* (il cite l'hébreu *nhr*). En ce qui concerne l'usage de la forme *qtl* (« le parfait ») du verbe, comparer aux autres verbes qui s'emploient ainsi et se reporter à notre discussion sur ce phénomène dans le Chap. I.

*mǧmǧ* (ligne 5, §III et *passim*). Dietrich, Loretz et Sanmartín<sup>146</sup> ont eu raison de rejeter les propositions d'analyse de ce mot comme l'impératif d'un verbe apparenté à l'arabe *magmaga*, « mélanger »<sup>147</sup>. « Denn *mǧmǧ* bezeichnet vielmehr eine heilkräftige Pflanze oder ein nichtplanzliches Heilmittel ». L'accadien offre deux noms de plantes qui peuvent se comparer à l'ougaritique *mǧmǧ* (malheureusement tous les deux sont des *hapax legomena* qui ne sont pas eux-mêmes identifiés) : *Ū-ma-AS-ma-AS* (si la racine est *mz* ; voir l'arabe *maṭṭun* qui s'emploie pour plusieurs plantes et dérivés de plantes<sup>148</sup>) et *Ū-me-me-tú* (si la racine est *mǧ*)<sup>149</sup>.

*bšql* (ligne 5, §III). De Moor a remarqué<sup>150</sup> que la phrase *bšql 'rgz*, probablement une construction génitive, « makes it likely that *bšql* is either a part of a plant or a plant at a certain stage of its development ». Il traduit par le mot anglais « shoot » (« pousse »)<sup>151</sup>. Il nous semble que la comparaison de ce passage avec les autres textes ougaritiques où se trouve *bšql* (19 : 62-65) et avec le texte biblique qui contient ce qui apparaît comme un mot dérivé de la même racine (2 Rois 4 : 42) élimine des définitions qui ont recours à une espèce de plante spécifique<sup>152</sup>, car *bšql* est associé à

---

plausible, surtout en ce qui concerne la seconde possibilité. Il y a néanmoins des difficultés. A partir de nos données, il faut écarter immédiatement « zittern », car *CAD* ne donne aucune orthographe avec *ḫ*. Pour l'autre traduction suggérée, si l'ougaritique *ḫr* était apparenté à la racine *arāru C* de *CAD* (« rot, discharge a putrid liquid, defecate »), qui s'écrit bien avec *ḫ*, on s'étonne que l'origine du flux ne soit pas indiquée, car cette origine est ou bien indiquée ou bien sous-entendue dans les textes cités par *CAD*.

145. *Lexicon Syriacum* (Halle : Niemeyer, 1928), p. 253 (parallèle que nous a signalé A. Caquot).

146. *UF* 6 (1974), pp. 40-41.

147. Ces propositions remontent à Virolleaud, *Syria* 15 (1934), p. 80.

148. Pour le /g/ qui représente le /z/ du proto-sémitique en ougaritique, voir Dietrich et Loretz, *WO* 4 (1967-1968), pp. 312-314 ; Blau, *HAR* 1 (1977), pp. 70-72.

149. *CAD M<sub>1</sub>*, p. 439, pour le premier, et *CAD M<sub>2</sub>*, p. 18, pour le second.

150. *QDS* 2 (1973), p. 93, note 3. Pour des éléments bibliographiques, voir J. Sasson, *RSP* I (1972), pp. 399-400.

151. Voir aussi de Moor et Dijkstra, *UF* 7 (1975), pp. 203-204.

152. S.E. Loewenstamm, *Biblica* 56 (1975), p. 118 : « ear (of corn) » ; H.R. Cohen, *Biblical Hapax Legomena in the Light of Akkadian and Ugaritic* (SBLDS 37 ; Chico, CA : Scholars Press, 1978), pp. 112-113 : « corn stalk ». La traduction « ear (of corn) » est attribuée à U. Cassuto qui, dans son texte original, traduit l'ougaritique *bšql* par *mlila* en hébreu moderne et par *spiga* en italien (*Orientalia* n.s. 8 [1939], pp. 240-241). Le sens « ear (of corn) » n'est valable, pour tous les contextes que nous sommes sur le point de nommer, que si le *'rgz* est, lui aussi, une céréale, possibilité que nous ne pouvons pas éliminer, mais que nous n'acceptons pas sur la base de nos données actuelles.

trois mots différents : 'rgz dans notre texte, šblt, « épi », dans le texte d'Aqhat<sup>153</sup> et krml (probablement « épi » aussi<sup>154</sup>) en 2 Rois 4 : 42<sup>155</sup>. Si 'rgz signifie « noix », ce qui est loin d'être certain (voir le commentaire suivant), la phrase bšql 'rgz peut désigner ou bien des « écale(s) de noix » ou bien des « cerneau(x) » (mot français apparenté au grec κάρυον, « noix », et à l'anglais « kernel »). Jusqu'à présent, cependant, nous n'avons trouvé de référence ni à « noix » ni à « cerneaux » dans les textes médicaux ou hippocratiques de l'antiquité.

'rgz (ligne 5, § III ; ligne 10, §V). Dans une de ses premières études de notre texte, Virolleaud<sup>156</sup> proposa une comparaison avec l'arabe 'urğudun, « rameau tortu de palmier » ou « germes de raisins, quand ils sont encore dans la fleur de la vigne »<sup>157</sup>. Depuis, la plupart de ceux qui ont étudié ce texte ou bien se sont abstenus de donner une identification spécifique<sup>158</sup>, ou bien ont identifié 'rgz comme une « noix », par parenté avec l'hébreu 'ḡgōz<sup>159</sup>. La défense la plus pertinente que nous connaissions de cette interprétation est celle de M.H. Pope<sup>160</sup>. A notre avis, l'étonnement de Gordon

153. Caquot et Sznycer, LAPO 7 (1974), pp. 446-447.

154. HAL (1974), p. 475 : « Jungkorn » (voir, sur cette traduction, J.A. Emerton, VT 25 [1975], pp. 812-813).

155. Ce verset contient des différences importantes, syntactiques et morphologiques, par rapport aux textes ougaritiques :

1) bšqln est le deuxième élément d'une phrase génitive (à moins d'ajouter la préposition b avant ce mot), et non le premier comme dans bšql 'rgz (dans le texte 19, bšql et šblt tiennent la même place dans deux formes d'une description semblable par ailleurs). En outre, bšqln porte un pronom suffixe qui pourrait se rapporter à la personne apportant le cadeau en question plutôt que le krml.

2) Le mot hébreu porte l'afformante de dérivation -ōn. Nous ne rejeterions pas l'interprétation de J. Barr (*Comparative Philology and The Text of the Old Testament* [Oxford : Clarendon, 1968], p. 26) aussi vite que Loewenstamm (*Biblica* 56 [1975], p. 118). A cause de l'afformante, Barr interprétait le mot hébreu comme le « 'garden' or 'plot' where such plants are grown ». Si bšql indique une phase de croissance où la plante est jeune et verte, bšqln pourrait être un jardin de choses vertes, c'est-à-dire un jardin potager, et 2 Rois 4 : 42 pourrait s'interpréter sans changer le texte : « et il amena... des produits -krml de son jardin-bšql ».

156. GLECS 3 (1937), p. 24.

157. Biberstein Kazimirski, *Dictionnaire* (1940) II, p. 211, avec trois formes : 'urğudun, 'urğadun et 'urğūdun. Biberstein Kazimirski rapporte aussi un mot 'urgūnun, très proche dans sa signification, aux formes que nous venons de citer ; les dictionnaires de E.W. Lane (*An Arabic-English Lexicon* I/5 [London : Williams and Norgate, 1874], p. 1997) et de Dozy (*Supplément* [1927] II, p. 109) ne donnent que ce dernier mot.

158. W. Herrmann, *Yariḥ und Nikkal und der Preis der Kuṭarāt-Göttinnen* (BZAW 106 ; 1968), p. 22 ; Sasson, *RSP* I (1972), p. 434 ; M.C. Astour, dans *The Bible World : Essays in Honor of Cyrus H. Gordon* (New York : KTAV, 1980), p. 2 ; R.R. Stieglitz, *JAOS* 99 (1979), p. 17 ; M. Heltzer, *Goods, Prices and the Organization of Trade in Ugarit* (Wiesbaden : Reichert, 1978), p. 36 ; S. Ribichini et P. Xella, *RSF* 7 (1979), p. 151 et note 36.

159. J. Aistleitner, *WUS*, §2095 ; M. Dahood, dans *Mélanges Eugène Tisserant* I (Città del Vaticano, 1964), p. 98 ; *idem*, *Biblica* 57 (1976), p. 270 ; K. Schoville, *The Impact of the Ras Shamra Texts on the Study of the Song of Songs* (thèse, University of Wisconsin, 1969), pp. 93-94.

160. *Song of Songs* (Anchor Bible 7C ; Garden City, NY : Doubleday, 1977), pp. 574-579 ; *idem*, dans *Essays on the Ancient Near East in Memory of Jacob Joel Finkelstein* (Connecticut Academy of Arts and Sciences : Memoires 19, 1977), p. 166.

devant l'identification faite par Pope « in this age of phonetic finesse »<sup>161</sup> est lui-même curieux, étant donnée la longue liste de formes signifiant « noix » dans les langues du Proche Orient. Une forme 'rgz n'est guère surprenante quand on la compare à l'araméen talmudique 'amgûzā ou à l'arménien engoiz<sup>162</sup>, bien qu'il ne soit pas facile d'expliquer les rapports phonétiques entre toutes les formes. Quoi qu'il en soit, il est un peu simpliste de trancher la question en faveur d'un emprunt du perse pour le mot hébreu, ce qui évidemment exclurait une comparaison entre l'hébreu et l'ougaritique<sup>163</sup>. Ceci dit, la difficulté que présente la forme exacte du mot ougaritique subsiste, car aucune langue n'a /' / comme première consonne et /r/ comme deuxième<sup>164</sup>. Si la noix est originaire de la région caspienne<sup>165</sup>, les différentes formes du mot sont peut-être des échos imparfaits du mot « original » du pays. Il faut probablement attribuer cette carence d'attestations du mot « noix » dans les littératures du Proche Orient ancien<sup>166</sup> à la mauvaise adaptation du noyer au climat des deux grands centres de la civilisation antique, l'Égypte et la Mésopotamie ; la rareté d'échantillons du bois ou du fruit du noyer dans les fouilles pratiquées au Proche Orient peut s'expliquer de la même façon<sup>167</sup>.

161. JAOS 100 (1980), p. 357 (recension du commentaire de Pope cité dans la note précédente).

162. Schoville, *Impact* (voir notre note 159) a essayé d'expliquer la forme en hébreu en fonction d'une assimilation du r au g, mais, dans ce cas, on s'attendrait à un redoublement du gimel.

163. H.-P. Müller, ZA 65 (1975), p. 310. Müller cite les formes perses amgōz (perse moyen) et gōz (nouveau perse). Le premier parallèle, surtout, n'est pas très utile pour expliquer la forme 'ēgōz de l'hébreu.

164. Pope (*Song of Songs* [1977], p. 575) a expliqué le /' / en fonction des noms de plantes et d'animaux commençant avec ce son. La variation entre les sons r, m, n (r seulement en ougaritique) fait penser au phénomène de « dissimilation » de consonnes allongées par le moyen d'une nasale ou d'une linguale, phénomène connu particulièrement bien en araméen, mais fréquent ailleurs. Voir, par exemple, F. Rosenthal, *A Grammar of Biblical Aramaic* (Wiesbaden : Harrassowitz, 1968), pp. 16-17 ; J. Blau, *On Pseudo-Corrections in Some Semitic Languages* (Jerusalem : Israel Academy of Sciences and Humanities, 1970), pp. 126-128 et 134 ; et, avec une nouvelle explication du phénomène, A.H. Mustafa, HBO 4 (1982), pp. 13-39. Deux facteurs rendent cette explication du /r/ douteuse :

1) Le phénomène en sémitique n'est peut-être pas utile pour expliquer les formes attestées en d'autres langues ;

2) une forme avec g allongé (\*'igguz- → \*'irguz-) n'est pas attestée (cf. notre note 162).

165. C. Rabin, *Orientalia* n.s. 32 (1963), p. 127 ; cf. *Encyclopaedia Universalis* 9 (Paris, 1968), p. 556 ; *Encyclopaedia Britannica*, 15<sup>e</sup> éd. (Chicago, 1974) ; *Macropaedia* 5, p. 938.

166. Les éditeurs du CAD ont eu l'amabilité de discuter avec nous le problème du mot accadien pour noix : il n'y a pas d'identification certaine d'un tel mot dans cette langue. En ce qui concerne l'Égypte, la noix n'est pas connue dans cette région avant l'époque hellénistique (F. Daumas dans *Lexikon der Ägyptologie*, vol. II [1977], p. 346 ; M. Schnebel, *Die Landwirtschaft im hellenistischen Ägypten* [München : Beck, 1925], pp. 314-315 ; nous remercions le Prof. Klaus Baer pour ces références). Quant à l'Anatolie, H.G. Güterbock a trouvé un mot hittite pour « noix » (*samama*), mais ne pouvait pas identifier l'espèce exacte que ce mot dénotait entre le fruit du noyer, la noisette, la pistache et l'amande, bien que cette dernière soit à éliminer si elle se disait *liti-/leti* (JAOS 88 [1968], pp. 66-71).

167. La découverte du bois de noyer, employé dans la fabrication de planches à écrire dès l'époque de l'Empire néo-assyrien, ne laisse subsister aucun doute : le noyer était connu, et certainement son fruit l'était aussi, en dépit des carences dans notre connaissance du mot pour « noix », en Mésopotamie et

En résumé, l'identification de 'rgz comme « noix » doit rester incertaine pour les raisons suivantes : la forme exacte du mot ne s'accorde exactement avec aucune autre forme d'un mot que nous connaissions pour « noix » ; ensuite, les attestations d'un mot pour la noix sont relativement tardives ; et enfin, les restes archéologiques du noyer ou de la noix sont relativement rares dans les régions avoisinant Ras Shamra. Si donc nous gardons la traduction « noix » pour 'rgz, c'est avec hésitation, et en nous rendant compte que de nouvelles données pourront rendre une autre interprétation plus plausible.

ʾaḥdh (ligne 6, §III). Pope<sup>168</sup> et, plus récemment, Margalit<sup>169</sup> ont discuté sur l'usage de cet adverbe dans un texte qui décrit la préparation d'un médicament à l'intention d'un être humain.

ḥndrt (ligne 7, §IV). L'article cité de Fronzaroli<sup>170</sup> contient une discussion sur ce mot avec les interprétations qu'il a suscitées. Ce nom de plante se trouve peut-être dans le nom d'un lac ou marécage : mē ḥunduraši, « les eaux de ḥ »<sup>171</sup>. Si cette identification est juste, on peut s'attendre à ce que le nom désigne une plante caractéristique d'une région marécageuse ou lacustre, mais on ne peut pas en dire davantage.

tqd mr (ligne 7, §IV ; ligne 24, §X [en partie restauré]). Ce nom de plante est, dans ce texte, celui que l'on a identifié avec le plus de certitude<sup>172</sup>, grâce aux termes

---

ailleurs dans le monde antique (pour la découverte de ces planches, voir M.E.L. Mallowan, *Iraq* 16 [1954], pp. 59-163, et pour leur interprétation, voir D.J. Wiseman, *Iraq* 17 [1955], pp. 2-13 ; nous remercions le Prof. Walter Farber pour ces références). Du point de vue archéologique, les preuves de l'existence du noyer en Syrie et en Palestine remontent au Pléistocène (M. Zohary, *Geobotanical Foundations of the Middle East* [Stuttgart : Fischer, 1973], pp. 336-339 et 630) et de très belles coquilles de noix furent trouvées dans les couches chalcolithiques de la « Grotte au trésor » de la Mer Morte (P. Bar-Adon, *The Cave of the Treasure* [Jerusalem : Israel Exploration Society, 1980, trad. de l'éd. hébraïque de 1971 ; nous remercions le Prof. Lawrence E. Stager pour cette référence).

168. *The Use of the Old Testament in the New...* (éd. J.M. Efrid ; Durham, N.C. : Duke University Press, 1972), p. 201 (le texte ougaritique en question est *Ugaritica* V [1968], n° 1116).

169. *Maarav* 2 (1979), pp. 115-116.

170. *AGI* 60 (1975), pp. 43-44.

171. Voir Dietrich et Loretz, *OLZ* 62 (1967), p. 539, qui, en raison de l'état lacunaire des tablettes connues à cette époque, n'ont fait que mentionner le nom de lieu comme étant en apposition avec ššw, sans identification du lieu et sans explication plus poussée. Pour la localisation, comparer J. Nougayrol, *PRU* IV (1956), p. 15, et M.S. Astour, *Orientalia* n.s. 38 (1969), p. 400. Ce dernier a aussi lié le nom de lieu avec le nom de plante : *The Bible World* (1980 : réf. dans notre note 158), p. 4.

172. Voir, par exemple, Virolleaud, *CRAI* 1954, p. 258 ; de Moor, *UF* 3 (1971), p. 349 ; Dietrich, Loretz et Sanmartín, *UF* 5 (1973), p. 121.



sémitiques apparentés<sup>173</sup> et grâce à l'emploi des mots « amande » et « amande amère » dans les textes hippiatriques classiques<sup>174</sup>.

*l yhr'u w l ytn* (ligne 9, §V ; [*hr*]'a en 160 : 9, *h[r'a]* en 161 : 12). Du point de vue syntaxique, il est à noter que *ytn* reste à l'imparfait, même quand *hr'* est au parfait.

Grâce à l'association de ces deux dysfonctionnements, à des racines assez faciles à identifier, et à des parallèles dans les textes hippiatriques<sup>175</sup> et médicaux<sup>176</sup>, l'interprétation de ces phrases est relativement claire<sup>177</sup>. Il faut dire, cependant, que la mention et le traitement de ces deux dysfonctionnements ensemble ne sont pas fréquents dans les textes hippiatriques ; c'est la dysurie qui s'y trouve mentionnée le plus souvent.

[*ms*]s (ligne 10, §V ; le mot est préservé entier en 160 : 9 et en 161 : 13). Depuis la publication de RS 17.120, on admet que *mss* au paragraphe V est de la même racine que *ymsš* (RS 17.120 : 3)<sup>178</sup>. L'incertitude quant à la forme de *mss* subsiste, cependant. On a pensé à l'impératif<sup>179</sup> et à l'infinitif absolu<sup>180</sup>, et Fronzaroli lui-même, connaissant

173. Accadien, *šiqdu/šūqdu* (un exemple de Ras Shamra dans PRU VI 159 : 4' : *GIŠ.šū-ūq-du-ma*), hébreu *sāqēd* (le mot hébreu est peut-être à l'origine, quant à la racine *šqd*, du syriaque *šeqāde'tā*), araméen *šigdā*, syriaque *šegdā'/šegdē'tā'* (mentionné plus de vingt fois dans l'index du *Book of Medicines*, par exemple tome I, p. 53 : *šgd' mryr'*, « de l'amande amère »), guèze *saged*.

174. Par exemple, M. Chironis 370, *Geoponicorum* XVI ix (p. 1121). Un exemple du syriaque est cité dans la note précédente.

175. Honeyman citait déjà en 1947 (*AJP* 68, p. 80) le Carthaginois Magon au sujet de la dysurie (voir notre note 6). En effet, la dysurie, sous plusieurs formes, est mentionnée souvent dans les textes hippiatriques, aussi bien dans les versions classiques que dans les versions dérivées. La dysfécie n'y paraît pas aussi souvent, mais les deux dysfonctions sont parfois liées dans des textes de toutes les époques, par exemple Végèce II lxxix, 2-4 ; Ibn al-Awwam, II/2, p. 153 ; Clater, *Farrier* (1813), p. 30 ; Herbert, *Hints* (1865), p. 364. On trouve aussi que l'administration *per nasum* fait partie du traitement de la dysurie, par exemple Pélagone VIII ; Ibn al-Awwam, II/2, p. 153. Moulé a étudié les maladies différentes dont ces deux dysfonctions sont les symptômes : *Bulletin* 9 (1891), pp. 56-58, 122-125 ; 13 (1895), pp. 439-440 ; 18 (1900), pp. 53-54.

176. Cf. en accadien *šinātu + ušabbat* (*AHW*, pp. 1241-1242) ; en syriaque *šmr + tpšwrt'* et *šmr' / šmrmr'* qui s'emploient indépendamment de *tpšwrt'* comme termes techniques pour la dysurie (*Book of Medicines*, tome I, pp. 49, 245, 360).

177. Les traités hippiatriques du XIX<sup>e</sup> siècle continuaient à décrire la difficulté à uriner chez le cheval comme le faisaient les textes classiques, par exemple Clater, *Farrier* (1813), pp. 144-145 ; Youatt, *The Horse* (1874), pp. 216 et 218 (en particulier p. 216 : « The urine is voided in small quantities, and frequently it is high-coloured, and sometimes bloody. The attempt to urinate becomes more frequent, and the quantity voided smaller ; until the animal strains painfully and violently, but the discharge is nearly or quite suppressed »). Ces traités parlaient aussi de « costiveness », c'est-à-dire de la difficulté à déféquer, par exemple Herbert, *Hints* (1865), pp. 179-180 ; Youatt, *The Horse* (1874), p. 399. Pour l'association des deux dysfonctions, voir notre note 175.

178. Fronzaroli, *AGI* 60 (1975), p. 40.

179. E. Dhorme, *Syria* 15 (1934), p. 304.

180. Gordon, *UT*, §9.28 : « It is therefore likely that other instructions in the hippological documents...are expressed by abs. inf. » (*mss* n'est pas mentionné, probablement à cause de l'état lacunaire des tablettes connues de Gordon ; cf. §19.1510).



RS 17.120, a proposé d'y voir un substantif<sup>181</sup>. Je suggère, à titre d'hypothèse, qu'il s'agit d'une forme passive (parfait de la conjugaison D, avec (*št*) *qlql* comme sujet). Le parfait indique l'antériorité de l'action *mss* : le *qlql* doit être réduit en liquide avant d'être broyé avec le '*rgz*'<sup>182</sup>.

*qlql* (ligne 10, §V). La première suggestion de Virolleaud<sup>183</sup>, d'interpréter *qlql* comme apparenté à l'hébreu *qēlōqēl* et à l'accadien *qāqullu*, « cardamome », est généralement acceptée, bien qu'on ne puisse pas identifier *qlql* de façon absolue avec un mot précis de l'Orient ancien, ou avec une plante précise<sup>184</sup>.

[*y*']*iḥd* (ligne 12, §VI ; '*aḥd* ligne 15, §VII [toujours sous la forme *y'iḥd* où le mot a été conservé dans les autres tablettes : 161 : 16, 21 ; RS 23.484 : 2']). Quand on considère les parallèles des textes hippiatriques que Fronzaroli a cités<sup>185</sup>, il devient assez clair que *ššw* fonctionne comme sujet de ce verbe plutôt que comme complément d'objet direct<sup>186</sup> et que, de plus, ce verbe indique ici un symptôme ou un dysfonctionnement plutôt qu'une mauvaise habitude<sup>187</sup>. Les textes hippiatriques classiques ont des termes précis pour un tel dysfonctionnement (grec βούλιμος, latin *bulimus*<sup>188</sup>), mais ils

181. Fronzaroli, *AGI* 60 (1975), p. 40.

182. Il est à noter que *tulabbak*, « tu feras tremper », *tušabšal*, « tu feras bouillir » et *tašahḫal*, « tu filtreras » prennent place avant *tasāk*, « tu écraseras », dans le deuxième texte accadien cité dans l'appendice III. Un exemple beaucoup plus récent, mais tiré des textes hippiatriques pré-modernes, se trouve chez Clater, *Farrier* (1813), p. 51 :

« Take--Quicksilver, one ounce ;

Hog's lard, and Venice turpentine, of each half an ounce ; rub them well together in a marble mortar till the silver disappears ;

Add Barbadoes tar, one ounce ;

Mucilage of gum Arabic, four ounces, work them all well together in a marble mortar, and put them in a bottle for use ».

183. *Syria* 15 (1934), p. 81.

184. Müller, *ZA* 65 (1975), p. 311, donne trois possibilités en comparaison avec l'accadien : *qāqullu*, « *Elettaria cardamomum* », *qulqullānu*, « eine Cassia-Art » et *galgaltu* II, « eine Pflanze » (gloses de *AHw*). Cf. aussi l'arabe *qulqul/qilqil* qui n'a pas été identifié avec certitude (Rosner, *Maimonides' Glossary* [1979], pp. 222-223 ; Biberstein Kazimirski, *Dictionnaire* [1940] II, p. 806) et plusieurs termes semblables en syriaque, par exemple *qāqôla'*, « *Elettaria cardamomum* » (Brockelmann, *Lexicon Syriacum* [1928], p. 688).

185. *AGI* 60 (1975), pp. 42-43.

186. De Moor, dans *Bible World* (1980 ; réf. dans notre note 158), p. 178, note 34 : « ... when the larva of a gadfly has seized... » (de Moor ne traduit pas toute la phrase, mais il nous semble qu'il considérerait *ššw* comme le complément d'objet direct de *y'iḥd*). Ces larves d'œstre étaient bien un problème chez le cheval (voir, par exemple, Youatt, *The Horse* [1874], pp. 201-202), mais les textes hippiatriques que nous citerons semblent indiquer que l'avidité était un lieu commun de la littérature hippiatrique. De plus, il est permis de douter que les « dévorants » du texte *CTA* 12 aient porté le même nom que certains taons parasites du cheval.

187. Schaeffer, *Cuneiform Texts* (1939 ; réf. dans notre note 73), p. 41 : « There is also sound advice for the treatment of horses which bite... ».

188. Voir Moulé, *Bulletin* 9 (1891), p. 54.

décrivent aussi le fait de trop manger ou de saisir la nourriture comme signe ou cause d'autres maladies : *Mascalcia*, p. 115 : « *Causa istius infirmitatis est multum comedere...* »<sup>189</sup> ; *CHG* I 4 : «...ὅταν τι προσλάβηται τῶν νέων καρπῶν καὶ σιτίων, δυσανάδοτοι γὰρ εἰσι καὶ δύσπεπτοι ; M. Chironis 116 : « *Aliquando tamen et ex cruditate contingunt, tunc cum herba nova inmoderationem sentiunt* » ; Ibn al-Awwam (II/2 : 98) : « Quand un cheval avale son orge sans la mâcher... » ; Clater : « *The windy, or flatulent colic, is in general produced by the horse eating greedily of some succulent food...* »<sup>190</sup>. Youatt explique les problèmes d'embarras gastrique comme une conséquence de la petitesse relative de l'estomac du cheval<sup>191</sup>.

'*akl* (ligne 12, §VI ; ligne 15, §VII). Nous doutons que '*akl* signifie dans ce texte « céréale » (plutôt que « nourriture » dans un sens général)<sup>192</sup>. Le texte grec cité dans la remarque précédente emploie deux termes (νέων καρπῶν καὶ σιτίων), et des termes généraux se trouvent dans d'autres textes classiques. En revanche, le texte arabe que nous venons de citer emploie un terme spécifique (« orge », dans la traduction de Clément-Mullet)<sup>193</sup>.

*mkšr ḡṛ[n]* (lignes 12-13, §VI ; ligne 16, §VII). La mention de céréale ou de foin « nouveaux » dans le texte grec cité plus haut indique la possibilité d'interpréter *mkšr grn* comme une sorte de céréale ou de produit à base de céréale qui vient plus ou moins directement de l'aire (*grn*, « aire »). Fronzaroli a déjà suggéré la traduction « *tritume dell'aia* »<sup>194</sup>, et Virolleaud pensait à une dérivation d'une racine apparentée à l'arabe *ksr* « briser »<sup>195</sup>. Nous proposons que *mkšr grn* indique un mélange de céréale et de paille que l'on prenait sur l'aire après le battage, mais avant le vannage. Une telle signification serait assez proche de deux formes de la racine *ksr* qui se trouvent dans le *Dictionnaire des parlers arabes de Syrie, Liban et Palestine* de C. Denizeau : *kesâr*, « fait de briser grossièrement la paille au début du dépiquage », et *kassâr*, « les céréales grossièrement dépiquées, après le *kesâr* »<sup>196</sup>. G. Dalman a décrit ces termes dans le contexte du battage des céréales<sup>197</sup> : plusieurs formes de la racine *ksr*

189. La maladie en question est *infusio*, discutée par Moulé, *Bulletin* 18 (1900), pp. 56-58 ; il discute aussi le *Trattati di Mascalcia*, *ibidem* 17 (1899), pp. 329-330.

190. *Farrier* (1813), p. 22.

191. *The Horse* (1874), pp. 103-104, 198-200.

192. Sanmartin, *UF* 9 (1977), p. 264.

193. Comme nous l'avons indiqué dans notre liste d'abréviations, le texte arabe n'est pas à notre disposition. Herbert, lui aussi, souligne la valeur d'un régime spécial pour atténuer les effets dus à l'ingestion de trop de céréales (*Hints* [1865], p. 129) : « ... the occasional exhibition of carrots and green meat, in small quantities, is of great advantage. It prevents the animals from becoming hide-bound, it keeps their blood cool, and it affords an agreeable change to their over-stimulated appetites, often partially fevered from excess of grain feeding ».

194. *AGI* 60 (1975), p. 43, note 31.

195. *Syria* 15 (1934), p. 81.

196. Denizeau (1960), p. 453. Cet auteur a extrait ces gloses du travail de G. Dalman cité dans la note suivante.

197. *Arbeit und Sitte in Palästina* (Gütersloh : Bertelsmann, 1928-1942), tome III, pp. 110-112.

s'emploient dans la langue arabe de la Palestine pour désigner le premier battage des céréales. Au fur et à mesure que le battage avançait, ce mélange de céréale et de paille s'empilait sur l'aire ou dans un cercle autour de l'aire avant d'être battu une seconde fois (le *tan'im*). Si ce processus décrit par Dalman correspond à l'ancienne façon de procéder, à laquelle *mkšr grn* fait peut-être allusion, cette phrase désigne le mélange de céréale et de paille qui constitue le résultat du premier battage. On aurait soigné le cheval malade au moyen de ce mélange pour éviter les effets nocifs de la consommation excessive de céréale nouvelle (comme nous le trouvons mentionné dans les textes classiques), c'est-à-dire, en termes modernes, en assurant une quantité suffisante de son dans l'alimentation<sup>198</sup>.

'*aškr* (ligne 13, §VI). Nous ne connaissons pratiquement pas de tentatives d'explication de ce mot<sup>199</sup>, excepté celle de Sanmartín, qui le comparait avec l'accadien *iškuru*, « cire »<sup>200</sup>. Si l'on considère que le mot accadien prend souvent le sens de « cire d'abeille », une telle interprétation du mot '*aškr* dans notre texte est plausible, car *iškuru* pouvait désigner « a carrier of medicinal substances »<sup>201</sup>. Cependant, on élèvera au moins deux objections :

1) Dans le texte ougaritique, '*aškr* semble représenter un ingrédient, et non un excipient, et il paraît figurer en quantité égale à celle des autres ingrédients. Cette quantité de cire d'abeille n'est-elle pas excessive pour un remède administré intérieurement, et par les narines ?

2) Nous ne connaissons pas de preuve, en accadien, que le /r/ final aurait été gémé, ni sous la forme /rr/ ni sous la forme /rVr/.

Il nous paraît donc qu'il s'agit, là encore, d'un nom de plante. Il n'est pas nécessaire que ce soit un nom hurrite<sup>202</sup>, car le nom de plante accadien *ašqulālu*<sup>203</sup> est de forme semblable ; il est même possible que le mot ougaritique soit un emprunt à l'accadien<sup>204</sup>. Sinon, les deux racines qui, en arabe, peuvent correspondre à l'ougaritique, soit *skr* et *škr*, ont des dérivés qui sont des noms de plantes, et la forme '*aškr* peut être une forme ancienne de l'un de ces noms.

198. Cf. Miller & West, *Encyclopedia* (1970), p. 254 (« diet ») et pp. 100, 872 (« bloat » et « tympany »). Youatt, *The Horse* (1874), pp. 352-356, présente un mélange de céréale et de son comme un régime *normal* possible, et même souhaitable.

199. La suggestion de Fronzaroli (*AGI* 60 [1975], p. 43 et note 31) de lire [*'aš*]krr dans *PRU* V 37 II 5 ne se trouve pas appuyée par la lecture [ *]prr* de *KTU* (texte 4.608 : 20). Le mot '*ašk[rh]*, « his drinking-feast », que nous croyons avoir trouvé en *Ugaritica* V, n° 1, ligne 15, n'a probablement rien à faire avec ce '*aškr* (voir *AfO* 28 [1981-1982], p. 267, note 36).

200. *UF* 10 (1978), p. 350.

201. *CAD* I, p. 252.

202. Dietrich, Loretz et Sanmartín, *UF* 6 (1974), p. 39.

203. *CAD* A2, p. 452 : « a medicinal plant » ; *AHw*, p. 82 : « eine Art 'Lasso ; Wirbelwind ? ; eine Pflanze ».

204. Farber nous a suggéré l'explication par emprunt. Si le mot ougaritique et le mot accadien sont apparentés et si l'accadien *ašqulālu* est bien dérivé du verbe *šūqallulu* (*AHw*, p. 82), on doit conclure que le *q* et le *l* du nom accadien sont tous les deux étymologiques et que la forme ougaritique avec *k* et *r* s'explique par sa nature d'emprunt. Pour la variation *r/l*, Farber cite l'ougaritique *npršh* = l'accadien *napalsuḫ* (voir, pour cette dernière comparaison, W. Farber, *Beschwörungsrituale an Ištar und Dumuzi : attī Ištar ša ḫarmaša Dumuzi* [Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Veröffentlichungen der Orientalischen Kommission 30 ; Wiesbaden : Steiner, 1977], p. 204).

*ḥḏrt* (ligne 14, §VI ; ligne 27, §X). Si le mot précédent, *pr*, signifie « fruit », alors *ḥḏrt* ne devrait pas signifier « laitue »<sup>205</sup>. L'aspect sémantique d'une comparaison avec l'araméen *ḥazzûr*, « pomme »/« pommier »<sup>206</sup> est compatible avec *pr*, « fruit », mais ici la correspondance phonétique (*d* → *z*) est inattendue. Farber nous rappelle, cependant, que, si *ḥazzûr* est apparenté au suméro-accadien *ḥašḥuru*<sup>207</sup>, nous avons peut-être affaire à un *Kulturwort* et les différences d'orthographe et de prononciation ont alors moins de poids<sup>208</sup>.

*nn'i* (ligne 15, §VII ; ligne 26, §X). Les correspondances étroites de forme et d'usage avec l'accadien *nīnu* (*nini'u*) rendent probable une identification des deux termes<sup>209</sup>, bien que la plante dont il s'agit ne soit pas encore identifiée avec certitude<sup>210</sup>.

*'irġn ḥmr* (ligne 17, §VII ; ligne 28, §X ; *'arġn ḥmr* en RS 23.484 : 4'). Nous ne connaissons qu'une interprétation publiée de cette phrase depuis celle qui a été proposée par Virolleaud dans l'*editio princeps* : « *erġn ḥm[r (?)*, autre nom de plante : ' le *erġn* (rad. *r'n*, « être vert, verdoyant ») de l'âne (?) »<sup>211</sup>. Hormis le problème majeur constitué par le fait que nous n'avons pas d'autre attestation de la phrase *'irġn ḥmr*, ni en ougaritique, ni dans d'autres langues sémitiques, il y a encore d'autres problèmes

205. Hébreu post-biblique *ḥazeret* (H.L. Ginsberg, *Orientalia* n.s. 5 [1936], p. 174 ; Dahood, *Biblica* 39 [1958], p. 313 [qui donne à *pr* le sens de « crush » ou « shred »] ; *idem*, *Psalms III* [1970], xxiv).

206. Ginsberg, *ibidem*. Il y a plusieurs formes féminines de ce mot en ouest-sémitique ; on aurait donc tort d'en renier l'identification, uniquement à cause de la forme ougaritique affixée en -t.

207. I.J. Gelb a récemment traité le problème de *ḥašḥuru* et il est arrivé à la conclusion que le fruit en question pourrait bien être l'abricot, plutôt que la pomme (dans *Zikir Šumim : Assyriological Studies Presented to F.R. Kraus* [Leiden : Brill, 1982], pp. 67-82). En outre, selon lui, *ḥašḥuru* et *ḥenzuru* pourraient être deux noms pour le même fruit. L'ougaritique *ḥḏrt* serait, dans cette perspective, une forme féminine de la forme *ḥenzuru* avec le *n* assimilé. Le mot ougaritique ne serait probablement pas un emprunt direct de l'accadien, car le *ḥ* ne se prête pas à une telle hypothèse.

208. Voir notre discussion sur *'rgz* (ligne 5, §III) ci-dessus, et sur *'irġn* (ligne 17, §VII) ci-après.

209. Virolleaud, *GLECS* 6 (1951-1954), p. 47 ; Dietrich, Loretz et Sanmartin, *UF* 6 (1974), p. 41 ; Astour, *Bible World* (1980 ; réf. dans notre note 158), p. 5.

210. R.C. Thompson, *A Dictionary of Assyrian Botany* (London : British Academy, 1949), p. 67, « ammi ». Il est à noter ici que la forme ougaritique avec /' / permet d'éviter l'incertitude de Thompson, quant à l'étymologie de l'accadien *ninû*, entre le rapprochement avec le syriaque *ninyā'*, « ammi » ou avec le syriaque *nānē'ā'*, « menthe », car il est beaucoup plus vraisemblable que l'ougaritique avec /' / est apparenté à la forme syriaque avec /y / plutôt qu'à la forme avec /' /. La glose « Ammi » pour l'accadien *ninû* se trouve en *AHW* ( en plus de « Zahnstocherdolde » [p. 791]). *CAD* se limite à « (a medicinal plant) » (*N*<sub>2</sub>, p. 241).

211. *Syria* 15 (1934), p. 82. La seconde est de Sanmartin, *UF* 11 (1979), p. 723 : *'irġn* = « Sperma » (« Sperma von Esel »). Comme nous l'indiquons ci-après, le mot *ḥmr*, même dans le sens d'« âne », n'exclut pas que la phrase *'irġn ḥmr* soit un nom de plante (voir *za'tar el-ḥamîr*), comme Sanmartin le prétend. En outre, l'étymologie proposée par Sanmartin pour *'irġn*, à savoir l'accadien *reḥû*, « se verser », est difficile, à moins que *'irġn* soit un emprunt direct à l'accadien (voir ci-après l'explication de Weippert), et un tel mot signifiant « sperme » n'existe pas en accadien. Enfin, l'ingestion des sécrétions du corps ne fait pas partie de notre traité.

dans la tentative d'étymologie de Virolleaud (ou dans toute autre tentative). Le premier, c'est qu'aucune étymologie plausible n'existe pour l'hébreu *ra'ānān* (source de la racine *r'n* mentionnée par Virolleaud)<sup>212</sup>. Le deuxième, c'est que *hmr* peut signifier « rouge » ; la phrase peut donc vouloir dire « *'irgn* rouge » au lieu de « *'irgn* d'âne ». On peut évoquer, par exemple, le nom de plante de l'arabe palestinien *hmerrē* ; ce nom, selon Dalman<sup>213</sup>, vient de la couleur de l'écorce de cette plante qui était utilisée dans le tannage. Il y a même apparemment deux noms de plantes très similaires qui ont chacun un des deux sens de *hmr* : *za'tar el-ḥamīr*, « *za'tar* des ânes »<sup>214</sup> et *za'tar 'ahmar*, « *za'tar* rouge »<sup>215</sup>. Pour *'irgn*, nos lecteurs ont proposé trois sources de comparaison : le syriaque *rū'ānā*, « malva »<sup>216</sup> (Caquot), l'arabe *rġn*, « déguster » → « délice des ânes » (Caquot), l'hébreu *r'nn* dans la phrase *šemen ra'ānān*, « huile nouvelle »<sup>217</sup> (Stager). Une dernière suggestion nous tente encore plus que celles que nous avons mentionnées jusqu'ici : M. Weippert, par l'intermédiaire de Farber, a suggéré que *'irgn* était apparenté à l'accadien *arḥānu/erḥānu*. Cette hypothèse, antérieure à la publication de RS 23.484, est d'autant plus séduisante aujourd'hui, à la lumière de la forme *'arġn* de RS 23.484 : 4', qui pourrait refléter, des deux formes du mot accadien, la forme *arḥānu*. Quant à la correspondance /ġ/-/ḥ/ entre l'ougaritique et l'accadien, on peut la noter dans le « tableau synoptique des écritures ougaritique et accadienne », *PRU II* 189 : 26 (ġ = ḥa). Le côté douteux de cette suggestion, c'est que le mot accadien est très rare, ne se trouvant que dans les textes lexicaux, et que son sens reste donc incertain : *AHw* (p. 67), « unreife Falldattel ? » ; *CAD* (A2, p. 255), « designation of a certain stage of growth of the date palm »<sup>218</sup>. En tout cas, s'il y a parenté, il faut voir dans le mot ougaritique un emprunt à l'accadien, car la forme *marḥānu* dans cette langue indique clairement que l'étymologie première ressortit à la racine *wrḥ*, « être tôt, se hâter ». Cet état de choses n'est pas du tout impossible, car la côte syrienne n'a jamais été un lieu de culture importante de la

212. Au sujet du texte *Ugaritica V* (1968) 7 : 61 (pp. 564-572), voir notre commentaire dans *JANES* 10 (1978), pp. 88-89, et celui plus récent de Dietrich & Loretz, *UF* 12 (1980), p. 161, différent du nôtre, mais qui n'a aucun rapport avec la « verdure ».

213. *Arbeit und Sitte V* (1937), p. 189 ; Denizeau, *Dictionnaire des parlers arabes...* (1960), p. 123.

214. G.M. Crowfoot et L. Baldensperger, *From Cedar to Hyssop* (London : Sheldon, 1932), pp. 82-83 et Plate 57 (nous devons cette référence au Prof. Stager).

215. Dalman, *Arbeit und Sitte I/2* (1928), p. 544.

216. Voir Brockelmann, *Lexicon Syriacum* (1928), p. 722 ; R.P. Smith, *Thesaurus Syriacus* (Oxford : Clarendon, 1901), p. 3869, cite *Peshitta II Rois* 4 39 : *rw'n* = hébreu *'ōrōt* = LXX *αριοθ* = vulgate *herbas agrestes*.

217. Selon S.E. Loewenstamm, la phrase *šemen ra'ānān* en *Ps.* 92 : il se réfère à l'arbre plutôt qu'à l'huile (*UF* 10 [1978], pp. 111-113 ; *idem*, *UF* 13 [1982], p. 302).

218. *AHw*, p. 67, donne les deux formes *arḥānu/erḥānu* dans la même rubrique, avec deux sens : « unreife Falldattel ? » et « eine Darmkrankheit », tandis que *CAD* A2, p. 255, divise en deux rubriques, la première, *arḥānū* (*marḥānū*), avec la glose « (designation of a certain stage of growth of the date palm) », la seconde, *arḥānū* (*erḥānū*), avec la glose « (a disease) ». Les deux traductions dans *CAD* correspondent à deux étymologies différentes, la première à *arāḥu* A (<*warāḥu*), « to hasten », la seconde à *arāḥu* C, « to attack ». Si cette séparation est juste, les deux formes ougaritiques ne correspondraient pas aux deux formes accadiennes.



datte, et celle-ci aurait donc été, au moins en partie, une denrée d'importation<sup>219</sup>. En plus, si *hmr* signifie « rouge » dans la phrase *'irġn hmr*, cela concerne bien la datte, car la couleur rouge marque une des étapes de son mûrissement<sup>220</sup>. En effet, différentes formes de la racine *hmr* s'emploient en arabe pour désigner des variétés de dattes ou pour des étapes de leur mûrissement<sup>221</sup>. Selon cette hypothèse donc, la phrase *'irġn hmr* serait à traduire par « datte(s) rouge(s) ».

*yr'aš* (ligne 18, §VIII ; ligne 30, §XI). Nous connaissons deux interprétations principales de ce verbe ; ce serait un dénominatif de *r'iš*, « tête », avec les deux aspects suivants : 1) un mouvement de la tête<sup>222</sup> ; 2) une maladie de la tête<sup>223</sup>. Parmi les autres langues nord-ouest sémitiques, nous n'avons trouvé de verbe dénominatif de « tête » qu'en syriaque : *rayšen* (et *raššen*) / *'etrayšan* (et *'etraššan*), « ériger en chef » / « s'ériger en chef, devenir chef ». Ce sens se rencontre aussi en arabe et en éthiopien (dans plusieurs conjugaisons). En arabe, on trouve encore un autre sens principal : « frapper quelqu'un à la tête » (transitif) et « souffrir de la tête » (description de la maladie *birsām*, « pleurésie »)<sup>224</sup> ; ce dernier sens, qui prend la forme *yaqtal*, comme l'ougari-

- 
219. Une explication de l'origine du terme par emprunt rejoint donc celle que nous avons acceptée provisoirement pour *'rgz*. Notre collègue L. Marfoe nous a signalé l'attestation probable de fibres de dattier à Amuq, phase I : voir R.J. Braidwood et L.S. Braidwood, *Excavations in the Plain of Antioch, I The Earlier Assemblages Phases A-J* (Oriental Institute Publications 61 ; Chicago, University of Chicago, 1960), p. 428. Un texte de Ras Ibn Hani (1983/2 : 29), qui fait mention d'un *tmry* avec ce qui semble être un gentilece (voir P. Bordreuil, E. et J. Lagarce, A. Bounni et N. Saliby, « Les découvertes archéologiques et épigraphiques de Ras Ibn Hani (Syrie) en 1983 », *CRAI* 1984, pp. 398-438, spécialement pp. 427-429) fournit un indice en faveur de l'hypothèse qui voit dans le mot *tmry* (déjà connu de *PRU* II 26 ii 3) un nom de métier (« date-palm workers » : M. Heltzer, *OLA* 6 [1979], p. 472) au lieu d'un gentilece (M. Astour, *JNES* 22 [1963], p. 229 ; Dietrich & Loretz, *OLZ* 62 [1967], p. 550). Si cette interprétation s'avère juste, on peut dire au moins que la datte était cultivée dans le royaume d'Ougarit au Bronze Récent.
220. Voir V.H.W. Dowson, *Dates & Date Cultivation of the 'Iraq. Part I. The Cultivation of the Date Palm on the Shat Al 'Arab* (Cambridge : Heffer, 1921) pp. 29-33 (nous remercions R. Zettler pour cette référence).
221. Voir, par exemple, Lane, *Arabic-English Lexicon* I/2 (1865), p. 640c (*ḥumratun*), p. 642a (*'aḥmaru*) ; Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes* I (1927), 321b (*ḥamrāyātun*), 322a (*ḥamūriyyun*) ; Dowson, *ibidem*, p. 72 : « Hamera ». Ce dernier est particulièrement intéressant à cause de la définition : « Syn. Hashaf », c'est-à-dire, synonyme de *hashaf*, et *hashaf* est décrit ainsi : « (a) Small, dry reddish dates which fall from the palms before maturity owing to damage by the larvae of the Gelechiid moth ; (b) the disease itself ». Ces deux sens semblent rejoindre les deux sens de l'accadien *arḥānū/erḥānū* (*hšf* se rapporte au côté desséché, ratatiné de ces dattes ; *hmr* à leur couleur).
222. Virolleaud : « Faut-il comprendre...qu'il dresse haut la tête, ou encore qu'il 'encense' ? » (*Syria* 15 [1934], p. 80) ; Dietrich, Loretz et Sanmartín : « Das...Verbum *raš* beschreibt das unruhige Kopfbewegung des krankern Pferdes » (*UF* 6 [1974], p. 45).
223. Virolleaud : « Faut-il comprendre que le cheval est atteint d'enflure à la tête (et aux naseaux...?) » (*ibidem*) ; J.P. Lettinga : « De ziekte waartegen deze therapie moest worden aangewend, is waarschijnlijk de goedaardige droes, waarbij klierswelling en etterige neusuitvloeiing optreedt, met als na-ziekte de zg. petechiaal-typhus (heeft met 'typhus' niets te maken), waarbij het hoofd dik opzwellt... » (*MVEOL* 6 [1942], p. 24).
224. Il existe aussi des usages moins fréquents : II « faire sortir la tête la première d'un trou » (se dit d'un lézard) ; VIII « se fixer à la tête », « pousser quelqu'un par terre par le cou » (Lane, *Arabic-English Lexicon* I/3 [1867], p. 995). D'autres dictionnaires arabes (par exemple, Dozy, Denizeau) ajoutent des usages rares pour le nom « tête », mais n'ajoutent rien d'important à ces nuances du verbe.



tique *yiqtal-* (\**yir'ašu*, d'après l'orthographe avec /'a/), correspond peut-être, aussi bien par le sens que par la forme, au verbe ougaritique, probablement avec le sens intransitif<sup>225</sup>.

Les textes hippiatriques classiques parlent du « mal de tête » comme d'une maladie qui a des symptômes et qu'on peut soigner, parfois en administrant le médicament par les narines. En voici quelques exemples : « *Capitis dolorem indicant lacrimae et aures proiectae et cervix ad terram demissa at facies incerta* » (Pélagone 47) ; « *Ad capitis gravedinem. Ante omnia purgandum est caput, purgandum autem hoc modo : inulam, euphorbium, turis pollinem vino decoque et sole calido naribus infundito. Post modicum olei rosacii aliquantulum, propter vim medicaminis, in nares mittito.* » (Pélagone 48). Ibn al-Awwam parle des « maladies qui attaquent la tête ou le cou du cheval » dans les mêmes termes : « Les symptômes qui décèlent le mal de tête, c'est qu'on voit l'animal la tenir baissée sans qu'il puisse la relever. Les yeux sont ternes et larmoyants... » (II/2, p. 129)<sup>226</sup>.

Il nous semble que le témoignage de la philologie comparée, bien qu'il soit mince (l'arabe *r's*), aussi bien que les indices de l'hippiatrie comparée<sup>227</sup>, sont en faveur d'une interprétation de *yr'aš* comme indiquant une maladie, « le mal de tête ». On ne peut pas, cependant, éliminer la possibilité que ce verbe ait désigné un mouvement de la tête, qui aurait constitué un symptôme du mal de tête<sup>228</sup>. Mais si *yr'aš* indique bien une maladie, et non un symptôme, l'indice, à notre avis, n'est pas aussi précis que le pense, par exemple, Lettinga (voir la note 223) quand il affirme que *yr'aš* dénote l'enflure qui accompagne la gourme.

*bln qt* (ligne 18, §VIII). Dietrich, Loretz et Sanmartín<sup>229</sup> ont expliqué cette phrase par

225. La traduction adoptée par Virolleaud était : « Quand [le cheval] a une très grosse tête » (*Syria* 15 [1934], p. 78). S'il s'agit de la forme de la tête du cheval (et non pas d'une enflure passagère, selon une des options que Virolleaud a proposées dans *Syria* 15 [1934], p. 80 : cf. notre note 223), nous ne trouvons pas cette interprétation convaincante, surtout parce qu'elle se rapporterait à un défaut permanent, et donc incurable par les moyens prévus dans notre texte. Pour le sens d'« enflure », voir la fin de notre commentaire sur *yr'aš*.

226. G. Björk, spécialiste des textes hippiatriques grecs, a comparé ce texte arabe avec ses précédents grecs (*UUA* 1932, p. 49). Voir Moulé, *Bulletin* 9 (1891), pp. 120, 127-128, pour une discussion sur les différentes maladies de la tête. Il ne faut pas oublier, en dépit des parallèles généraux que nous citons, qu'il n'y a que l'ougaritique qui utiliserait un verbe dénomiatif pour désigner le mal de tête. L'usage syriaque, comme l'arabe, suit l'usage grec (*Book of Medicines*, pp. 1, 31).

227. Herbert, *Hints* (1865), p. 353, donne des remèdes pour l'« Inflammation of the Brain ». Un traité plus moderne (*Diseases of the Horse* [1942], p. 200) décrit un symptôme de cette inflammation du cerveau : « The animal becomes afraid to have his head handled ».

228. Farber nous fait remarquer que, d'après les rubriques précédentes où l'on trouve surtout des symptômes, on s'attendrait plutôt à un symptôme qu'à une maladie. Dans ce sens, les interprétations de Virolleaud et de Dietrich, Loretz et Sanmartín que nous avons citées dans notre note 222 (un mouvement de la tête) ne sont pas à rejeter d'emblée. Étant donné la tendance, dans la littérature hippiatrique pré-moderne, à confondre symptôme et maladie, et le fait que le mal de tête apparaît assez fréquemment dans ces traités, nous préférons toujours l'interprétation de *yr'aš* comme dénotant le mal de tête considéré alors, si besoin est, comme symptôme plutôt que comme maladie.

229. *UF* 6 (1974), p. 39. Depuis cet article, Sanmartín a proposé pour son propre compte (*UF* 11 [1979], pp. 726-727) que *qt* signifiait ici « Flachs » ; il traduit : « Alraun (und) Lein(samen) ». En sa faveur, il existe

l'accadien *GIŠ.bil-la-nu/GIŠ.pil-la-nu* et *pillû*<sup>230</sup>. *AHw* traduit *pillû* par « Mandragora, Alraun »<sup>231</sup>. Si *bln* est bien un nom de plante<sup>232</sup>, on peut conjecturer que *qṭ* est un terme géographique<sup>233</sup> dont la fonction aurait été de désigner une source de *bln* particulièrement appréciée (Cf. *gd hlb* dans RS 17.120 : 20, que nous discutons ci-après).

§IX (il manque dans les textes 160 et 161 et il est différent, au moins en partie, dans RS 23.484). Pour la portée structurale des variations de la rubrique IX, on verra nos remarques dans le Chap. I ci-dessus sur la structure du texte. Nous y avons discuté le nombre différent de signes au début de RS 17.120 : 20 et de RS 23.484 : 8', aussi bien que les différentes lectures avant le mot *ššw* dans les deux textes témoins.

*gd* (ligne 20, §IX ; ligne 25, §X). Cette lecture n'est pas certaine, mais elle semble plausible. Elle a été établie par la comparaison entre les rubriques IX et X en RS 17.120 et en RS 23.484 : en RS 23.484 : 11', on trouve un /d/ complet, précédé de ce qui peut être un /g/, tandis qu'en RS 17.120 : 25, on trouve un /g/ qui est sûr, suivi de ce qui peut être un /d/. Enfin, s'il s'agit du même mot dans les paragraphes IX et X, on peut établir que ce mot comporte seulement deux signes pour des raisons d'espace : en effet il n'y a de place que pour deux signes avant le mot *hlb*, bien conservé en RS 17.120 : 20<sup>234</sup>.

Si le mot est bien *gd*, nous avons peut-être affaire à un mot *gaddu* ou *giddu*, « coriandre »<sup>235</sup>, qui est bien connu, sans y être extrêmement fréquent, dans les textes hippiatriques. On citera, par exemple, Végèce, II 37 : « *Similiter coriandri viridis sucum exprimes et naribus infundes* »<sup>236</sup>. Nous ne connaissons pas d'autre mention de la coriandre alépine ; *hlb* pourrait signifier aussi, bien sûr, « montagne » ou, peut-être, « forêt »<sup>237</sup>. Il n'est pas totalement à exclure que *gd* signifie « safran », à comparer avec

---

au moins un élément étymologique du sémitique du nord-ouest : *qṭw* en syriaque (Sanmartin cite aussi l'araméen d'Empire, mais le travail de P. Grelot rend cet aspect de l'étymologie douteux : voir *Documents araméens d'Égypte* [LAPO 5 ; 1972] ; p. 131 [§17 : 9, où Cowley avait lu *qṭ*] et p. 370 [§91 : 6]). Néanmoins, les difficultés à insérer un mot « Flachs » ici sautent aux yeux à partir de la traduction de Sanmartin ; il manque une conjonction entre *bln* et *qṭ* et on s'attendrait à trouver le mot *dr'* dans le texte (considérer l'usage en accadien : *CAD*, article *kitû*, p. 473, §1b). Nous pensons donc qu'une autre solution est possible.

230. Farber nous fait remarquer que seul *pillû* est attesté dans des textes médicaux.

231. Cf. *CAD B*, p. 229 (*billu C*).

232. Et non pas un nom qui signifierait « gouttes » (Dahood, *Psalms II* [1968], p. 97).

233. Au sujet de la localisation de *qṭ*, voir M. Weippert, *ZDPV* 85 (1969), pp. 35-50. Pour des raisons épigraphiques, nous ne pouvons pas accepter la proposition de Dietrich et Loretz (*UF* 12 [1980], p. 390) de lire ce nom de lieu en RS 17.434+. Voir notre étude de ce texte dans *AfO* 29-30 (1983-84), pp. 321-329, spécialement p. 328, note 69.

234. Au paragraphe X, l'espace après *gd* n'est préservé qu'en RS 23.484 : 11', et même là, la surface de la tablette a beaucoup souffert. Il est quand même possible d'y voir le trait de séparation.

235. Hébreu *gad*, araméen *giddā* ; cf. Löw, *Flora der Juden* III (1924), pp. 441-447 ; Rosner, *Maimonides' Glossary* (1979), pp. 128-129. On a fait appel à ce mot pour expliquer *gdm* dans le texte ougaritique *CTA* 3 II 2 (on en trouvera les éléments bibliographiques chez Sasson, *RSP I* [1972], p. 403).

236. Ailleurs on prescrit les feuilles et les racines de cette plante (par exemple Pélagonie 13).

237. Astour, *RSP II* (1975), pp. 285-286 ; W.F. Albright, *JPOS* 14 (1934), p. 131, note 160, compare l'ougaritique *hlb* avec l'accadien *halbu*, « forêt ».

l'arabe *gadiyyun*<sup>238</sup>, car on trouve le safran cité comme ingrédient dans les textes hippocratiques classiques. Mais on peut élever des objections importantes contre cette identification<sup>239</sup> ; aussi, pour le moment, ne la mentionnons-nous que comme une possibilité.

š[ ] (ligne 21, §IX). On peut proposer la restitution : š[t...], avec un nom de plante dans la fin de la lacune.

[*dprn*] (ligne 23, §X ; conservé presque entier dans 161 : 28). L'identification avec l'accadien « *daprānu* » et la restitution de *pr* dans la lacune à la fin de 161 : 27 remontent à Virolleaud<sup>240</sup>. Le sens de « genévrier/genièvre » pour *dprn* est vraisemblable en raison de l'usage fréquent, dans les textes médicaux accadiens, du mot qui lui est apparenté<sup>241</sup>. Le terme qui se trouvait dans la lacune actuelle avant *dprn* reste incertain, car cette lacune n'est remplie ni par l'un ni par l'autre des deux textes publiés en 1968 (RS 17.120) et en 1976 (RS 23.484). D'après les textes accadiens, on peut penser à plusieurs restitutions possibles, à part *pr* :

- 1) *št* (ou une autre mesure) *dprn*, « (une mesure-) *ŠT* de résine de genièvre »<sup>242</sup> ;
- 2) *šmn dprn*, « résine/huile de genièvre » ;
- 3) *dr' dprn*, « des graines de genièvre ».

'[*rb*] (ligne 24, §X ; conservé presque entier dans RS 23.484 : 10')<sup>243</sup>. Dans le dictionnaire arabe de Biberstein Kazimirski, on trouve une plante '*utrubun* (*nomen unitatis* '*utrubatun*), « arbrisseau semblable au grenadier. On dépouille les extrémités de ses branches, qui sont très tendres, et on les mange »<sup>244</sup>. Nous n'avons trouvé aucune autre trace de ce mot.

238. Sasson, *RSP I* (1972), p. 403, donne les éléments bibliographiques nécessaires à cette interprétation de *gd*.

239. Le côté curieux et séduisant de l'identification de *gd* comme « safran » se trouve dans une comparaison avec l'accadien *kurkânû ša šadi*, « *kurkânû* de montagne », un ingrédient mentionné dans les textes médicaux, qui correspondrait parfaitement à *gd hlb*. Cette correspondance reposerait, cependant, non seulement sur un sens en ougaritique qui n'a pour étymologie qu'un sens secondaire d'un mot arabe (selon Lane, le mot arabe en question est dérivé d'un nom de ville : *Arabic-English Lexicon I/2* [1865], p. 394), mais aussi sur l'identification de *kurkânû*, accadien, avec les mots ouest-sémitiques utilisés pour « safran » (hébreu *karkôm*, araméen *kûrkemâ*, arabe *kurkumun* ; voir Rosner, *Maimonides' Glossary* [1979], pp. 97, 142). C'est justement cette dernière identification que B. Landsberger a réfutée énergiquement (*WO 3* [1964-1966], p. 260, note 56).

240. *Syria* 15 (1934), p. 82.

241. Voir les textes cités dans *CAD D*, pp. 189-190, article *duprānu*, et *BAM* 159 V 37, texte cité ci-après dans l'appendice III (exemple d'un texte hippocratique).

242. En accadien, on n'emploie pas toujours un mot « huile »/« résine » pour indiquer la résine de genièvre opposée au bois de genièvre.

243. Comme nous l'avons dit plus haut dans les comparaisons entre nos lectures et celles de *KTU*, la lecture /' / est préférable à celle d'un trait de séparation dans RS 23.484 : 10'.

244. Tome II, p. 170.

[*dr'*] (ligne 24, §X ; conservé entier en 161 : 29, avec seulement deux lettres sur trois en RS 23.484 : 10' : *dr'*]). La fonction de *dr'* ici est-elle d'expliquer ce que veut dire *pr* dans la phrase *pr 'trb* ? Si oui, nous ne comprenons pas pourquoi la phrase n'est pas tout simplement *dr' 'trb*. En revanche, si celle-ci n'indique pas la fonction de *dr'*, nous ne voyons pas pourquoi il n'y avait pas ou bien *w* (si *dr'* signifie « céréale », comme c'est le cas en général) avant *dr'*, ou bien *w* avant *dr'* et un autre mot après (si *dr'* signifie « graine de X »)<sup>245</sup>. En tout cas, *dr'* signifie probablement « des graines » d'une sorte ou d'une autre, car les graines de plantes sont souvent mentionnées dans les textes médicaux en accadien, et le rapport entre *dr'* et *pr 'trb*, suggéré ci-dessus en premier lieu, nous paraît être le plus vraisemblable, quoique nous n'arrivions pas à expliquer le pourquoi de la forme de cette phrase. On n'a pas encore établi s'il existait un rapport entre ce mot *dr'* et le mot *dr'* qui apparaît dans des textes parlant de cargaisons de bateaux<sup>246</sup>.

*tm̄l* (ligne 25, §X ; aussi, avec plus ou moins de restitution, une deuxième fois à la ligne 25 et de nouveau à la ligne 27 [d'après 160 : 23]<sup>247</sup>). Parce que ce mot se trouve avant d'autres noms d'ingrédients dans cette rubrique, nous avons supposé qu'il désignait une mesure ou un vaisseau qui aurait servi de mesure. Il existe, en accadien, un nom de vaisseau : *tamšilu*, que W. von Soden fait dériver de *mašālu* = *m̄l*<sup>248</sup>, mais il y a si peu d'attestations du mot en accadien<sup>249</sup> qu'on pourrait douter qu'une forme apparentée se trouve en ougaritique<sup>250</sup>. Néanmoins cette analyse se conforme très bien à la structure du texte et nous paraît marquer un progrès sur la glose : « hippic term (Indo-European) » dans *Ugaritic Textbook*<sup>251</sup>.

*tmrg* (ligne 25, §X). Dans nos recherches comparatives, nous n'avons pas trouvé d'indice sur le sens de ce mot. On peut seulement dire que, d'après le contexte, il s'agit là d'un nom de plante.

245. La suite '*trb dr'*' est assurée par RS 23.484 : 10'.

246. Voir A. Caquot, *ACF* 79 (1979), pp. 485-486 ; Bordreuil et Caquot, *Syria* 57 (1980), p. 357 ; J. Hoftijzer, *UF* 11 (1979), pp. 387-388.

247. Voir notre note 35.

248. Rubrique n° 5, article *tamšilu*, « Bild, Abbild, Entsprechung » → « ein Becher » (*AHw*, pp. 1316-1317).

249. Il paraît une fois dans le texte lexical *ḪAR-gud* (*MSL* 7 [1959], p. 112, ligne 98) et plusieurs fois dans une liste de noms de récipients (*PBS* II/2 [1912], p. 109 ; voir A. Salonen, *Die Hausgeräte der alten Mesopotamier nach sumerisch-akkadischen Quellen*, tome II, *Gefässe* [Helsinki : Suomalainen Tiedakatemia, 1966], p. 122, et *passim*).

250. A partir du sens « égal » de la racine *m̄l*, Farber suggère le sens « part égale » pour *tm̄l*. Ce sens est tout aussi plausible qu'une étymologie fondée sur un usage rare de l'accadien et pourrait convenir au texte actuel. Si, cependant, *št* signifie bien une mesure, il nous semble qu'un sens semblable est préférable pour *tm̄l*.

251. *UT*, §19.1580. Cette explication est antérieure, bien sûr, à la publication de RS 17.120 et au contexte plus étendu que cette tablette a fourni. En dépit de l'étymologie indo-européenne qu'il a proposée, Gordon a rangé le mot *tm̄l* sous la racine (sémitique) *m̄l*. Ginsberg, *Kitve Ugarit* (1936), p. 101, traduisait *tm̄l* par le mot hébreu « *dmwt* » (ressemblance) et comparait avec l'arabe *tam̄ālun/tim̄ālun*, « image ». Aistleitner, *WUS*, §1721, rangeait *tm̄l* sous la racine *m̄l*, mais il ne l'a pas traduit.

'*bq* (ligne 26, §X). Dietrich, Loretz et Sanmartín ont cité<sup>252</sup> comme point de comparaison l'accadien *abukatu/abukattu*, un nom de plante qui se trouve souvent dans les textes médicaux sous la forme *hīl abukkati*, « résine d'*abukatu* ». Le CAD en a donné une traduction hypothétique : « gum arabic »<sup>253</sup>. Bien que nous n'ayons pas d'autres suggestions à faire, nous explicitons ici les deux objections qui se sont présentées à nous :

1) On ne s'attendrait pas à ce qu'un mot qui commence par /'/ en ougaritique commence par *a-* en accadien<sup>254</sup>.

2) La phrase ougaritique *pr 'bk* ne devrait pas signifier « résine de '*bk* » ; ainsi l'ingrédient cité dans le texte ougaritique ne serait pas le même que celui d'*abukatu*, dont on faisait le plus grand usage selon les textes accadiens.

[*'qrb*] (ligne 26, §X ; la restitution dépend de la lecture [...]*q̄rb* en 160 : 22). La restitution '*q̄rb* en 160 : 22 n'est pas du tout certaine, parce que les lettres /*q̄rb*/ ne se trouvent que dans ce texte-là et que la lettre /*q*/ n'est pas absolument sûre<sup>255</sup>. En outre, la restitution du /'/ dépend de la même conformation de lettres dans le nom de plante '*qrbn* (ligne 2, §II) qui résulte, bien sûr, de '*qrb* + *n*, et non pas de '*qrb* seul. Ainsi, il est non seulement nécessaire de se souvenir que le /'/ du mot en question est tombé, mais, si l'on accepte la restitution du /'/, il est très probable que l'ingrédient ainsi noté n'est pas le même que le '*qrbn* de la rubrique II. Dans ce dernier cas, '*qrb* devrait désigner ou bien le scorpion lui-même (cf. le texte accadien cité dans notre note 126), ou bien un nom de plante autre que le '*qrbn* (voir notre note 118).

§XI. Pour les formulations différentes de cette rubrique, on se reportera à nos remarques sur la structure de ce texte dans le Chap. I.

*ykhp* (ligne 30, §XI). Dietrich, Loretz et Sanmartín comparent ce mot<sup>256</sup> avec l'accadien *kāpu*, « opprimer, se pencher ». La notion de prostration corporelle ou le fait de laisser pendre la tête sont bien connus dans la littérature hippiatrice. En voici des exemples : « ... *cum tessierit, caput deorsum mittit usque ad terram...* » (Végèce, II cxxvii) ; « ἔχει τὴν κεφαλὴν καταρρέπουσαν ἐπὶ τὴν γῆν... » (CHG, I i 3)<sup>257</sup>.

252. UF 6 (1974), p. 44.

253. A<sub>1</sub>, p. 82 (sous les formes *abukkatu* et *bukkatu*).

254. GAG, §9a.

255. Voir ci-dessus, fig. 6, la copie de Bordreuil qui a vu le signe /*q*/ entier.

256. UF 6 (1974), p. 39. Caquot nous a signalé l'usage en syriaque du verbe *kāp* (*kwp*), « pencher/se pencher » avec *r'š*, « tête » ; ceci est vrai aussi d'une autre forme de cette racine en syriaque, *kēpā* (voir J. Payne Smith, *A Compendious Syriac Dictionary* [Oxford : Clarendon, 1903], pp. 210, 222).

257. Youatt, *The Horse* (1874) décrit ainsi un des symptômes d'« Apoplexy » : « He will be seen with the head low, extended almost to the ground, and supported against the manger » (p. 102).

*bql* (ligne 32, §X). *buqlu*, « malt », fait partie des ingrédients cités dans les textes hippiques en accadien<sup>258</sup>. Nous savons maintenant, d'après les textes d'Ebla<sup>259</sup>, que le mot *buqlu* était connu dans le Levant dès le 3<sup>e</sup> millénaire.

---

258. Gordon, *Orientalia* n.s. 22 (1953), p. 232. A. Salonen, *Hippologica Accadica* (Helsinki : Suomalainen Tiedeakatemia, 1955), p. 187. On ne sait toujours pas si le logogramme KUMUNU<sub>4</sub> correspond seulement à l'accadien *zû buqli*, « refuse of malt » (*CAD Z*, p. 151) ou s'il faut aussi inclure l'accadien *qēm buqli* (voir *CAD Q*, p. 208).

259. *bù-gu-lu-um/bù-gu-lum* (A. Archi, *SEb* II/6 [1980], p. 88).



## APPENDICE I : TEXTE VOCALISÉ<sup>260</sup>

- I      1) sipru nu'ami<sup>261</sup> šūsawīma
- II     2) kī yig'aru šūsawu ŠT 'uqrubāni
- 3) yadūku<sup>262</sup> wayamassišu himma bimaskati dī liḥḥāti
- 4) himma biMNDĠ wayašuqu bi'appēhu
- III    5) kī ḥāra sūsawu MĠMĠ waBSQL- 'irguzi
- 6) yadūku 'aḥdaha wayašuqu bi'appēhu
- IV    7) wakī ḥāra šūsawu ḥunduraṭa waṭiqda marra
- 8) yadūku 'aḥdaha wayašuqu bi'appēhu
- V     9) wakī lā yiḥra'u wa lā yittānu šūsawu
- 10) mussasa ŠT qalqulli waŠT 'irguzi
- 11) yadūku 'aḥdaha wayašuqu bi'appēhu
- VI    12) kī yē'ḥudu 'akla šūsawu ŠT maksuri
- 13) gurni waŠT 'AŠKRR
- 14) wapiṛā ḤDRT yadūku wayašuqu bi'appēhu
- VII  15) wakī 'aḥada 'akla šūsawu ŠT nini'i
- 16) waŠT makšuri gurni waŠT
- 17) 'IRĠN ḤMR yadūku wayašuqu bi'appēhu

260. Le texte de base est toujours RS 17.120. Les lacunes ne sont pas indiquées ici (voir plus haut notre translittération, où toutes les lacunes sont marquées). Nous ne nous faisons pas d'illusions en ce qui concerne le rapport entre un texte vocalisé moderne et la réalité ougaritique. Cependant, nous trouvons que l'exercice, dans la mesure où il est scientifiquement fondé, est valable et utile (voir Pardee, *BO* 34 [1977], p. 3 ; *idem*, *JANES* 10 [1978], p. 75, note 5).

261. Voir plus haut notre commentaire philologique sur *nu'ami*. Les voyelles de *nu'ami* doivent représenter un infinitif de la deuxième conjugaison (piel). La première est établie par *Ugaritica* V, texte suméro-accadien (vocabulaire polyglotte) 137 II 17' : *ḥu-PI-ú*. Malheureusement, la graphie *PI* ne nous aide pas à connaître la deuxième voyelle.

262. Ou *yadūkū*, si le sujet est pluriel, et ainsi de suite pour les autres formes semblables (voir nos remarques sur la structure du texte dans le Chap. I, ainsi que notre commentaire philologique sur *ydk*).

- VIII 18) wakī yir'ašu šūšawu ŠT billāni Qaṭi  
 19) yadūku wa yaṣuqu bi'appêhu
- IX 20) wakī[ ]°° šūšawu gidḏa ḥalabi  
 21) wa°[ ]  
 22) yadūku 'aḥada wayaṣuqu bi'appêhu
- X 23) wakī yig'aru šūšawu --(-) duprāni wa  
 24) pirā 'TRB dar'a waṭiqda marra wa  
 25) tamṭila gidḏi watamṭila TMRG waMGMG  
 26) waŠT nini'i wa pirā 'BK waŠT 'aqrabi wa  
 27) MGMG wapiṛā ḤDRT watamṭila  
 28) 'IRGN ḤMR yadūku 'aḥdaha  
 29) wayaṣuqu bi'appêhu
- XI 30) kī yir'ašu wayikhapu ma'da  
 31) dabilata yaṭanata waṣimmuqīma yaṭanīma  
 32) waqamḥa buqli yaṣuqu 'aḥdaha bi'appêhu

## APPENDICE II : VARIANTES<sup>263</sup>

	RS 5.300	RS 5.285	RS 17.120	RS 23.484
II	[ym]šš	—	ymsš	—
IV	—	k[. . .]	w k	—
V	—	k	w k	—
	[ḫr]°a	ḫ[r'a]	yḫr'u	—
	Ø	— <sup>264</sup>	ššw	—
VI	— <sup>265</sup>	'aḫdh	Ø	—
VII	—	k	w k	k
	—	y'ihd	'aḫd	y'ihd
	—	št mk[šr]	w št mkšr	w št mkšr
	—	'irgn	'irgn	'argn
	—	—	ydk	td[k(n)]
	— <sup>266</sup>	'aḫdh	Ø	— <sup>267</sup>

263. Ø est employé ici pour indiquer que tel mot manque dans un texte non lacunaire (de même, dans le tableau p. 17, un trait indique qu'un mot tombe dans une lacune).

264. Parce que ššw se trouverait à la fin de la ligne en 161 : 12 et parce que le nombre de signes à la fin d'une ligne lacunaire n'est jamais certain, il est impossible de savoir si, dans ce cas, le texte 161 ressemblait au texte 160 ou à RS 17.120 (sans ššw, on doit restaurer huit signes dans un espace qui équivaut à onze signes sur la ligne 10, et à neuf signes sur la ligne 13). Voir nos notes 30, 36 et 46.

265. Il est probable que 'aḫdh manque dans le texte 55 : 3 pour une raison de place. En effet, les lignes 12 et 14 ont toutes les deux dix signes dans une même lacune, ce qui rend invraisemblable l'hypothèse que la ligne 13 ait contenu quinze signes au total.

266. Dans le texte 160 : 16, il y a assez de place pour restaurer 'aḫdh : à la ligne 15, il y a quinze signes dans une même lacune, alors que la ligne 15 aurait onze signes sans 'aḫdh et quinze avec ce mot. Nous omettons 'aḫdh dans notre restitution de la ligne 16, uniquement parce que nous trouvons probable que ce mot manquait dans la ligne 13 (voir notre note 265).

267. Quand on prend en considération les restitutions nécessaires dans RS 23.484 : 2'-3', on remarque que la ligne 4' serait plus courte que ces deux lignes si on omettait 'aḫdh.

VIII	—	k	w k	k
	ydk	Ø	ydk	ydk
	—— <sup>268</sup>	yşq	w y[ş]q	yşq
IX	néant	néant	existe	existe
			w k[——] ° bd	[——] ° ş
X	—	k	w k	—— <sup>269</sup>
	——	[. . .]w pr	mğmğ w pr	[mğm]ğ pr °
XI	Ø	şşw °	Ø	——
	w şmqm	—— <sup>270</sup>	şmqm	——
	yşq 'aḥdh	tdkn 'aḥdh	yşq 'aḥd[h]	——
		w [yşq]		

268. Du fait de la longue lacune au début de 160 : 18, la restitution ou non de /w/ avant /yşq/ reste incertaine.

269. D'après la place disponible, nous jugeons que RS 23.484 : 9' suivait la forme des rubriques VII et VIII et omettait la conjonction w au début de la rubrique.

270. Il y a bien assez de place pour le /w/ à la fin de la ligne de 161 : 37.

### APPENDICE III : SIX TEXTES HIPPIATRIQUES EN ACCADIEN<sup>271</sup>

Les deux rubriques d'un long texte médical que nous donnons ici en transcription<sup>272</sup> s'insèrent dans un texte qui, à part cela, traite de maladies humaines. Ces deux rubriques ne constituent donc pas des documents indépendants comme les textes ougaritiques<sup>273</sup>. Ceci ne diminue pas l'intérêt de ces textes accadiens, car ils nous fournissent un point de comparaison précieux avec les textes ougaritiques, et dans leur ensemble et sur des points de détail<sup>274</sup> ; en outre, ils nous donnent un contexte pour l'origine de la médecine vétérinaire. En effet, étant donné que ces deux rubriques font partie d'un texte de médecine humaine, et que les parallèles les plus proches pour ces rubriques mêmes viennent d'autres textes de médecine humaine (voir la note 278 ci-après), on peut penser que la médecine vétérinaire n'est qu'une branche relativement tardive de la médecine générale, c'est-à-dire humaine<sup>275</sup>. A ces deux textes bien conservés, nous ajoutons quatre textes fragmentaires.

#### I. BAM 159 V 33-36

- 33) Û zi-im KÛ.BABBAR (zīm kaspi) Û zi-im ĶU-GI (zīm ħurāši) Û.ĀR.ZALLÁ (arzallu)

---

271. Voir notre note 112.

272. Du fait que ces textes existent seulement en copies (et, parfois, en transcriptions anciennes et fautes), nous trouvons utile de les donner sous une forme plus accessible aux sémitisants qui ne sont pas spécialistes de cunéiforme.

273. Il n'existe pas de textes médicaux, en langue ougaritique, qui traitent de maladies humaines, du moins dans les textes publiés jusqu'à ce jour. Nous parlons d'ailleurs de textes formellement médicaux, et non pas des textes « para-mythologiques » qui peuvent citer un remède contre une maladie humaine (voir plus haut notre commentaire sur 'aḥdh, ligne 6, §III).

274. Voir surtout nos notes 29, 104, 126, 138, 140, 142, 182, 241.

275. C'est du moins l'hypothèse que nous avons proposée à la XXIX<sup>e</sup> Rencontre Assyriologique Internationale, Londres, juillet 1982.

- 34) Ú.SAR.A.ŠÀ (aruq eqli ?<sup>276</sup>) Ú el-lat A.ŠÀ (illat eqli) Ú. [ka]-x-u<sup>277</sup>  
 35) Ú.TUR.A.NI (labubittu) SUHUŠ (šuršu) Ú.TUR.A.NI 8 Ú ki-is lib-bi (kīs libbi)  
 36) šá ANŠE.KUR.RA (sīsû) AŠ (ina) GEŠTIN (karānu) ŠUR (šahtu) AŠ (ina) na-ḫir  
 GÛB-sú (naḫir šumēlišu) DUB-ak-ma (tašappakma) TI (iballuṭ)

Traduction :

- 35) ... (Celles-ci sont) huit plantes (pour) la colique  
 36) des chevaux. (Mélangées) avec du vin tiré, tu (les) verseras dans sa narine gauche et il guérira.

## II. BAM 159 V 37-47<sup>278</sup>

- 37) GIŠ e-re-nu (erēnu) GIŠ.ŠUR.MĪN (šurmēnu) GIŠ dap-ra-nu (daprānu) ŠIM.GĪR (asu) ŠIM.SAL (šimiššalu)  
 38) GI.DÛG.GA (qanû ṭābu) ŠIM.BAL (ballukku) ŠIM.DINGIR.MAŠ (nikiptu) ŠIM.MĪN.DU (suādu) Ú.KUR.KUR (atā'išu)  
 39) ŠIM.GŪR.GŪR (kukru) ŠIM.LI (burāšu) ŠIM.ŠE.LI BABBAR (kikkirānu pešû) ŠIM.GAM.MA (šumlālu)  
 40) Ú.ḪAR.ḪAR (ḫašû) Ú.si-ḫu (sīḫu) GIŠ ár-gá-nu (argānu) GIŠ.LUM.ḪA (barīrātu) NAGA.SI (uḫūlu qarnānu)  
 41) Ú.NU.LUḪ.ḪA (nuḫurtu) MUN (ṭābtu) saḫ-lé-e (saḫlû) GAZI.SAR (kasû) 23 Ú.ḪIA ŠEŠ (šammû annûtu)  
 42) 1/3 SILA<sub>3</sub>.TA.ĀM TI-qé (teleqqe) AŠ (ina) KAŠ (šikaru) tu-la<sub>3</sub>lab-bak (tulabbak) AŠ (ina) GĪ<sub>6</sub> (mūšu)  
 43) DIŠ (ana) IGI (pānu) MUL (kakkabu) ŪZ (enzu) tuš-bat (tušbāt) AŠ (ina) še-rim (šeru) ŠEG<sub>6</sub>-šal (tušabšal) ta-šá-ḫal (tašaḫḫal)  
 44) ŠE.KAK (ḫabburu) Ú.UKUŠ<sub>2</sub>.ḪAB (irrû) x-[x ?]-x-MEŠ<sup>279</sup> SŪD (tasāk) KI (itti) I SILA<sub>3</sub> LĀL (dišpu)  
 45) u l SILA<sub>3</sub> Ī + GIŠ (šamnu) r GAZ<sup>280</sup> (taḫaššal) DIŠ (ana) KUŠ maš-qí-te mašqītu te-sip (tessip)

276. La phrase correspondante en accadien n'est pas connue ; voir *CAD E*, p. 252.

277. Si le mot *kasû* ne s'écrivait pas de façon logographique dans ces textes médicaux, comme, par exemple, à la ligne 41 de ce texte-ci, on y penserait pour combler cette lacune.

278. Le texte auquel l'éditeur fait allusion dans une note (*BAM II*, p. XV) comme ressemblant à celui-ci est maintenant publié par ce même chercheur : *BAM 579 IV 1-11*. Ce dernier ne fait pas mention de cheval.

279. On s'attendrait à trouver ici *aḫāmeš*, « ensemble ». Cependant, la copie semble indiquer *Ú-x-MEŠ*.

280. Le signe en question est plutôt *GAZ* que *KUM*, d'après *BAM 579 IV 9*.



46) DIŠ (ana) DÚR-šú (šuburrišu) DUB-ak (tašappak) maš-qí-tu (mašqîtu) ša ANŠE.KUR.RA (sîsû)

47) ša l-en (ištēn) ANŠE.KUR.RA (sîsû) 4 SILA<sub>3</sub> KAŠ SAG (šikaru rēštû) ba-áš-lu (bašlu)

Traduction :

41) ... ces 23 plantes,

42) tu en prendras 1/3 qû de chacune, tu (les) feras tremper dans de la bière, tu (les) mettras

43) pendant une nuit, tournées vers l'étoile Chèvre, au matin tu (les) feras bouillir, tu (les) filtreras,

44) tu (les) broieras (avec ?) une pousse de coloquinte, tu (les) écraseras avec un qû de miel

45) et un qû d'huile, tu mettras (tout ceci) dans un appareil à lavements en cuir (et)

46) tu (l') administreras dans l'anus (comme lavement). L'appareil à lavements en cuir pour chevaux

47) (doit contenir) quatre qû de bière cuite par cheval.

### III. Oriental Institute A 7821 (verso)<sup>281</sup>

10') šúm-mu ANŠE.KUR.RA.MEŠ AŠ x[...]

11') 1 DUB ša ANŠE.KUR.R[A...]

Traduction :

10') Si des chevaux en x[...]

11') Une tablette de cheval[...]

### IV. CT 14 : 41 Rm. 362, cols. II-III<sup>282</sup>

1')	[Ú ki-]is ŠÀ šá ANŠE.KUR.R[A]	[ . . . ]
2')	Ú <sup>1</sup> KI[MIN]	[ . . . ]
3')	Ú <sup>1</sup> KI[MIN]	[A]Š GEŠ[TIN . . . ]
4')	Ú KI[MIN]	AŠ GEŠTIN ŠUR DIŠ ŠÀ[ . . . ]
5')	Ú KI[MIN]	AŠ GEŠTIN ŠUR DIŠ ŠÀ[ . . . ]

281. Irving L. Finkel, du British Museum, qui doit publier ce texte inédit d'*incipit* médicaux, a eu la gentillesse de nous communiquer ces deux lignes qui font allusion à une tablette médicale pour maladies de chevaux.

282. W. Farber nous a signalé les textes IV, V et VI et nous a aidé pour les lectures.

- |  |        |                              |
|--|--------|------------------------------|
| 1') [Plante (pour) col]ique du<br>chev[al] |        | [ . . . ]                    |
| 2') [Plante :                              | Id[em] | [ . . . ]                    |
| 3') [Pla]nte :                             | Id[em] | [da]ns du vi[n . . . ]       |
| 4') Plante :                               | Id[em] | dans du vin tiré au[ . . . ] |
| 5') Plante :                               | Id[em] | dans du vin tiré au[ . . . ] |

## V. STT 93 I 37'

37') [ana kīs libbišu A]NŠE.KUR.RA SIG (damiq) UD.A (tubbal) SÚD AŠ GEŠTIN  
      ŠUR DIŠ na-ḥir GÛ[B-šu DUB]

Traduction :

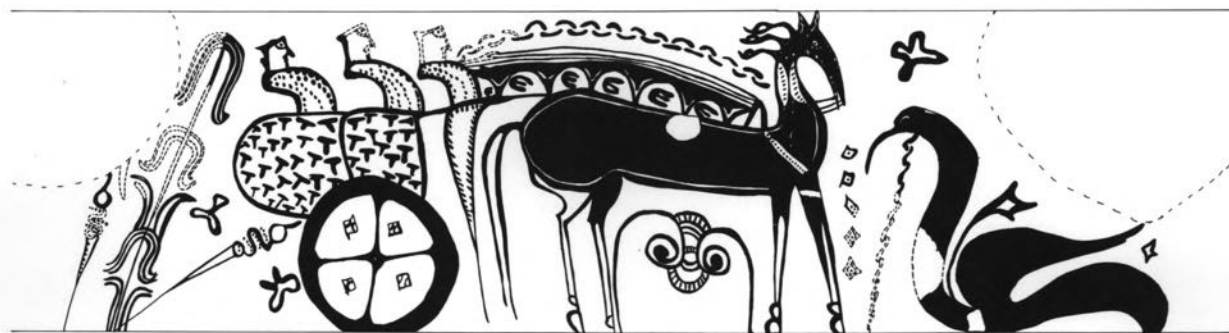
[Ceci est bon pour la colique du ch]eval. Tu feras sécher, tu broieras dans du vin tiré,  
      [tu verseras] dans [sa] narine gau[che].

## VI. KADP 33 verso 4'

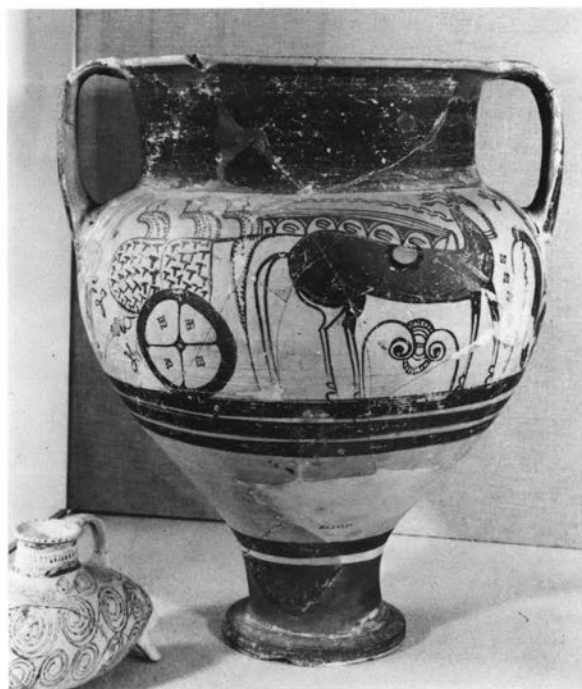
4') DIŠ ki-is ŠĀ ša ANŠE.KUR.RA SIG UD.A SÚD[...] a-na [na-ḥ]ir GÛB-šu D[UB]

Traduction :

(Ceci) est bon pour la colique du cheval. Tu feras sécher, [...] tu ver[seras] dans sa  
      [nar]ine gauche.



a



b

Fig. 10 – CHEVAUX : attelages sur un cratère mycénien trouvé à Ras Shamra (XIV<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.).  
H. 48 cm ; diam. 40 cm.. Musée du Louvre AO 20376.



Imprimerie P. Guichard  
La Chauvetière — 42100 Saint-Etienne  
Dépôt légal 4<sup>ème</sup> trimestre 1985

Couverture :  
Conception maquette : Pierre Bobillot  
Impression : Alba Graphic — Paris





PRIX TTC. 82 F

MAISON  
DE L'ORIENT MÉDITERRANÉEN

